numelyo
bibliothèque numérique de Lyon
http://www.numelyo.bm-lyon.fr

Saint Jean l'Evangéliste, sa vie et ses écrits

Auteur :Fillion, Louis-Claude, 1843-1927

Date :1907

Cote : SJ E 491/106

Permalien : http://numelyo.bm-lyon.fr/BML:BML_00GOO0100137001104898122

Droit d'utilisation : Domaine public, Licence Ouverte-Open Licence

Saint Jean l'Evangéliste

SA VIE ET SES ÉCRITS

PAR

L.-Cl. FILLION

PRÊTRE DE SAINT-SULPICE

PARIS

Gabriel BEAUCHESNE & Cie, Éditeurs

ANCIENNE LIBRAIRIE DELHOMME & BRIGUET

Rue de Rennes, 117

—

1907

Tous droits réservés.

DÉPÔT A LYON : 3, *Avenue de l'Archevêché*

Bibliotheca S. J.
Les Fontaines
CHANTILLY
E
491/106

E 491 .106

DU MÊME AUTEUR :

Introduction générale aux Evangiles. Un vol. grand in-8° de 137 p. Paris, 1889.

Evangile selon saint Matthieu. *Introduction critique et commentaires.* Un vol. grand in-8° de 570 p. Paris, 1878.

Evangile selon saint Marc. *Introduction critique et commentaires.* Un vol. grand in-8° de 228 p. Paris, 1879.

Evangile selon saint Luc. *Introduction critique et commentaires.* Un vol. grand in-8° de 415 p. Paris, 1882.

Evangile selon saint Jean. *Introduction critique et commentaires.* Un vol. grand in-8° de LXIV-388 p. Paris, 1886.

Essais d'exégèse. *Exposition, réfutation, critique, mœurs juives, etc.* Un vol. in-12 de XI-354 p. Lyon, 1884.

Atlas archéologique de la Bible, *d'après les meilleurs documents soit anciens, soit modernes.* Un vol. grand in-4° de VI-60 p., accompagné de 93 planches contenant 1.100 figures. Lyon, 1883. Deuxième édition, considérablement augmentée. Lyon, 1886.

Atlas d'histoire naturelle de la Bible, *d'après les monuments anciens et les meilleures sources modernes et contemporaines.* Un vol. grand in-4°, composé d'un texte explicatif (VII-112 p.) et de 112 planches contenant 900 figures. Lyon, 1884.

Atlas géographique de la Bible, *d'après les meilleures sources françaises, anglaises et allemandes contemporaines* (en collaboration avec M. l'abbé H. NICOLE). Un vol. grand in-4°, composé d'un lexique et de 18 planches en couleurs. Lyon, 1890. Une édition abrégée a été publiée à Paris, en 1894.

La Sainte Bible, commentée d'après la Vulgate et les textes originaux. 8 vol. in-8°, ornés de nombreuses gravures. Paris, 1888-1904.

Les Psaumes, commentés d'après la Vulgate et l'hébreu. Un vol. in-8° de 764 p., orné de 160 gravures. Paris, 1893.

Les Saints Evangiles. Traduction annotée et ornée de nombreuses gravures d'après les monuments anciens. Un vol. in-18 jésus, de XII-324 p. Paris, 1896. Neuvième édition. Paris, 1906.

L'Idée centrale de la Bible. Brochure in-12 de VI-54 p. Lyon, 1888.

Saint Pierre (de la collection *Les Saints*). Un vol. in-12 de IV-217 p. Paris, 1906.

Saint Jean l'Evangéliste

IMPRIMATUR

Parisiis, die 13 Aprilis 1907

FRANCISCUS CARD. RICHARD

Arch. Parisiens.

Saint Jean l'Evangéliste

SA VIE & SES ÉCRITS

PAR

L.-Cl. FILLION

Prêtre de Saint-Sulpice

PARIS
Gabriel BEAUCHESNE & Cie, Éditeurs
ANCIENNE LIBRAIRIE DELHOMME & BRIGUET
117, Rue de Rennes, 117

1907
Tous droits réservés
DÉPÔT A LYON : *7, Avenue de l'Archevêché*

PRÉFACE

A peine la vie de saint Pierre avait-elle paru dans la collection *Les Saints* [1], qu'on voulut bien, de divers côtés, exprimer à l'auteur le désir qu'il composât une biographie de saint Jean l'évangéliste, analogue à celle du prince des apôtres.

Encouragé par ces demandes réitérées [2], il se mit aussitôt à l'œuvre, et consacra plusieurs heures chaque jour à ce travail, qui le délassa d'études plus ardues, plus arides. D'ailleurs, depuis son enfance, il s'est senti lui-même fortement attiré par la suave physionomie de saint Jean; puis, il lui a été donné plusieurs fois de commenter, dans ses cours et dans ses livres [3], les écrits du disciple bien-aimé : il a

[1] Paris, 1906; librairie Lecoffre.

[2] Nous mentionnerons en particulier celle de M. l'abbé D. Sire, de Saint-Sulpice, notre vénéré confrère.

[3] L.-Cl. Fillion, *Evangile selon saint Jean*, introduction critique et commentaires, un vol. in-8°, Paris, 1887; *la Sainte Bible commentée*, t. VII, *les Evangiles*, p. 461-604, Paris, 1901.

donc été ainsi préparé d'une certaine manière à raconter sa vie.

Quelle figure saintement attrayante que celle du favori du Christ ! C'est, assurément, l'une des plus belles, des plus gracieuses, des plus pures que l'on rencontre dans l'histoire de l'humanité, et, en particulier, dans l'histoire de l'Église. Il réunit en sa personne les titres les plus glorieux et les qualités les plus aimables. « Jean, dit saint Jérôme [1], fut apôtre, évangéliste et prophète : apôtre, puisqu'il a écrit aux Églises comme un maître; évangéliste, puisqu'il a composé le livre de l'évangile... ; prophète, car, dans l'île de Patmos, où il avait été banni par l'empereur Domitien, pour avoir rendu témoignage au Seigneur, il vit l'apocalypse, qui contient les mystères infinis de l'avenir. » Jean fut aussi un admirable génie, un profond théologien, l'organisateur habile des chrétientés de l'Asie proconsulaire. D'autres se complaisent davantage encore à vénérer en lui l'apôtre vierge, le fils d'adoption de Marie, et, par-dessus tout, « le disciple que Jésus aimait. » Il n'est personne qui ne s'intéresse à lui, qui ne s'incline pieusement devant lui.

La biographie du favori de Jésus présente,

[1] *Adv. Jovinian.*, I, 26.

donc été ainsi préparé d'une certaine manière à raconter sa vie.

Quelle figure saintement attrayante que celle du favori du Christ ! C'est, assurément, l'une des plus belles, des plus gracieuses, des plus pures que l'on rencontre dans l'histoire de l'humanité, et, en particulier, dans l'histoire de l'Église. Il réunit en sa personne les titres les plus glorieux et les qualités les plus aimables. « Jean, dit saint Jérôme [1], fut apôtre, évangéliste et prophète : apôtre, puisqu'il a écrit aux Églises comme un maître; évangéliste, puisqu'il a composé le livre de l'évangile... ; prophète, car, dans l'île de Patmos, où il avait été banni par l'empereur Domitien, pour avoir rendu témoignage au Seigneur, il vit l'apocalypse, qui contient les mystères infinis de l'avenir. » Jean fut aussi un admirable génie, un profond théologien, l'organisateur habile des chrétientés de l'Asie proconsulaire. D'autres se complaisent davantage encore à vénérer en lui l'apôtre vierge, le fils d'adoption de Marie, et, par-dessus tout, « le disciple que Jésus aimait. » Il n'est personne qui ne s'intéresse à lui, qui ne s'incline pieusement devant lui.

La biographie du favori de Jésus présente,

[1] *Adv. Jovinian.*, I, 26.

sur bien des points, une similitude très réelle avec celle de saint Pierre. Elles suivent pendant quelque temps des lignes parallèles; un certain nombre de traits leur sont même communs. C'est là un résultat de l'étroite amitié qui unissait les deux apôtres depuis leur enfance [1], de leur vocation simultanée à l'apostolat et de la tendre affection que Jésus leur témoigna à tous deux. Mais ils diffèrent encore beaucoup plus entre eux qu'ils ne se ressemblent : leurs tempéraments étaient presque aux pôles opposés; Notre-Seigneur leur accorda des places très distinctes dans son divin Cœur et leur confia des rôles très divers dans son Église; enfin, l'histoire nous a conservé, sur chacun d'eux, des incidents suffisamment variés pour qu'ils aient l'un et l'autre leur biographie à part et pour que chacune de ces biographies présente un vif intérêt.

Nos sources, il faut le reconnaître, sont moins abondantes pour la vie de saint Jean que pour celle de saint Pierre. Le disciple bien-aimé, à l'âme si modeste, ne nous fournit sur son propre compte qu'un nombre assez restreint de détails historiques, dans les cinq écrits qu'il nous a laissés. Heureusement, en leur ajoutant

[1] Voir L.-Cl. Fillion, *Saint Pierre*, p. 185-187.

les données que nous fournissent sur lui les évangiles synoptiques, les Actes des apôtres, tel passage de l'épître de saint Paul aux Galates et la tradition, nous pouvons grouper des éléments qui suffisent, sinon pour composer une Vie proprement dite, dans le sens actuel de cette expression, du moins pour tracer les grandes lignes de l'histoire de saint Jean.

Consolons-nous : dans Jean l'évangéliste, la vie extérieure n'est point ce qui importe le plus ; l'essentiel, c'est la vie de son âme, c'est sa riche et profonde nature. Or, nous sommes amplement renseignés par lui sur ce point, et nous n'éprouverons aucune peine à le caractériser, à tracer son portrait moral, grâce surtout à ses livres, qui comptent parmi les plus beaux et les plus originaux du Nouveau Testament, et qui ont exercé une influence immense sur l'Église, à toutes les époques de son histoire.

Le plan de notre travail est très simple. Les éléments qui le composent s'organisent d'eux-mêmes en trois parties, dont la première correspond à la période de formation et d'initiation de saint Jean, la seconde à l'exercice de son apostolat, à ses dernières années et à sa mort. Dans la troisième nous étudierons à part les écrits du disciple bien-aimé[1].

[1] La traduction des textes bibliques qui sont cités dans ce

Puissions-nous contribuer, par ce petit volume, à accroître la dévotion que mérite le disciple privilégié de Jésus!

L.-Cl. FILLION.

En la fête de saint Jean l'évangéliste, 27 décembre 1906.

volume a été empruntée, avec l'aimable autorisation des éditeurs, MM. Letouzey et Ané, à notre ouvrage intitulé : *Le Nouveau Testament, traduction annotée et ornée de nombreuses gravures d'après les monuments anciens;* 2 vol. in-18, Paris, 1906.

PREMIÈRE PARTIE

La période d'initiation, ou « le disciple que Jésus aimait. »

CHAPITRE PREMIER

SAINT JEAN AVANT SON APPEL PAR LE DIVIN MAITRE

I. Son nom, le lieu et la date de sa naissance.

Son nom hébreu est difficile à reconnaître sous la transformation que lui a fait subir notre langue. Sa forme primitive était *Y°hôhhanân*, par abréviation *Iôhhanân*, c'est-à-dire, Jéhovah a fait grâce[1]. De la forme hellénisée *Iôhannès* est venu le latin *Joannes* (ou *Johannes*), dont nous avons fait *Jean*, en passant par *Jehan*.

[1] Moins bien, selon d'autres : la grâce (ou le don) de Jéhovah.

Le nom de Jean était assez commun chez les Juifs. Il est employé environ vingt-cinq fois dans les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament[1]; mais aucun de ceux qui le portèrent avant l'ère chrétienne ne jouit d'une vraie célébrité, si ce n'est le roi-prêtre Jean Hyrcan, de l'illustre race des Machabées (135-106 avant J.-C.)[2]. Sous la nouvelle alliance, il fut porté glorieusement par le précurseur du Christ. Un des ancêtres du Sauveur, d'après la généalogie qui nous a été transmise par saint Luc[3], s'appelait *Iôanân*, ce qui reproduit à peu près[4] la prononciation du nom hébreu. Le père de Simon-Pierre, nommé Jonas par saint Matthieu[5], est appelé Jean dans le quatrième évangile, d'après la meilleure leçon du texte grec[6]. Les Actes des apôtres mentionnent[7] un certain Jean, qui appartenait à la famille du grand-prêtre. Jean, surnommé Marc[8], joua aussi un rôle important dans l'Église primitive et composa le second évangile.

[1] Voir F. VIGOUROUX, *Dictionnaire de la Bible*, t. III, col. 1153 et 1591.

[2] Voir I MACCH., XIII, 54; l'historien JOSÈPHE, *Antiquités*, l. XIII, ch. 7-10.

[3] III, 27, dans le texte grec.

[4] Sauf la gutturale qui existait entre les voyelles *o* et *a*.

[5] XVI, 17.

[6] Saint Jean, I, 42, et XXI, 15-17.

[7] IV, 6.

[8] Actes, XII, 12, 25.

Excepté Jean-Baptiste, aucun de ces divers personnages ne peut être comparé, sous le rapport de la grandeur, à celui dont nous écrivons la vie.

Sa ville natale était probablement Bethsaïda, située sur la rive occidentale du lac de Tibériade, dans la province de Galilée. Les évangiles ne le disent pas en propres termes; mais on le déduit de ce que Jean et son frère Jacques étaient les associés commerciaux de Pierre et d'André, qui en étaient originaires[1]. Il est impossible aujourd'hui de désigner son emplacement avec certitude; tout ce qu'on peut dire, c'est qu'elle était située dans la région nord-ouest du lac de Tibériade, non loin de Capharnaüm[2].

Le district dont Bethsaïda faisait partie était très peuplé, très riche, admirablement cultivé, d'une fertilité prodigieuse. Actuellement ce n'est plus qu'un pays de ruines, comme l'avait prédit Notre-Seigneur[3]. Il est néanmoins encore d'une beauté remarquable[4].

La mer de Galilée, appelée aussi lac de Gé-

[1] Saint Jean, I, 44; XII, 21. Comp. saint Luc, V, 10.

[2] A. CHAUVET et E. ISAMBERT, *Syrie, Palestine*, p. 464. Paris, 1887.

[3] Saint Matth., XI, 21-24; saint Luc, X, 13-15.

[4] Voir JOSÈPHE, *Guerre des Juifs*, l. III, ch. X, 8; CHAUVET et ISAMBERT, *l. c.*, p. 461; STANLEY, *Sinai and Palestine* pp. 370 et suiv., Londres, 1888.

nésareth ou de Tibériade, bordée à l'est et à l'ouest par des montagnes pittoresques, forme son principal attrait. Sa longueur est de 20 kilomètres 824 mètres; sa largeur moyenne, de 9 kilomètres environ. Le Jourdain y pénètre directement au nord et s'en échappe au sud. L'association de ce beau lac avec des épisodes nombreux de la vie publique de Notre-Seigneur fait de lui la nappe d'eau la plus sacrée et la plus attrayante qui existe sur la surface du globe. Au temps de Jésus-Christ, des centaines de bateaux voguaient sur ses flots dans toutes les directions; on n'en compte de nos jours qu'un très petit nombre. Le père de Jean y avait le sien.

Faute de documents, l'époque de la naissance de notre héros ne saurait être fixée d'une manière certaine. Saint Irénée[1] nous apprend qu'il vécut jusqu'à un âge très avancé, et qu'il fut témoin du commencement du règne de Trajan (en 98). Ce fait, qui s'appuie encore sur d'autres témoignages[2], suppose que Jean devait être très jeune lorsqu'il devint le disciple du Sauveur. On admet généralement, d'après une tradition que citait déjà saint Jérôme[3], qu'il était le membre le plus jeune

[1] *Cont. Hær.*, l. II, ch. 22, n° 5.
[2] Voir les pages 157 et 158.
[3] *Contr. Jovinian.*, I, 26.

du collège apostolique. On ne sera probablement pas loin de la vérité, en affirmant qu'il avait environ dix ans de moins que Notre-Seigneur. Dans cette hypothèse, il serait né vers la fin du règne d'Auguste[1].

II. La famille de Jean.

Les récits évangéliques nous fournissent à ce sujet divers traits intéressants.

Son père s'appelait Zébédée — en hébreu, *Zebadiah*[2], don de Jéhovah; en grec, *Zébédaïos*, — et vivait encore lorsque Jésus appela Jacques et Jean à sa suite[3]. Nous ignorons à quelle tribu il appartenait : peut-être à celle de Juda, conformément à une tradition qui paraît avoir été courante dans les premiers siècles chrétiens[4].

Nous savons par saint Marc[5] que la mère de Jean se nommait Salomé; en hébreu *Schalomith*, la pacifique. Saint Matthieu la désigne par une périphrase : « la mère des fils de Zébédée[6]. » Plusieurs anciens écrivains

[1] Ce prince mourut l'an 14 après Jésus-Christ.

[2] I Paralipomènes, VIII, 15.

[3] Comp. saint Matth., IV, 21; saint Marc, I, 19-20, et saint Luc, V, 10-11.

[4] A la tribu d'Issachar, d'après l'*Évangile* (apocryphe) *des douze apôtres*, édition Harris, p. 26; selon d'autres, à celle de Zabulon.

[5] XV, 40, et XVI, 1.

[6] Saint Matth., XX, 20; XXVII, 56.

ecclésiastiques supposent qu'il existait des relations de parenté entre elle et Marie, mère de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et divers systèmes ont été établis pour déterminer l'origine et le degré de cette parenté. D'après les uns, Salomé aurait été la fille de Cléophas [1], lequel était, ajoute-t-on suivant une tradition citée par Hégésippe [2], frère de saint Joseph; celui-ci l'aurait élevée comme sa propre fille. Selon d'autres, elle était réellement la fille du père adoptif de Jésus-Christ, qui l'aurait eue d'un premier mariage [3]. Suivant une troisième opinion, signalée par Nicéphore [4] et très en faveur de nos jours, elle eût été la sœur de la Sainte Vierge; ce qui aurait fait de Jean le cousin germain de Jésus-Christ. On s'expliquerait ainsi, d'une part, l'affection spéciale dont le Sauveur entoura les fils de Zébédée, et, d'autre part, la requête hardie que Salomé adressa un jour à Jésus [5]. De la sorte, on comprendrait mieux aussi pourquoi le divin Maître, sur le point d'expirer, confia de préférence sa mère à saint Jean. Mais il faut avouer que les preuves formelles de cette parenté font entièrement défaut. On allègue surtout,

[1] Comp. saint Jean, XIX, 25.
[2] Dans EUSÈBE, *Hist. eccl.*, III, 11.
[3] SAINT EPIPHANE, *Hær.*, LXXVIII, 8.
[4] *Hist. eccl.*, II, 3.
[5] Saint Matth., XX, 20-21.

pour la démontrer, le trait suivant du quatrième évangile[1] : « Auprès de la croix de Jésus se tenaient sa mère, et la sœur de sa mère, Marie (femme) de Cléophas, et Marie-Madeleine. » Quatre saintes femmes, énumérées deux à deux, seraient désignées dans ce passage : dans un premier petit groupe, nous aurions la Sainte Vierge et sa sœur, dont le nom ne serait pas mentionné ; dans un second groupe, Marie, femme de Cléophas, et Marie-Madeleine. D'un autre côté, les évangiles synoptiques nous apprennent que Salomé se tenait aussi auprès de la croix[2] ; d'où l'on a conclu qu'elle est identique à la sœur de la mère du Christ. La version syriaque et la traduction persane favorisent cette interprétation, en insérant la conjonction *et* avant les mots « Marie, femme de Cléophas. » Toutefois, d'après le sentiment traditionnel, qui est en même temps le plus naturel et le plus commun, l'évangéliste ne mentionne pas quatre personnes dans le passage en question, mais trois seulement : la Sainte Vierge ; sa sœur, qui aurait porté comme elle le nom de Marie[3] et aurait été la femme de Cléophas ; enfin, Marie-

[1] Saint Jean, XIX, 25.

[2] Comp. saint Matth., XXVII, 56 ; saint Marc, XV, 40.

[3] Sans doute avec une nuance, ou avec un surnom qui permettait de les distinguer aisément l'une de l'autre.

Madeleine. On n'a jamais opposé de preuves bien sérieuses à ce sentiment. Il semble aussi qu'au cas où une parenté si étroite aurait existé entre Jésus et son disciple bien-aimé, les récits évangéliques auraient difficilement omis de la signaler.

Quoi qu'il en soit, il est parlé à quatre reprises de Salomé dans les évangiles. Elle était du nombre des saintes Galiléennes qui accompagnèrent pendant quelque temps Notre-Seigneur dans ses voyages, subvenant avec une pieuse générosité à ses besoins matériels et à ceux de la troupe apostolique [1]. Nous venons de rappeler sa demande ambitieuse. Avec les autres saintes femmes, elle accompagna Jésus-Christ à Jérusalem, à l'occasion de la dernière Pâque de sa vie, et elle fut témoin de son crucifiement[2]. De grand matin, le jour de la résurrection, elle accompagna ses amies au sépulcre, et elle fut ainsi des premières à constater qu'il était vide et à apprendre de la bouche de l'ange que Jésus était vraiment ressuscité [3].

La possession d'une si excellente mère fut évidemment un avantage inappréciable pour saint Jean. Salomé fut pour lui ce qu'Anne avait

[1] SaintLuc, VIII, 3; comp. saint Marc, XV, 40-41.
[2] Saint Matth., XXVII, 55-56; saint Marc, XV, 40-41.
[3] Saint Marc, XVI, 1; comp. saint Luc, XXIV, 10.

été autrefois pour Samuel [1], ce qu'Eunice devait être plus tard pour Timothée [2].

Les parents du futur apôtre paraissent avoir joui d'une honnête aisance. Il est vrai que Zébédée n'était qu'un des nombreux pêcheurs qui gagnaient péniblement leur vie sur la mer de Tibériade. Mais nous savons, grâce à une note incidente de saint Marc [3], qu'indépendamment de ses deux fils, il employait plusieurs serviteurs à gage; ce qui suppose que son commerce était assez considérable. Il était, avec ses fils, l'associé de Pierre et d'André [4]. L'aisance relative des parents de saint Jean ressort aussi de deux autres faits déjà signalés plus haut : sa mère aidait généreusement Notre-Seigneur de ses aumônes [5], et elle acheta sa part des parfums de grand prix qui servirent à embaumer le corps sacré de Jésus [6]. Si donc saint Jean Chrysostome [7]

[1] Ier livre des Rois, I, 20 et suiv.

[2] IIe épître à Timothée, I, 5; III, 15; comp. Actes, XVI, 1.

[3] I, 20.

[4] Saint Luc, V, 10, dans le texte grec.

[5] Saint Luc, VIII, 2-3.

[6] Saint Marc, XVI, 1; saint Luc, XXIII, 55-56, et XXIV, 1.

[7] *Hom. I in Joan.* Il dit entre autres choses : « On ne peut concevoir rien de plus pauvre que les pêcheurs, ni rien de plus rude, ni rien de plus ignorant. » Voici une exagération, en sens contraire, provenant d'un récent commentateur américain : « Il est possible que Zébédée et ses fils se soient livrés à la pêche plutôt par plaisir et récréation que pour gagner ainsi leur vie. » MACDONALD, *The Life and Writings of St. John*, Londres, 1877, p. 19.

insiste sur la grande pauvreté de Zébédée et de sa famille, c'est à la manière des orateurs, pour mettre en un plus haut relief l'œuvre et la puissance de la grâce en eux; mais les renseignements des évangiles l'emportent évidemment sur la plus brillante éloquence.

Nous verrons plus tard, à l'occasion de la passion du Sauveur, que saint Jean possédait, soit comme propriétaire, soit au moins comme locataire, une maison à Jérusalem [1].

Quelques auteurs anciens et modernes ont essayé de rehausser d'une manière singulièrement exagérée sa position sociale et celle de sa famille, en se basant sur un trait qu'il raconte lui-même dans son évangile [2] : de ce qu'il était « connu du grand-prêtre » Caïphe et qu'il put, à ce titre, introduire son ami saint Pierre dans la cour du palais pontifical, ils ont conclu qu'il devait jouir d'un rang et d'une autorité considérables. « C'est à cause de la noblesse de sa race qu'il était connu du pontife, » dit saint Jérôme lui-même [3]. Mais, selon toute vraisemblance, d'après l'opinion

[1] Saint Jean, XIX, 27.

[2] XVIII, 15-16.

[3] Dans son commentaire sur ce passage. D'après divers auteurs, l'expression « connu du grand-prêtre » équivaudrait à « parent du grand-prêtre. » M. ZAHN, *Einleitung in das Neue Testament*, t. II, p. 483, conteste à bon droit cette interprétation.

commune des interprètes, c'est simplement comme pêcheur et comme marchand de poissons que Jean était connu de Caïphe. Il fournissait sans doute au pontife, pour sa table richement servie, les poissons qu'on y consommait en abondance. En effet, les Juifs ont toujours été très friands de ce mets[1], et de nos jours encore, même dans les ménages populaires, la mère de famille s'ingénie de manière à faire paraître du poisson sur la table, au repas principal du sabbat.

Plusieurs anciens écrivains ecclésiastiques ont expliqué d'une autre façon les relations de saint Jean avec Caïphe, en disant que le disciple bien-aimé aurait appartenu lui-même à la famille sacerdotale. Saint Polycrate, qui occupa le siège épiscopal d'Éphèse vers la fin du second siècle, raconte[2] que « Jean, qui reposa sur la poitrine du Seigneur, » était pontife et portait au front, dans sa vieillesse, la lame d'or qui servait d'ornement aux grands-prêtres juifs[3]. Dans ce renseignement, il faut distinguer deux choses : la mention du pontificat et celle de la lame d'or. Dans le cas où saint Polycrate aurait rangé le futur disciple

[1] Néhémie, XIII, 16.
[2] Dans EUSÈBE, *Hist. eccl.*, III, 31 ; V, 24.
[3] En grec, *pétalon*. Voir Exode, XXVIII, 36-38; XXIX, 6; XXXIX 30; Lévitique, VIII, 9.

du Christ parmi les prêtres juifs, — ce qui ne nous paraît nullement vraisemblable, — c'est par sa mère que Jean aurait été apparenté à la caste sacerdotale ; un mariage entre quelqu'un des ancêtres de Salomé et un membre de la famille de Lévi suffisait pour produire cette connexion.

On a essayé parfois d'interpréter métaphoriquement les paroles de l'évêque d'Éphèse relatives à la lame d'or : par ce langage figuré, il aurait simplement voulu, nous dit-on, dépeindre la noble majesté de l'apôtre saint Jean durant ses dernières années. Mais rien n'autorise ce genre d'explication, d'autant mieux que saint Épiphane [1] raconte un fait identique à propos de saint Jacques le Mineur. Il est probable que cette lame d'or, empruntée en réalité au rite juif, marquait l'autorité apostolique de saint Jean sur toutes les Eglises d'Asie Mineure. Quoi qu'il en soit, son affiliation à la famille d'Aaron ne saurait être démontrée, et tout porte à croire que saint Polycrate, en attribuant le pontificat au favori du Christ, n'avait nullement en vue le sacerdoce juif, mais le sacerdoce chrétien [2].

L'évangile nous apprend aussi que saint Jean avait un frère du nom de Jacques, qu'on

[1] *Hær.*, XXIX, 4 ; LXXVIII, 14.
[2] C'est la pensée de saint Jérôme, *de Vir. illustr.*, 45.

appela, dès les temps les plus anciens, « Jacques le Majeur », pour le distinguer de saint Jacques, fils d'Alphée, dit le Mineur, qui faisait également partie du collège apostolique[1], et qui succéda à saint Pierre comme évêque de Jérusalem[2]. Lorsque les deux frères sont mentionnés ensemble par les écrivains sacrés, Jacques est habituellement nommé le premier[3]: on a conclu de là, avec beaucoup de probabilité, qu'il était l'aîné. Les Saints Livres ne nous fournissent qu'un nombre restreint de détails à son sujet. Il comptait, lui aussi, nous le verrons, parmi les disciples les plus intimes du Sauveur.

III. Son éducation première et sa profession de pêcheur.

L'enfance et la jeunesse de Jean se passèrent à Bethsaïda. Son éducation fut celle que recevaient, à cette époque, la plupart des jeunes Galiléens. Placé par ses parents, dès l'âge de six ans, selon la coutume, dans une des écoles de la ville, il apprit à lire l'hébreu dans

[1] Voir saint Matth., x, 3; saint Marc, III, 17 et 18; saint Luc, VI, 14 et 15; Actes, I, 13.

[2] Actes, XII, 17.

[3] Il n'y a qu'une seule exception à cette règle : au livre des Actes, I, 13, dans la liste des apôtres, Jean est nommé le second, immédiatement après saint Pierre.

les rouleaux sacrés qui contenaient la loi et les prophètes [1]. Nous pouvons nous le représenter, assis à terre avec ses petits condisciples, en avant du maître, à la façon des écoliers orientaux, chantant à haute voix ses leçons. Il apprit ainsi peu à peu à connaître les rudiments de la législation mosaïque, les principaux faits de l'histoire de son peuple, les plus beaux passages des anciens prophètes et des poètes sacrés. C'était un proverbe alors universellement admis chez les Juifs, qu'à moins d'être le plus vil des hommes, un père devait faire instruire ses enfants selon tous les principes de la religion nationale. Les discussions qui accompagnaient les lectures bibliques à la synagogue, chaque samedi, firent aussi partie de l'éducation religieuse des fils de Zébédée. De Jean, comme plus tard de Timothée, on pouvait dire que, depuis sa plus tendre enfance, il connaissait les Livres saints [2].

Son idiome paternel était l'araméen, langue

[1] On mettait entre les mains des enfants juifs des parchemins sur lesquels étaient écrits le *Schema* (c'est-à-dire, le passage Deut., VI 4), le *Hallel* (c'est-à-dire, les psaumes CXIV-CXVIII et CXXXVI d'après l'hébreu ; CXIII-CXVII et CXXXV selon la Vulgate), l'histoire de la création jusqu'au déluge (Genèse, I-VIII) et aussi le texte Lévitique, I-VIII.

[2] II[e] épître à Timothée, III, 15. Voir d'intéressants détails sur l'éducation des enfants israélites, dans l'opuscule très documenté de M. J. SIMON, *L'Éducation et l'instruction des enfants chez les anciens Juifs, d'après la Bible et le Talmud*, 3[e] édit. Leipzig, 1879.

qui appartenait à la même famille que l'hébreu ; mais il dut être formé, d'assez bonne heure, à la connaissance au moins superficielle du grec, qu'on parlait généralement aussi dans ce district[1]. C'est ainsi que, dans plusieurs provinces de notre pays, — par exemple, en Bretagne et en Provence, — les enfants apprennent à s'exprimer dans deux langues différentes. Nous verrons plus tard l'apôtre saint Jean composer en grec plusieurs écrits importants, qu'il ne sera pas sans intérêt d'apprécier sous le rapport du style.

Il était intelligent, réfléchi, et il dut apprendre aisément tout ce qui était enseigné à un *talmid* (disciple) attentif et actif dans l'école (*beth-hassépher,* maison du livre ; ou *beth-hammidrasch*, maison d'étude) qu'il fréquentait. De lui, comme de saint Pierre[2], nous dirons que, si un jour les autorités juives le traitèrent d'homme illettré et vulgaire[3], cela signifiait simplement qu'il n'avait reçu qu'une éducation élémentaire et n'avait pas fréquenté les écoles rabbiniques[4], qu'il n'avait

[1] Voir L.-Cl. FILLION, *Saint Pierre,* p. 10

[2] L.-Cl. FILLION, *l. c.*, p. 9.

[3] Voir Actes, IV, 13.

[4] Un ancien commentateur fait remarquer que, pendant les trois premiers siècles de notre ère, les ennemis du christianisme, tels que Lucien, Celse, Porphyre, Julien l'Apostat, appelaient aussi les fidèles « des hommes illettrés » (*anthrópoi*

pas été « le disciple des sages », suivant une formule aimée des rabbins.

Il n'est pas possible que, dans sa Galilée si excitable, Jean n'ait pas entendu parler des grands changements politiques qui, peu de temps avant sa naissance, avaient mis en émoi la Palestine tout entière et occasionné plus d'une révolte contre les Romains. Son âme ardente dut frémir aussi plus d'une fois sous le joug étranger.

Dès qu'il eut atteint l'âge de douze ans et qu'il fut devenu *bar-mizvah*, comme disent encore les Juifs, c'est-à-dire, assujetti aux obligations de la loi, il dut accompagner, au moins de temps en temps, ses parents à Jérusalem, lorsqu'ils allaient y célébrer pieusement, comme Jésus, Marie et Joseph [1], les grandes fêtes religieuses de l'année.

De bonne heure, sans doute, il seconda son père dans ses rudes travaux, et fit ainsi son apprentissage de pêcheur. Celui qui devait être bientôt le disciple le plus aimé de Jésus, et qui ensuite était destiné à devenir le théologien du Verbe, apprit donc, dès ses jeunes années, à jeter et à ramener le filet, à en réparer les mailles brisées, à

idiôtaï, litterarum rudes). Voir aussi SAINT AUGUSTIN, *De Civitate Dei*, XXII, 5.

[1] Saint Luc, II, 41 et suiv.

connaître les moments propices pour la pêche et les retraites les plus cachées des poissons. Il se familiarisa avec ce beau lac, généralement calme et pacifique, mais dont les ondes sont parfois violemment secouées par des tempêtes soudaines [1] : image, a-t-on dit, de l'âme de saint Jean lui-même, qui, d'ordinaire tranquille et en paix, était agitée de temps à autre par de légitimes mouvements d'indignation [2].

On aime à supposer — et l'hypothèse est tout à fait naturelle, si l'on se souvient que Bethsaïda n'était pas une ville considérable, — que Jean et son frère Jacques, dès leur tendre enfance, se lièrent d'amitié avec Pierre, André et Philippe, leurs compatriotes. Le fait est d'autant plus probable, que les deux fils de Jonas étaient eux-mêmes fils d'un pêcheur et qu'ils s'exercèrent de bonne heure aussi à ce dur métier.

IV. Jean parmi les disciples du précurseur.

C'est dans ce milieu et parmi ces circonstances extérieures très modestes que se passèrent l'enfance, l'adolescence et la jeunesse du second fils de Zébédée. Il devait avoir

[1] Saint Matth., XIV, 24 et suiv., etc.
[2] Voir saint Luc, IX, 54, et les pages 44, 56-60.

environ vingt ans, lorsque surgit tout à coup, dans le désert de Juda, un homme remarquable par ses austérités, sa sainteté et sa prédication. Vêtu d'une grossière tunique dont le tissu se composait de poils de chameau, vivant de sauterelles et de miel sauvage, préparé à son rôle prophétique par une retraite qui durait depuis son plus bas âge, il se mit soudain à prêcher la pénitence et à annoncer le prochain établissement du royaume de Dieu par le Messie. Ses auditeurs, rares d'abord, ne tardèrent pas à se multiplier d'une façon extraordinaire. « Alors Jérusalem, et toute la Judée, et tout le pays des environs du Jourdain vinrent à lui [1]. » A tous le sévère prédicateur criait sans se lasser : « Faites pénitence, car le royaume de Dieu est proche [2]. » En même temps, il leur administrait dans les eaux du Jourdain son baptême symbolique, qui figurait la rémission des péchés et aussi, d'après son propre langage [3], le baptême « dans l'Esprit-Saint et le feu, » que devait inaugurer le Messie.

Les pharisiens hypocrites, les sadducéens mondains et sceptiques, les grossiers soldats

[1] Saint Matth., III, 5 ; comp. saint Marc, I, 5.

[2] Saint Matth., III, 2.

[3] Saint Matth., III, 11 ; saint Marc, I, 8 ; saint Luc, III, 16 ; saint Jean, I, 33.

d'Hérode Antipas, les scribes orgueilleux, les publicains avides accouraient eux-mêmes auprès de lui, poussés, les uns par la jalousie, les autres par la curiosité. Sans ménagement et sans crainte, il leur reprochait ouvertement leurs vices et les menaçait des châtiments divins, s'ils ne faisaient pénitence comme les autres [1].

En tous lieux et à toutes les époques, — témoin les François Régis, les Vincent Ferrier, les Vianney, etc., — les foules ont aimé à se grouper autour des grands Saints, surtout autour des Saints austères. Toutefois, ce concours de toutes les classes de la société juive auprès du précurseur n'était pas seulement motivé par la sainteté de sa vie, mais aussi par une raison d'ordre supérieur.

L'époque où parut Jean-Baptiste coïncidait avec une attente extraordinairement vive, et même anxieuse, du Messie parmi les Juifs. Bien que la voix des prophètes eût cessé depuis longtemps de retentir, on sentait que l'heure où devaient s'accomplir les anciens oracles allait sonner, et que le libérateur promis ne tarderait pas à faire son apparition. Cette attente, religieuse avant tout, mais à laquelle se mêlait malheureusement un élément

[1] Saint Matth., III, 7-12; saint Luc, III, 10-14

politique, dirigé contre le joug de Rome, est très visible en plusieurs endroits de l'évangile. Saint Luc la mentionne [1], lorsqu'il parle, à l'occasion de la présentation de Jésus au temple, de « ceux qui attendaient la consolation d'Israël, » et lorsqu'il dit, à propos du précurseur [2], que « tous pensaient dans leurs cœurs qu'il était peut-être le Messie. » Le quatrième évangile la signale également à plusieurs reprises : ici [3], il raconte qu'une députation officielle du sanhédrin juif alla demander à Jean-Baptiste s'il n'était pas le Christ; là [4], à la suite de la première multiplication des pains, il nous montre la foule enthousiasmée et toute prête à faire de Jésus, même par un coup de force, son Roi-Messie; ailleurs [5], il note l'effervescence des esprits à ce sujet, dans les cours du temple et dans les rues de Jérusalem, beaucoup regardant Jésus comme le Messie, tandis que d'autres refusaient de lui donner ce titre; plus loin [6], il rapporte que le Sauveur, sous le portique de Salomon, fut entouré de ses compatriotes, qui lui demandaient avec vivacité s'il était le Christ. La

[1] Saint Luc, II, 25, 38.
[2] Saint Luc, III, 15.
[3] Saint Jean, I, 19-27.
[4] Saint Jean, VI, 14-15.
[5] Saint Jean, VII, 26-27, 31, 40-42.
[6] Saint Jean, X, 24.

littérature apocryphe des Juifs, vers ce même temps, est tout imprégnée de la pensée du Messie, comme on peut le voir en jetant un coup d'œil sur le livre d'Hénoch, les livres sibyllins, etc. [1]

Bien plus, grâce à la dispersion d'un grand nombre d'Israélites à travers le monde romain, cette même attente avait envahi la plupart des provinces de l'empire. Les célèbres historiens Tacite et Suétone attirent l'attention sur ce fait, en termes très précis. « Beaucoup, dit le premier[2], étaient persuadés que, d'après le contenu des anciens livres des prêtres, l'Orient deviendrait fort à cette époque même, et que des hommes partis de la Judée s'empareraient du pouvoir. » Le second ajoute [3] : « C'était une ancienne et constante croyance qui avait retenti dans tout l'Orient, que, vers cette époque, des hommes partis de la Judée s'empareraient du pouvoir. »

Plus le monde d'alors était troublé, inquiet, désorienté, plus aussi il soupirait après une paix durable, et il appelait de tous ses vœux l'avènement du libérateur idéal qui devait ouvrir une ère nouvelle, l'âge d'or chanté par

[1] Voir E. HENNECKE, *Neutestamentliche Apokryphen*, Tubingue, 1904, pp. 177 et suiv., pp. 217 et suiv.

[2] *Hist.*, v, 13.

[3] *Vita Vespas.*, 4.

les prophètes juifs [1] et par les poètes romains [2].

Les choses étant ainsi, lorsque le précurseur se mit à annoncer que le royaume de Dieu était proche et que le Messie ferait bientôt son apparition, l'enthousiasme ne connut plus de bornes.

Il était naturel qu'il se formât promptement autour de Jean-Baptiste un cercle de disciples intimes, jeunes pour la plupart, mais sérieux, profondément religieux et désireux entre tous du prompt avènement du Messie. Il est question d'eux en plusieurs passages des évangiles [3]. Ils paraissent avoir formé un groupe considérable, que les Juifs tenaient en haute estime. Celui qui devait être bientôt l'apôtre privilégié de Jésus ne tarda pas à entrer dans leurs rangs, avec son frère Jacques et ses concitoyens Simon, André, Philippe et Nathanaël [4]. Son âme pieuse, pleine de foi et de générosité, dut, en effet, se sentir vivement attirée par les exemples et la prédication de celui que Jésus appelait « une lampe ardente et brillante [5] ».

Ce n'est pas en propres termes, mais à sa

[1] Entre autres, Isaïe, XI, 1 et suiv.; XXXV, 1 et suiv., etc.

[2] VIRGILE, *Eclog.*, IV.

[3] Voir en particulier saint Matth., IX, 14. et XI, 2; saint Marc, II, 18; saint Luc, V, 33 et VII, 18-19; comp. Actes, XIX, 37.

[4] Saint Jean, I, 35 et suiv.

[5] Saint Jean, V, 35.

manière discrète et modeste, qu'il nous fait connaître ce détail intéressant de sa vie : nous le verrons bientôt, en parlant de sa première entrevue avec Jésus [1].

Nous ignorons combien de temps il demeura dans la compagnie du précurseur ; mais il dut gagner beaucoup au contact de ce saint « prophète du Très-Haut [2] ». Il n'est pas possible de supposer qu'une nature impressionnable et délicate comme la sienne n'ait pas subi l'impulsion d'un personnage si imposant et si original. C'est peut-être à l'école de Jean-Baptiste que se développa l'ardeur naturelle du « Fils du tonnerre », son antipathie très vive pour tout ce qui est faux et mauvais, son refus de pactiser avec le mal, sous quelque forme qu'il se présente, et aussi, a-t-on dit, cette tendance mystique qui était également un des côtés les plus saillants de son caractère ; Jean-Baptiste, en effet, avait été lui-même, pendant longtemps, un mystique dans le désert, avant de devenir un homme d'action.

Mais quelle qu'ait été l'influence du précurseur sur son jeune disciple, elle ne saurait être comparée avec celle que le Messie en personne va exercer désormais, pendant plusieurs années, sur son apôtre bien-aimé.

[1] Pages 25 et suiv.
[2] Saint Luc, I, 76.

CHAPITRE II

LES PREMIÈRES RELATIONS DE JEAN AVEC JÉSUS

I. La première rencontre.

« L'enseignement pieux de sa mère Salomé avait conduit (le second fils de Zébédée) à l'école de Jean-Baptiste; l'invitation du précurseur le conduisit avec la même facilité dans les bras de Jésus [1]. » Il va lui-même nous faire le récit, vraiment dramatique, de sa première rencontre avec le Sauveur [2].

Après avoir exposé, avec sa simplicité très éloquente, comment Jean-Baptiste rendit témoignage au Messie, devant les prêtres et les lévites que le sanhédrin avait délégués auprès de lui, sur les bords du Jourdain, pour l'interroger sur sa mission, il ajoute que,

[1] Un auteur contemporain.
[2] Saint Jean, I, 35-41.

le lendemain, le précurseur s'écria, en voyant Jésus qui s'avançait de son côté : « Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui enlève le péché du monde [1], » et qu'il le désigna ouvertement comme le Messie. Puis, le narrateur continue en ces termes :

Le lendemain [2], Jean était encore là, avec deux de ses disciples; et regardant Jésus qui passait, il dit : Voici l'Agneau de Dieu. Les deux disciples l'entendirent parler ainsi, et ils suivirent Jésus. Jésus s'étant retourné, et voyant qu'ils le suivaient, leur dit : Que cherchez-vous ? Ils lui dirent : Rabbi (ce qui signifie : Maître), où demeurez-vous ? Il leur dit : Venez et voyez. Ils vinrent et virent où il demeurait, et ils restèrent chez lui ce jour-là. Il était environ la dixième heure. Or André, frère de Simon-Pierre, était l'un des deux qui avaient entendu les paroles de Jean et qui avaient suivi Jésus. Il trouva le premier son frère Simon et lui dit : Nous avons trouvé le Messie (ce qui signifie : le Christ) [3].

André fut donc l'un des deux disciples du précurseur qui eurent l'immense privilège d'entrer les premiers en rapports personnels

[1] Comp. Isaïe, LIII, 7, où celui qu'on a justement appelé « l'évangéliste de l'Ancien Testament » désigne le Messie comme un agneau immolé pour les péchés des hommes. Voir aussi l'Apocalypse, V, 6 et suiv.; VI, 16; XIV, 1, etc.

[2] Le troisième jour à partir de celui où la délégation du sanhédrin était venue trouver Jean-Baptiste.

[3] Saint Jean, I, 35-41.

avec Jésus. Quel était l'autre disciple? Son nom n'est pas cité dans le récit; mais, dès les temps anciens, les commentateurs ont conjecturé de la façon la plus heureuse qu'il n'est autre que l'évangéliste lui-même, c'est-à-dire, saint Jean. Cette hypothèse a été adopté sans hésitation par la plupart des interprètes modernes et contemporains, et nous ne croyons pas qu'on puisse en proposer sérieusement une autre.

En effet, dans son évangile, saint Jean ne se met jamais directement en scène; mais il se dissimule d'une manière très modeste et très délicate derrière le voile de l'anonyme[1]. De plus, le récit est si frais, si vivant, qu'il dénote partout le témoin oculaire; ce sont évidemment ses souvenirs personnels que l'écrivain sacré a consignés dans cette page remarquable. Enfin, dans le cas où le compagnon d'André n'aurait pas été le narrateur lui-même, on ne comprend pas pour quel motif son nom est

[1] Voici quelques exemples de sa manière de faire. Saint Jean, XIII, 23 : « L'un des disciples, celui que Jésus aimait, était couché sur le sein de Jésus...; » XVIII, 15-16 : « Simon-Pierre suivait Jésus avec un autre disciple. Ce disciple était connu du grand-prêtre, et il entra avec Jésus dans la cour du grand-prêtre...; » XIX, 26-27 : « Ayant donc vu sa mère, et, auprès d'elle, le disciple qu'il aimait, Jésus dit à sa mère : Femme, voilà votre fils... » Voir aussi XIX, 35; XX, 2-10; XXI, 20-24. Ils sont rares, ceux qui doutent que ces divers textes ne se rapportent à l'apôtre saint Jean.

le seul qui soit laissé dans l'oubli, tandis que tous les autres acteurs de ce petit drame sont mentionnés nommément et ouvertement : Jésus, Simon-Pierre, André, Philippe et Nathanaël. D'ailleurs, Jean ne se révèle-t-il pas ici par un simple détail, insignifiant en apparence ? Il dit qu'André trouva « le premier » son frère Simon, pour lui annoncer, avec une émotion joyeuse, qu'il avait trouvé le Messie. C'est donc que l'autre disciple avait aussi un frère, qu'il se mit pareillement à chercher, pour lui faire part de son bonheur et pour le conduire à Jésus. Il s'agit donc vraiment de Jean, frère de Jacques, et non pas d'un autre disciple.

Revenons sur quelques points de notre beau récit, afin de les goûter plus à l'aise.

Le narrateur, qui, ne l'oublions pas, est un des héros de l'épisode, a indiqué plus haut [1] la localité qui lui servit de théâtre : ce fut, d'après la leçon la plus probable du texte grec, un petit village des bords du Jourdain, qui portait le nom Béthanie [2], comme la résidence de Lazare et de ses sœurs, mais qui était situé de l'autre côté du fleuve, dans la

[1] Saint Jean, I, 28.

[2] Les critiques admettent très communément que la leçon « Bethabara » est une correction d'Origène. Il est possible que les deux noms aient désigné une seule et même localité.

province de Pérée, peut-être en face de Jéricho. Son souvenir s'est depuis longtemps perdu.

Saint Jean, nous l'avons vu, mentionne aussi l'heure exacte, inoubliable, de cette rencontre qui le mit en rapports personnels avec Jésus et qui transforma toute sa vie : « Il était environ la dixième heure. » Si l'évangéliste se conforme ici, comme on le croit généralement, au système alors adopté chez les Juifs pour la supputation des heures [1], cela revient à dire qu'il était 4 heures du soir. S'il adopte, au contraire, comme le supposent plusieurs interprètes, le système romain, d'après lequel les heures se comptaient de minuit à midi et de midi à minuit, la dixième heure équivaudrait à 10 heures du matin. Dans ce second cas, les heureux disciples auraient passé la plus grande partie de la journée auprès de Notre-Seigneur. « Il était la dixième heure ! » Jusqu'à la fin de sa vie, l'heure mémorable où il contempla pour la première fois le Verbe incarné demeura solennelle entre toutes pour saint Jean. Les premières rencontres sont sacrées, aussi bien que les dernières, spécialement, comme on l'a dit, lorsqu'elles sont « suivies d'une histoire pleine d'importance. »

La veille, Jean-Baptiste « avait vu Jésus

[1] De 6 heures du matin à 6 heures du soir.

venir à lui [1] » ; actuellement, il le « contemple marchant » à quelque distance, *respiciens Jesum ambulantem*. Cette nuance d'expressions a inspiré ces excellentes remarques à un récent commentateur : « Hier, Jésus venait à Jean, comme à celui qui devait l'introduire auprès des futurs croyants. Aujourd'hui, le témoignage est rendu [2] ; Jésus n'a plus rien à recevoir de son précurseur, si ce n'est les âmes que son Père a préparées ; et, semblable à l'aimant que l'on promène dans le sable pour attirer les paillettes métalliques, il se borne à se rapprocher du groupe qui entoure le Baptiste, pour décider la venue à lui de quelques-uns de ceux qui le composaient. »

« Voici l'Agneau de Dieu [3] », s'écria de nouveau le précurseur. Jean et André comprirent aussitôt la signification intime et pratique de cette parole de leur maître. Elle signifiait : Voici celui auquel vous devez vous attacher désormais. Ils se mirent donc sans hésiter, quoique avec une réserve délicate, à suivre silencieusement Jésus. Ils se proposaient sans doute de l'accompagner ainsi jusqu'à sa demeure

[1] Saint Jean, I, 29.

[2] Comp. saint Jean, I, 29-34.

[3] Le futur disciple de Jésus connaissait déjà sans doute, par Isaïe, LIII, 7, cette désignation du Messie. En tout cas, il ne l'oublia plus ; elle revient plus de vingt-cinq fois dans son Apocalyse, pour désigner Notre-Seigneur Jésus-Christ.

temporaire, et de lui déclarer seulement alors leurs intentions ; mais sa bonté alla au-devant de leurs désirs. Pour les mettre plus à l'aise, — car ils devaient se sentir très intimidés en présence de l'Agneau de Dieu, du Messie, — il leur adressa cette question familière : « Que cherchez-vous ? » Et il ajouta, les invitant doucement à le suivre : « Venez et voyez. » La phrase suivante du récit est comme un suave écho de la double invitation de Jésus : « Ils vinrent, et ils virent où il demeurait. » Le résultat de l'entrevue sur leurs esprits et sur leurs cœurs nous est révélé par ce simple mot, qu'André adressa quelques heures plus tard à son frère Simon : « Nous avons trouvé le Messie. »

On l'a dit très justement aussi, « dès la première heure où il s'entretint avec Jésus, Jean fut entraîné par un irrésistible charme, et se donna de toute son âme au Maître nouveau. » Environ soixante-cinq ans s'étaient écoulés lorsque, devenu vieux, il écrivait cette page à Éphèse ; mais la scène était encore, on l'a vu, extrêmement vivante à ses yeux. Il n'avait pas oublié le plus petit détail. Quels instants remarquables dans sa vie, et comme l'on voudrait savoir quelque chose de sa conversation avec Jésus !

A l'occasion de cette rencontre, l'évangé-

liste ne mentionne aucun trait qui l'ait concerné spécialement. Quelques lignes plus loin, lorsqu'il racontera la première entrevue de Jésus et de Pierre, il signalera en termes dramatiques le regard profond du Maître sur le futur prince des apôtres, et la parole symbolique : « Tu seras appelé Pierre. » Pour lui personnellement, rien de semblable ; et cependant, c'est en cette journée mémorable que Jésus et Jean, s'il est permis d'employer ce langage humain, s'éprirent l'un pour l'autre d'une amitié unique, puisque c'est alors que Jean devint « le disciple que Jésus aimait. »

II. Le disciple vierge.

Pourquoi Jean devint-il le favori de Jésus ? Si nous posons cette question, ce n'est pas pour satisfaire une vaine curiosité, mais pour jeter un regard de respectueuse admiration sur le cœur du divin Maître, et aussi pour mieux connaître et mieux apprécier son disciple.

Saint Jérôme nous fournit une réponse très satisfaisante, dans ces lignes remarquables [1] : « Jean, qui était vierge lorsqu'il crut au Christ, demeure toujours vierge, et c'est pour cela qu'il est plus aimé du Seigneur et qu'il repose sur la poitrine de Jésus... Pour réunir beau-

[1] *Contr. Jovinian.*, I, 26. Comp. *Epist.* CXXVII, 5, *ad Princip.*

coup de choses en peu de mots et pour montrer quel est le privilège de Jean, bien plus, quel est le privilège de la virginité dans saint Jean, je dirai que le Seigneur vierge confie sa mère vierge au disciple vierge. »

Et le savant docteur n'est pas seul, dans l'antiquité, à signaler ce fait de la virginité perpétuelle de saint Jean ; en tenant ce langage, il ne fait que reproduire à son tour une tradition qui était universelle de son temps.

Dès le IIe siècle, Tertullien, dans son style énergique, nommait saint Jean *spado Christi*, « l'eunuque du Christ [1] ». L'Église primitive avait décerné à notre apôtre les noms grecs très significatifs de *parthénos*, « vierge », et de *parthénios,* « virginal ». Saint Augustin [2] exprime une pensée analogue à celle de saint Jérôme, en résumant, lui aussi, les dires des anciens écrivains ecclésiastiques : « Il en est qui ont pensé, et ce n'étaient pas les interprètes les premiers venus de la divine parole, que, si l'apôtre Jean fut plus aimé du Christ, c'est parce qu'il ne se maria point et qu'il vécut chaste depuis sa plus tendre enfance. » C'est très spécialement à ce caractère virginal

[1] *De Monogam.*, 7.

[2] *Tractat.* CXXIV *in Joan.*, 8. Voir aussi *De bono conjugio*, 21 ; *Contr. Faust.*, XXX, 4.

de saint Jean que saint Jérôme attribue [1] les lumières spéciales que l'apôtre reçut de Dieu pour contempler les splendeurs éternelles du Verbe : *Exposuit virginitas quod nuptiæ scire non poterant.*

Une tradition si antique et si générale ne saurait être accusée d'erreur. Ainsi donc, tandis que, d'après les Pères, les autres apôtres étaient engagés dans les liens du mariage au moment où ils répondirent à l'appel du Christ [2], saint Jean seul vint à lui avec un cœur dégagé de toute affection, avec une âme et des sens entièrement vierges. Ce fut là, évidemment, un des motifs, pour ne pas dire le motif principal, du tendre attachement que lui voua, dès le premier instant, celui qui devait bientôt lever si haut le saint et glorieux étendard de la virginité.

L'âme virginale de Jean se trahit en quelque sorte dans un passage célèbre de l'Apocalypse [3], où nous lisons cette admirable description :

Je regardai, et voici, l'Agneau se tenait sur la montagne de Sion [4], et avec lui cent quarante-quatre

[1] *Contr. Jovinian.*, l. c. Comp. *in Isaiam*, LXI, 5.

[2] L'évangile ne mentionne ce fait en termes positifs que pour Simon-Pierre. Comp. saint Matth., VIII, 14, etc. Saint Paul le suppose connu des premiers chrétiens, dans sa Ire ép. aux Corinthiens, IX, 5.

[3] XIV, 1-5.

[4] Symbole de l'Église du Christ.

mille personnes [1], qui avaient son nom et le nom de son Père écrits sur leurs fronts. Et j'entendis une voix qui venait du ciel, semblable au bruit d'un grand tonnerre ; et la voix que j'entendis était comme celle de harpistes qui jouent de leurs harpes. Ils chantaient comme un cantique nouveau devant le trône (de Dieu), et devant les quatre animaux et les vieillards; et personne ne pouvait chanter ce cantique, si ce n'est les cent quarante-quatre mille qui ont été rachetés de la terre. Ceux-là ne se sont pas souillés avec des femmes, car ils sont vierges. Ceux-là suivent l'Agneau partout où il va. Ceux-là ont été rachetés d'entre les hommes, comme prémices pour Dieu et pour l'Agneau, et dans leur bouche il ne s'est pas trouvé de mensonge, car ils sont sans tache devant le trône de Dieu.

Cet amour de saint Jean pour la virginité s'harmonise merveilleusement avec tout ce que nous connaissons de lui. Son cœur était tellement absorbé par l'amour suprême, l'amour divin, qu'il n'avait plus de place pour des tendresses humaines d'ordre inférieur, quoique nobles et saintes en elles-mêmes.

Comment, en face d'une tradition si formelle et si incontestable, s'est-il trouvé des hommes, — il est vrai que ce sont des disciples de Luther, — qui n'ont pas craint de prétendre que Jean était marié? Pour étayer cette

[1] Elles figurent vraisemblablement une élite parmi les membres de l'Église.

étrange opinion, condamnée d'avance par l'histoire, ils allèguent la haute estime que les Juifs avaient pour le mariage. Dans Israël, prétendent-ils, le célibat était regardé, non comme une vertu, mais plutôt comme un malheur. D'autres écrivains protestants, plus loyaux ou plus sincères, estiment à bon droit que le consentement de l'Église primitive est trop précis, trop unanime sur ce point, pour qu'il soit permis de s'en écarter. Quant à l'assertion qui concerne l'estime particulière que le mariage inspirait aux anciens Juifs, ces mêmes auteurs la trouvent, très justement aussi, fort exagérée. Il ne semble pas, en effet, que l'on se mariât beaucoup plus chez les Hébreux que chez d'autres peuples de l'antiquité. Saint Paul nous apprend lui-même qu'il n'était pas marié [1]; et pourtant il était un pharisien zélé, plein de respect pour les traditions et les coutumes de son peuple. Bien plus, il existait alors chez les Juifs, toute une secte religieuse, celle des Esséniens, qui encourageait ses membres à pratiquer le célibat perpétuel [2].

[1] Ire épître aux Corinth., VII, 7. Ce qui n'a pas empêché plusieurs interprètes protestants ou rationalistes d'affirmer qu'il l'était.

[2] Voir PHILON, *Quod omnis probus liber*, XII et suiv. ; JOSÈPHE, *Guerre des Juifs*, II, 8, et *Antiquités*, XVIII, I, 5; PLINE L'ANCIEN, *Hist. nat.*, V, 17.

CHAPITRE III

SAINT JEAN DURANT LA VIE PUBLIQUE DE NOTRE-SEIGNEUR

I. Période préliminaire.

Tandis que Simon-Pierre occupe une place si importante dans les récits évangéliques de cette époque et des suivantes, Jean n'y apparaît, nous l'avons dit, qu'en des circonstances assez rares, et toujours comme un personnage secondaire, même lorsqu'il est personnellement le narrateur.

Voici qu'il a quitté Jean-Baptiste pour suivre Jésus. Toutefois, pendant quelques semaines, quelques mois peut-être, il ne fut pas le disciple du divin Maître dans un sens absolu. Pour lui, comme pour Pierre, André, Jacques, Philippe et Nathanaël, il y eut d'abord une époque de transition, durant laquelle ils accompagnèrent le Sauveur comme des amis dont il avait daigné s'entourer pour un temps,

et non pas à titre définitif. Il raconte lui-même [1] comment Jésus les prit avec lui, dès le lendemain de leur première entrevue, pour les conduire directement à Cana, en Galilée, où ils furent témoins de son premier miracle, à l'occasion d'un mariage auquel il daigna assister avec sa mère [2]. De là, ils allèrent avec lui à Jérusalem, pour y célébrer la Pâque ; et ils le virent, avec une émotion profonde, chasser à coups de fouet les vendeurs qui profanaient le temple. Saint Jean fait à ce sujet, dans son évangile [3], une réflexion remarquable. En face de ce spectacle extraordinaire, « les disciples de Jésus se rappelèrent qu'il est écrit [4] : Le zèle de votre maison me dévore. » D'eux-mêmes ils établirent donc un rapprochement entre la conduite de leur Maître et la parole du psalmiste, qui l'avait en quelque sorte prédite longtemps d'avance.

C'est durant cette même Pâque qu'eut lieu l'entretien de Jésus avec Nicodème, dont le quatrième évangile nous a, seul aussi, con-

[1] Saint Jean, II, 1-IV, 42.

[2] Signalons l'opinion singulière et toute gratuite de quelques interprètes, d'après lesquels le marié aurait été saint Jean lui-même. C'est, du reste, le sentiment traditionnel des mahométans. Voir D'HERBELOT, *Bibliotheca orientalis*, au mot « Johannes ».

[3] II, 17.

[4] Au Psaume LXVIII, 10.

servé le souvenir[1]. Peut-être le disciple bien-aimé en fut-il témoin, ainsi qu'on l'a souvent conjecturé. Quelque temps après, le Sauveur traversait la Samarie, pour rentrer en Galilée. A Sychar, non loin de la Naplouse actuelle, dans un ravissant paysage, il rencontrait la Samaritaine auprès du puits de Jacob, et il avait avec elle cet autre entretien, non moins admirable, que saint Jean a été pareillement seul à raconter[2]. On voit qu'il avait tout appris de bonne source, et que, même après de longues années, il n'avait oublié aucun fait, aucune parole.

De retour en Galilée, Jésus congédia pour un temps le petit groupe de ses premiers disciples, et il se retira sans doute à Nazareth, auprès de sa mère, tandis que Pierre, André, Jacques, Jean, Philippe et Nathanaël rejoignaient eux-mêmes leurs familles et reprenaient leurs occupations habituelles. Mais leur foi en lui avait singulièrement grandi, pendant ces heureux jours passés dans sa douce société. Quant à saint Jean, dont nous nous occupons plus spécialement, son cœur ne lui appartenait plus désormais, car il était devenu tout entier la propriété de son Maître si bon, si aimable, si parfait.

[1] Saint Jean, III, 1 et suiv.
[2] IV, 1 et suiv.

II. L'appel définitif.

Jusqu'ici, Jean n'a été le disciple du Sauveur que dans un sens large et d'une manière transitoire. S'il lui a été donné de l'accompagner pendant quelques semaines, comme nous venons de le relater, ce n'était pas encore à la manière d'un disciple proprement dit. L'heure est maintenant venue où Jésus l'attachera étroitement et définitivement à sa personne divine.

Les fils de Jonas et de Zébédée, qui avaient les premiers rencontré Notre-Seigneur sur la rive du Jourdain, furent aussi choisis les premiers par lui pour devenir ses compagnons perpétuels. Le quatrième évangile, qui se propose, nous le verrons plus tard, de compléter les récits des synoptiques[1], passe sous silence ce second appel ; il suffisait à son auteur d'avoir raconté tout au long le premier. Les trois autres évangélistes nous apprennent[2] dans quelles circonstances particulières Jean et son frère entendirent l'appel de

[1] Ce nom est employé couramment de nos jours, pour désigner les évangiles selon saint Matthieu, selon saint Marc et selon saint Luc. Il provient de l'heureuse pensée qu'on eut, vers la fin du XVIII[e] siècle, de les imprimer sous la forme d'un tableau synoptique, pour constater plus aisément leurs frappantes ressemblances.

[2] Saint Matth., IV, 21-22 ; saint Marc, I, 19-20 ; saint Luc, V, 1-11.

Jésus. Ce fut immédiatement après la vocation de Simon-Pierre et d'André. Voici la narration de saint Marc :

> De là, s'étant un peu avancé, (Jésus) vit Jacques, fils de Zébédée, et Jean, son frère, qui étaient aussi dans une barque (saint Matthieu ajoute : avec Zébédée, leur père), raccommodant leurs filets. Et aussitôt, il les appela. Et ayant laissé Zébédée, leur père, dans la barque avec les mercenaires, ils le suivirent.

Saint Luc dit en outre que Jacques et Jean, associés de Pierre et d'André dans leur commerce de pêcheurs, avaient pris part à la pêche miraculeuse qui avait précédé l'appel des quatre disciples.

Qui n'admirerait leur générosité, si bien dépeinte en un seul trait par les évangélistes ? Dans le récit de saint Marc, un petit détail, insignifiant en apparence, « avec les mercenaires » (c'est-à-dire, avec les ouvriers que Zébédée avait loués à la journée, pour l'aider dans son travail), atténue ce qui pourrait paraître trop dur dans le brusque abandon du père par ses deux fils.

Il est probable que Zébédée mourut peu de temps après cet événement; car il n'est plus question de lui d'une manière directe dans la suite des récits évangéliques, et sa femme Salomé ne tardera pas à se mettre elle-même

à la suite de Jésus. C'est sans preuve suffisante qu'on a supposé parfois qu'il était devenu lui-même alors, comme ses fils, un disciple du Sauveur dans le sens strict et qu'il aurait fait partie de sa compagnie habituelle.

Ce ne fut point par un élan soudain, par un entraînement irréfléchi, que Jean et son frère, comme aussi les fils de Jonas, abandonnèrent tout ce qu'ils avaient de plus cher pour suivre Jésus. Ils avaient été préparés à cette démarche par les témoignages réitérés du précurseur, et surtout par les heureuses semaines qu'ils avaient passées naguère auprès du divin Maître. Dès leur première rencontre avec Notre-Seigneur, ne disaient-ils pas entre eux : « Celui de qui Moïse a écrit dans la loi et qu'ont annoncé les prophètes, nous l'avons trouvé, Jésus..., de Nazareth[1] ? »

A partir de cet instant décisif, Jean fut le disciple et le compagnon à peu près permanent du Sauveur. Il ne le quitta qu'à de rares et courts intervalles, pour aller s'exercer à la prédication à travers les bourgades de Galilée, comme les autres membres du collège apostolique.

Il pouvait avoir environ vingt ans, lorsque Jésus se l'attacha ainsi d'une manière défi-

[1] Parole de Philippe à Nathanaël, dans saint Jean, I, 45.

nitive. D'après les anciens auteurs[1], à cette époque importante de sa vie, il était *adolescentior*, « jeune homme », ou même *puer*, « enfant ». Mais ces expressions avaient alors une signification plus large que de nos jours.

III. L'appel à l'apostolat.

Il ne dut pas s'écouler un temps bien considérable entre cette élection de Jean comme disciple intime de Jésus et sa vocation à une dignité encore plus relevée : celle d'apôtre, la plus honorable et la plus sainte à laquelle de simples mortels eussent jamais été appelés.

Le nombre des disciples du Sauveur s'était notablement accru. Parmi eux, il en choisit douze, auxquels il communiqua des pouvoirs extraordinaires, en attendant qu'il fît d'eux, sous la direction de Simon-Pierre, le premier de ce groupe unique dans l'histoire, les continuateurs de son œuvre, lorsqu'il serait remonté lui-même vers son Père.

C'étaient les plus intimes, les plus appropriés à ce grand ministère ; c'étaient surtout, selon la profonde parole de saint Marc, « ceux que Jésus lui-même voulut[2]. »

[1] Saint Ambroise, *de Offic.*, II, xx, 101 ; saint Paulin de Nole, *Epist.* li ; saint Jérôme, *contr. Jovin.*, i, 26 ; saint Augustin, *contr. Faust.*, xxx, 4.

[2] Saint Marc, iii, 13.

Dans les quatre listes des apôtres que nous ont conservées les divers livres du Nouveau Testament[1], saint Jean n'occupe pas toujours la même place : saint Matthieu lui assigne le quatrième rang, à la suite de Pierre, d'André et de Jacques; saint Marc, le troisième, renvoyant saint André après lui ; dans son évangile, saint Luc le nomme au quatrième rang, tandis que, a livre des Actes, il le place immédiatement après saint Pierre, au second rang.

A l'occasion de l'appel des fils de Zébédée à l'apostolat, saint Marc mentionne[2] un surnom que Jésus leur donna simultanément, et dont il n'est pas question ailleurs dans les récits évangéliques. Il le cite même sous sa forme araméenne, *Boanergès ;* plus exactement, *boané-réghesch*, ou *boané-reghèz.* Conformément au génie de l'hébreu, la locution « fils du tonnerre » signifie : les tonitruants, les fulgurants. Ce surnom ne contient nullement un reproche, ainsi qu'on l'a parfois supposé de nos jours ; il est, au contraire, un éloge très délicat en lui-même, comme l'ont répété tour à tour les anciens interprètes[3]. Les classiques grecs et latins emploient aussi les

[1] Saint Matth., x, 2-4 ; saint Marc, III, 16-19; saint Luc, VI, 14-16; Actes, I, 13.

[2] III, 17.

[3] En particulier, Victor d'Antioche, saint Jean Chrysostome, Théophylacte, etc.

mots « tonner, tonnerre », pour vanter l'éloquence de Démosthène et de Platon, la gloire de Périclès, la vaillance des deux Scipions, etc. Cette épithète convenait donc à merveille pour marquer le caractère ardent, le zèle entreprenant et généreux, la chaude parole de Jacques et de Jean. Disons-le dès maintenant : il ne faut pas que la bonté, la suavité de l'apôtre de l'amour fassent oublier sa courageuse ardeur et son impétuosité contre le mal. Rien n'est plus terrible que l'amour, quand il voit que ce qu'il aime est méprisé, rejeté. Aussi saint Jean n'entra-t-il jamais dans le moindre compromis avec l'erreur, ou même simplement avec ce qui n'était pas la pure vérité.

IV. Le disciple que Jésus aimait.

C'est ici le lieu de dire quelques mots d'un autre titre encore plus spécial, que saint Jean porte dans l'évangile : « le disciple que Jésus aimait. » Il est seul à s'attribuer ce beau et doux nom, qu'il ne prend d'ailleurs que tardivement, à l'occasion de la désignation du traître par Notre-Seigneur, dans la soirée du jeudi saint[1]. Le contraste ne pouvait pas être plus saisissant.

Jean se nomme encore ainsi à quatre autres

[1] Saint Jean, XIII, 23.

reprises, également dans les dernières pages de son évangile [1]. Mais, d'assez bonne heure, nous remarquons dans les trois synoptiques des traits significatifs de l'amitié spéciale que Jésus avait pour lui. C'est ainsi que nous le voyons former, avec saint Pierre et son propre frère, un groupe d'intimes parmi les intimes, « d'élus parmi les élus [2], » qui, pendant la vie publique du Sauveur, fut honoré de sa confiance particulière. Seuls, Pierre, Jacques et Jean furent témoins de la résurrection de la fille de Jaïre [3]. Seuls aussi, ils assistèrent plus tard à la transfiguration du divin Maître, l'un de ses mystères les plus extraordinaires [4], et de même à sa cruelle agonie de Gethsémani [5].

On conçoit aisément à quel point la foi et l'amour de saint Jean durent s'accroître, en face de tels spectacles et sous l'impression de telles faveurs. Aussi, aucun autre évangéliste n'a-t-il insisté autant que lui sur la divinité de Jésus-Christ, qu'il entendit proclamer par la voix de Dieu le Père lui-même, sur la sainte montagne : « Celui-ci est mon fils bien-aimé ; écoutez-le [6]. »

[1] XIX, 26 ; XX, 2 ; XXI, 7, 20.
[2] Un ancien auteur grec.
[3] Saint Marc, V, 37 ; saint Luc, VIII, 51.
[4] Saint Matth., XVII, 1 ; saint Marc, IX, 1 ; saint Luc, IX, 28.
[5] Saint Matth., XXVI, 37 ; saint Marc, XIV, 33.
[6] Saint Marc, IX, 6 ; comp. saint Matth., XVII, 5, et saint Luc, IX, 35.

Il est vrai qu'il n'a raconté personnellement aucun de ces grands prodiges, mis suffisamment en lumière par ses prédécesseurs ; mais, plus tard, il sera seul à décrire la résurrection de Lazare, à l'occasion de laquelle Jésus prononça cette grande parole : « Je suis la résurrection et la vie ; celui qui croit en moi, quand même il serait mort, vivra, et quiconque vit et croit en moi, ne mourra jamais[1]. » Et peut-être faisait-il allusion à la transfiguration, lorsqu'il écrivait, dès l'exorde de son évangile[2], avec l'accent du triomphe : « Nous avons vu sa gloire, gloire comme du Fils unique venu du Père. »

« Le disciple que Jésus aimait ! » C'est là, comme on l'a dit, un nom d'humilité, car il prête à saint Jean un rôle passif, et non pas un rôle actif, dans l'amitié qui l'unissait à Jésus. L'apôtre ne se présente pas comme ayant aimé lui-même son Maître ; il affirme seulement qu'il était aimé de Jésus, que l'affection de l'Homme-Dieu avait précédé la sienne. Mais quel honneur immense que celui d'avoir été choisi de Jésus-Christ comme un ami spécial !

On l'a dit fort bien aussi, « des amitiés humaines avaient été célèbres ; mais on n'avait jamais vu la merveilleuse tendresse d'une

[1] Saint Jean, XI,25-26.
[2] Saint Jean, I, 14. Comp. la IIe ép. de S. Pierre, I, 16-18.

amitié divine. Dieu eut cette inclination de se pencher vers un homme et de l'aimer comme s'il eût été son égal. Accoutumé à vivre de toute éternité dans l'unité du Père et de l'Esprit-Saint, il demanda à la terre la société d'une âme qui fût l'épanchement et l'image de la sienne[1]. » Et cet homme fut saint Jean. Mais comme il sut aimer en retour, et quelle « merveilleuse tendresse » il témoigna lui-même à Jésus[2] ! On a marqué assez délicatement la nuance qui existait entre l'affection de saint Pierre et celle de saint Jean pour Notre-Seigneur, en disant que le premier était *philochristos*, « ami du Christ », et le second, *philoiésous*, « ami de Jésus ».

Saint Jean écrit par moments comme s'il lisait jusqu'au fond de l'âme de son bien-aimé, et comme s'il connaissait ses pensées les plus intimes. Voici, prises comme au hasard, quelques-unes des réflexions de l'évangéliste en ce sens. Saint Jean, II, 24-25 : « Jésus ne se fiait pas à eux (aux Juifs), parce qu'il les connaissait tous, et qu'il n'avait pas besoin que personne lui rendît témoignage d'aucun homme, car il savait lui-même ce qu'il y avait dans l'homme. » VI, 6 : « Jésus disait cela pour

[1] Mgr BAUNARD, *Saint Jean*, p. 3.

[2] *Quam amat, quam amatur !* lisons-nous dans une hymne liturgique, composée en l'honneur de saint Jean l'Evangéliste.

l'éprouver (Philippe), car, lui, il savait ce qu'il allait faire. » VI, 62: « Jésus, sachant en lui-même que ses disciples murmuraient à ce sujet... » VI, 65: « Dès le commencement, Jésus savait quels étaient ceux qui ne croyaient point, et quel était celui qui le trahirait. » XI, 33: « Jésus, lorsqu'il la vit pleurer (Marie, sœur de Lazare),... frémit en son esprit et se troubla lui-même. » XIII, 1 : « Sachant que son heure était venue de passer de ce monde au Père... » XIII, 3 : « Jésus, sachant que son Père avait remis toutes choses entre ses mains, et qu'il était sorti de Dieu, et qu'il allait à Dieu...» XIII, 11 : « Car il savait quel était celui qui le trahirait. » XIII, 21 : « Lorsqu'il eut dit ces choses, Jésus fut troublé dans son esprit. » XVIII, 4 : « Jésus, sachant tout ce qui devait lui arriver... » XIX, 28 : « Jésus, sachant que tout était accompli... » Ne croirait-on pas que le Sauveur lui-même avait confié à son apôtre bien-aimé tous ces secrets intimes de son âme?

Il était réservé au rationalisme contemporain — ce n'est certainement pas une de ses gloires — de contester à Jean l'appellation si douce de « disciple que Jésus aimait. » Elle aurait désigné, suivant les caprices divers d'un Lützelberger, d'un Spaeth, d'un Holtzmann, d'un Scholten[1], non pas celui que les

[1] Rationalistes contemporains, d'Allemagne et de Hollande.

anciens auteurs chrétiens, depuis le second siècle, y ont vu à l'unanimité, mais tantôt André, tantôt Nathanaël, tantôt un personnage purement fictif. Comment l'antiquité serait-elle tombée dans une pareille méprise, à propos d'un fait si aisé à constater?

V. La formation de l'apôtre bien-aimé.

A partir de son appel définitif, Jean reçut, de concert avec ses collègues dans l'apostolat, une éducation spéciale du divin Maître, en vue de son ministère futur. Les narrations évangéliques relatent des traits assez nombreux de cette éducation, qui dura environ trois ans, et qui, de la part de l'instructeur céleste, consista plus encore en exemples qu'en paroles.

« Ce fait que, pendant une période de trois années, saint Jean fut sous la direction immédiate du Sauveur du monde, et ainsi préparé à ce qu'il devait faire et écrire plus tard, a certainement une importance capitale. Nous savons tous, assurément, que cette direction immédiate et cette préparation divine furent le privilège des apôtres; mais trop souvent nous l'oublions, ou bien nous ne remarquons pas sa signification spéciale. Nous sommes portés à regarder la vie de Notre-Seigneur sur la terre comme un temps où il opérait des

miracles, où il révélait sa nature, où il communiquait ses enseignements, — circonstances qui devaient être ensuite consignées par écrit pour tous les âges, — et trop souvent nous envisageons les apôtres comme le simple entourage de ces miracles et de cette bienheureuse révélation de l'âme du Sauveur. Sans doute, sa vie sur la terre fut tout cela; mais elle fut beaucoup plus encore. Aux apôtres fut accordé le bonheur de le voir de près, de l'entendre, de le suivre, tandis qu'il passait en faisant le bien. Mais ce n'était pas tout, en ce qui les concernait ou en ce qui nous concerne. Ils recevaient une formation directe, très soignée, pour l'œuvre qu'ils étaient destinés à accomplir par la puissance de l'Esprit-Saint, lorsque le Christ aurait quitté la terre[1]. »

Trop souvent, en effet, lorsqu'on parle des apôtres, et qu'on insiste sur leur rudesse ou sur leur ignorance, on oublie qu'ils eurent Jésus-Christ pour maître et docteur immédiat, et qu'il ne les lança pas à travers le monde afin d'accomplir l'œuvre la plus délicate et la plus difficile qui ait jamais existé, sans les avoir préparés à cette tâche sublime par une longue et solide éducation.

Que ne dut pas être cette formation parti-

[1] Le chanoine anglican Howson, dans MACDONALD, *The Life and Writings of St John*, pp. XXVII-XXVIII, Londres, 1877.

culière pour « le disciple que Jésus aimait, » précisément à cause de son intimité plus étroite avec le Maître? Dans le seul fait de l'amitié très spéciale que Jésus lui témoigna, on trouve, lorsqu'on y réfléchit, tout un horizon de pensées instructives. Non seulement il fut témoin, comme les autres apôtres, des miracles et des bonnes œuvres du Sauveur, non seulement il entendit soit les instructions générales adressées par lui au peuple, telles que le discours sur la montagne et les paraboles, soit les instructions particulières données aux membres du collège apostolique, mais il eut sa part privilégiée, individuelle, de l'enseignement de son divin Ami. Qu'importe, après cela, que Jean n'ait point passé par les écoles et les cours des rabbins? Il a eu pour instructeur et pour éducateur celui dont il aime à redire qu'il était « la lumière du monde[1]. »

Lorsqu'il devint le disciple, puis l'apôtre du Christ, il avait beaucoup à apprendre, beaucoup aussi à désapprendre. Il avait à apprendre, nous l'allons voir, des leçons d'humilité, de tolérance, de bonté; il avait à désapprendre, non seulement les préjugés qui lui étaient communs avec ses concitoyens, mais même l'exagération de quelques-unes de ses plus

[1] Saint Jean, I, 7-9; VIII, 12; IX, 5; XII, 46, etc.

belles qualités. Il avait, en effet, sa part des défauts dont, au dire des évangiles, n'étaient pas exempts alors les membres mêmes du collège des Douze : l'impatience, les rivalités ambitieuses, les préoccupations terrestres soit pour Jésus, soit pour eux-mêmes, la rudesse parfois à l'égard de ceux qui n'appartenaient point à leur groupe, la lenteur de l'intelligence, les idées fausses en ce qui concernait le Messie, etc. [1] Mais le « bon Maître » sut le former doucement et patiemment.

[1] Comp. saint Matth., XV, 16; XVI, 6-12; saint Marc, IX, 33; saint Luc, IX, 49-50; XXII, 24; XXIV, 25; saint Jean, XII, 16, etc.

CHAPITRE IV

QUELQUES TRAITS PARTICULIERS DE LA VIE DE SAINT JEAN A CETTE ÉPOQUE

I. Une leçon de tolérance.

Nous ne connaissons, de cette période, en ce qui regarde notre héros, que trois épisodes, qui nous manifestent tout à la fois quelques côtés saillants de son caractère et la fermeté avec laquelle Jésus traitait, et au besoin redressait, ceux qui lui étaient le plus chers.

Le premier est raconté simultanément par saint Marc[1] et par saint Luc[2]. Nous citerons le récit de saint Marc, qui est le plus complet. La scène se passe à Capharnaüm, vers la fin de la vie publique de Notre-Seigneur. Jésus, prenant dans ses bras un petit enfant qui se trouvait auprès de lui, l'avait embrassé tendrement, en disant à ses apôtres : « Qui-

[1] IX, 37-39.
[2] IX, 49-50.

conque reçoit en mon nom un petit enfant comme celui-ci, me reçoit, et quiconque me reçoit, reçoit, non pas moi, mais celui qui m'a envoyé[1]. » La narration se poursuit en ces termes :

Alors Jean, prenant la parole, lui dit : Maître, nous avons vu un homme qui chassait les démons en votre nom, et il ne nous suit pas ; et nous l'en avons empêché. Mais Jésus dit : Ne l'en empêchez pas ; car il n'y a personne qui, après avoir fait un miracle en mon nom, puisse aussitôt après parler mal de moi. Qui n'est pas contre vous est pour vous.

Cette parole de Jean est doublement intéressante, car c'est la première de celles que les récits sacrés nous ont conservées de lui.

L'homme en question agissait évidemment de bonne foi. Il est probable qu'il reconnaissait Jésus comme le Messie ; mais il n'était pas un de ses adhérents avoués, un de ses disciples proprement dits : aucun des apôtres ne le connaissait. Ayant vu ceux-ci chasser les démons du corps des possédés en prononçant le nom sacré du Sauveur, il usa de la même formule en des cas analogues ; avec succès, comme il résulte du récit. Le fait avait eu lieu à un moment où les Douze se trouvaient séparés de leur Maître. Saintement

[1] Saint Marc, IX, 35-36.

jaloux de sa gloire, qu'ils croyaient profanée, avilie par cet emploi non autorisé de son nom et de sa puissance, ils s'indignèrent contre cet homme audacieux et lui interdirent sévèrement de recommencer. C'est ainsi que Josué, voyant dans le camp des Hébreux deux Israélites qui prophétisaient sans y avoir été autorisés par Moïse, protesta vivement, en disant à celui-ci : « Mon seigneur Moïse, empêchez-les [1]. »

La parole de Jésus, « Quiconque reçoit en mon nom un petit enfant, me reçoit... », rappela à Jean ce cas encore récent, et fit concevoir à son âme délicate des doutes sur la légitimité de sa conduite et de celle de ses collègues ; c'est pourquoi il interrogea Notre-Seigneur à ce sujet [2].

Jésus donna doucement aux Douze une excellente leçon de tolérance, en appuyant sa recommandation sur deux motifs distincts. En premier lieu, quiconque avait recours à son nom pour expulser les démons, ne pouvait, en principe, être dans des dispositions hostiles à son égard : c'était plutôt un disciple, un ami ; les présomptions étaient en sa

[1] Nombres, XI, 24-30.

[2] Il importe de remarquer que l'acte dont parle saint Jean ne lui fut pas exclusivement propre, mais que tous les apôtres y prirent part : « Nous avons vu, nous avons empêché. »

faveur. En second lieu, envers Jésus la neutralité est impossible. Or, l'homme maltraité par les apôtres avait prouvé qu'il n'était pas opposé au Sauveur; c'est donc qu'il lui était favorable. Par conséquent, les disciples avaient porté sur lui un jugement injuste, en se basant seulement sur ce fait extérieur: « Il n'est pas avec nous. »

Nous devons à saint Jean cette précieuse leçon.

II. Une leçon de patience et de charité.

Ce second incident n'est rapporté que par saint Luc[1]. Il eut lieu un peu plus tard, tandis que Jésus, accompagné des apôtres, se dirigeait pour la dernière fois vers Jérusalem, afin d'y célébrer la Pâque.

Or il arriva, lorsque les jours où il devait être enlevé de ce monde approchaient, qu'il prit un visage assuré[2] pour aller à Jérusalem. Et il envoya devant lui des messagers. Ceux-ci, étant partis, entrèrent dans une ville des Samaritains, pour lui préparer un logement. Mais ils ne le reçurent point, parce que son aspect était celui d'un homme qui va à Jérusalem. Ayant vu cela, ses disciples Jacques et

[1] IX, 51-56.

[2] Cette expression marque fort bien l'état d'âme du Sauveur et le divin courage avec lequel il s'élançait au-devant de sa croix. Voir aussi saint Marc, X, 32.

Jean lui dirent : Seigneur, voulez-vous que nous commandions que le feu descende du ciel et les consume ? Et se tournant vers eux, il les réprimanda [1], en disant : Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes ; le Fils de l'homme n'est pas venu pour perdre les âmes, mais pour les sauver.

La Samaritaine exprimait un jour à Notre-Seigneur un fait alors connu de tous, lorsqu'elle lui disait [2] : « Les Juifs n'ont point de rapports avec les Samaritains. » En effet, il existait entre les deux races une très vive hostilité, qui se traduisait souvent par des insultes, et même par des voies de fait. Leur haine mutuelle redoublait encore de violence à l'approche des grandes fêtes religieuses des Juifs, qui attiraient un nombre considérable de ceux-ci à Jérusalem. C'est que la cause principale de cette animosité très ancienne consistait principalement dans la différence des cultes ; et les Samaritains abhorraient de toutes leurs forces le temple de Jérusalem, qu'ils regardaient comme un rival de celui qu'ils avaient eux-mêmes bâti au sommet du mont Garizim, non loin de Sichem ou Naplouse [3]. Souvent, comme le raconte l'historien juif

[1] Jésus avait fait de même à l'égard de saint Pierre, qui voulait s'opposer à sa passion : « S'étant retourné,... il réprimanda Pierre. » Saint Marc, VIII, 33.

[2] Saint Jean, IV, 9 ; voir aussi VIII, 48.

[3] Saint Jean, IV, 20.

Josèphe[1], les pèlerins galiléens, lorqu'ils traversaient la Samarie pour aller célébrer la Pâque, ou la Pentecôte, ou la fête des Tabernacles dans la cité sainte, étaient injuriés et même roués de coups, parfois assassinés. Aussi n'était-il pas rare que, pour éviter ce péril, ils fissent un grand détour par la province de Pérée[2]; de la sorte, ils ne mettaient pas même le pied sur le territoire samaritain.

« Ayant vu cela, ses disciples Jacques et Jean dirent... » De ce trait du récit, interprété à la lettre, on a quelquefois conclu que les fils de Zébédée étaient eux-mêmes les messagers de Jésus, brutalement repoussés par les Samaritains; on s'expliquerait mieux ainsi la vivacité particulière de leur ressentiment. Mais cette conjecture est rejetée par la plupart des commentateurs, qui prennent ici le verbe « voir » dans un sens large. Jean et son frère furent témoins de l'outrage fait à leur Maître, lorsque les messagers revinrent et annoncèrent l'insuccès de leur mission. Quoi qu'il en soit de ce détail, la forme qu'ils donnent à leur demande est frappante : « Voulez-vous que nous

[1] *Antiquités*, XX, VI, 1; *Guerre des Juifs*, II, XIII, 3-7. Voir aussi saint JÉROME, *In Osee*, V, 8 et 9.

[2] On nommait ainsi la partie de la Palestine qui était située sur la rive gauche du Jourdain.

commandions... ? » Ils désirent accomplir eux-mêmes ce miracle, et lancer la foudre contre les Samaritains inhospitaliers. Requête bien étrange de leur part, après environ trois années passées auprès de Jésus.

A la suite des mots « que le feu descende du ciel et les consume, » le plus grand nombre des anciens manuscrits grecs, des traductions et des Pères ajoutent : « Comme Élie aussi l'a fait. » Il est très vraisemblable que cette addition est authentique. Dans ce cas, les deux frères auraient allégué l'exemple d'Élie comme un précédent et comme une excuse. En toute hypothèse, ce trait convient fort bien à la situation, car Jacques et Jean avaient contemplé naguère le prophète Élie sur la montagne de la Transfiguration, et il était naturel qu'ils se souvinssent, dans la circonstance présente, de l'acte de zèle qu'il avait précisément exercé dans la province de Samarie, en faisant tomber le feu du ciel sur les ministres d'un roi sacrilège[1]. Ils demandent donc à Jésus la permission de venger son honneur méconnu, outragé. « Qu'y-a-t-il d'étonnant, dit spirituellement saint Ambroise[2], à ce que les Fils du tonnerre aient voulu lancer la foudre ? »

[1] IV[e] livre des Rois, I, 10-12.
[2] *In Luc.*, IX, 54.

Le désir de Jean et de son frère provenait certainement d'une foi profonde et d'un ardent amour pour leur Maître ; mais il était très humain et très imparfait : aussi Notre-Seigneur refusa-t-il avec énergie l'autorisation demandée. A l'époque d'Élie, rien de plus légitime que l'esprit d'Élie ; mais cette époque était passée depuis des siècles. A la loi sévère du Sinaï, que les deux apôtres semblaient vouloir ramener, Jésus oppose la loi toute d'amour qu'avait apportée l'Évangile : « Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes, *vous*[1]. Le Fils de l'homme n'est pas venu pour perdre les âmes des hommes[2], mais pour les sauver. »

Parole toute miséricordieuse, dont Jean sut faire son profit. Bien que son zèle fût excellent en lui-même, il se trompait, lorsqu'il supposait qu'on peut témoigner son amour à Jésus en tirant une vengeance éclatante de ceux qui se montrent hostiles à son égard.

III. La requête ambitieuse des fils de Zébédée.

Cet épisode, que saint Matthieu et saint Marc exposent de concert [3], est d'autant moins à

[1] Pronom très accentué, qui est rejeté à dessein à la fin de la phrase.

[2] Telle paraît avoir été la leçon primitive du texte grec.

[3] Saint Matth., xx, 20-28 ; saint Marc, x, 35-45.

la gloire des deux frères, qu'il eut lieu à la fin de la vie publique de Notre-Seigneur, après la longue éducation donnée par Jésus à ses apôtres, et immédiatement à la suite de la prédiction de sa mort prochaine, qu'il venait de leur faire pour la troisième fois [1]. Il est vrai que saint Luc termine son exposé de cette prophétie par une phrase significative : « Mais ils ne comprenaient rien à cela, tant ce langage leur était caché, et ils ne saisissaient point ce qui leur était dit. » Leurs préjugés tout humains les aveuglaient de plus en plus. Ils comprenaient du moins que le voyage qui conduisait alors Jésus à Jérusalem

[1] Voir saint Matth., xx, 17-19 ; saint Marc, x, 32-34 ; saint Luc, xviii, 31-34. Rien de plus solennel que la manière dont s'ouvre le récit dans le second évangile : « Ils étaient en chemin pour monter à Jérusalem ; et Jésus marchait devant eux, et ils étaient troublés, et ils le suivaient avec crainte. » Chaque mot porte, pour ainsi dire. Jésus marche d'un pas décidé en avant du groupe de ses apôtres. Il sait qu'il se dirige vers le Calvaire ; mais c'est pour cela même qu'il se hâte avec une sainte impatience, « faisant voir, dit un ancien commentateur grec (Théophylacte), qu'il va au-devant de sa passion, et qu'il ne redoute pas d'endurer la mort pour notre salut. » Derrière ce glorieux capitaine, qui se tient vaillamment au poste d'honneur, nous voyons ses soldats tout tremblants. *Stupebant :* ils étaient stupéfaits de son courage, car ils se rendaient compte, au moins dans une certaine mesure, qu'aller actuellement à Jérusalem, c'était s'exposer à toutes sortes de dangers (comp. saint Jean, xi, 7-8). Ils redoutaient donc pour lui et pour eux-mêmes les conséquences d'une pareille démarche. Le Sauveur s'arrêta tout à coup, pour rallier la troupe intimidée de ses apôtres. Les groupant autour de lui, « il se mit à leur prédire ce qui devait leur arriver. »

était décisif, et que le Messie allait entrer enfin de quelque manière en possession de son royaume. L'heure était donc très opportune, urgente même, pour ceux qui ambitionnaient le rôle de premiers ministres. Aussi fut-elle avidement saisie.

Alors la mère des fils de Zébédée s'approcha de Jésus avec ses deux fils, et se prosterna pour lui demander quelque chose. Il lui dit : Que veux-tu ? Ordonnez, lui dit-elle, que mes deux fils que voici soient assis l'un à votre droite, l'autre à votre gauche, dans votre royaume. Mais Jésus répondit : Vous ne savez pas ce que vous demandez. Pouvez-vous boire le calice que je vais boire ? Ils lui dirent : Nous le pouvons. Il leur dit : Oui, vous boirez mon calice ; quant à être assis à ma droite ou à ma gauche, il ne m'appartient pas de vous le donner ; ce sera pour ceux auxquels mon Père l'a préparé.

Les dix, ayant entendu cela, s'indignèrent contre les deux frères. Mais Jésus les appela à lui et leur dit : Vous savez que les princes des nations les dominent, et que les grands exercent la puissance sur elles. Il n'en sera pas ainsi parmi vous ; mais que celui qui voudra devenir le plus grand parmi vous, soit votre serviteur, et que celui qui voudra être le premier d'entre vous soit votre esclave ; de même que le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir, et pour donner sa vie comme la rançon d'un grand nombre.

Nous avons cité la narration de saint Matthieu,

qui est la plus complète. Saint Marc, bien qu'il mentionne plusieurs détails originaux, abrège l'entrée en matière et met la requête directement sur les lèvres des deux frères. Jacques et Jean, sentant peut-être ce que leur démarche avait d'indiscret, d'ambitieux, s'avancèrent derrière leur mère, qui se chargea, moins timide, de formuler la supplique, d'abord en termes vagues, « demandant quelque chose [1] », puis avec toute la clarté désirable, lorsque Notre-Seigneur exigea que la demande fût proférée ouvertement.

Dans tous les temps et chez tous les peuples, les places d'honneur ont été, comme elles le sont encore aujourd'hui, à la droite et à la gauche du personnage principal [2]. Salomé demandait en conséquence pour ses fils les deux premiers rangs dans le royaume futur de Jésus. « C'est bien une mère prise sur le fait, mais une mère oubliant momentanément la grâce, pour écouter les inspirations de la nature [3]. »

Rappelons-nous, pour empêcher ce fait de

[1] Dans le second évangile, les fils de Zébédée font de même : « Maître, nous voulons que, tout ce que nous vous demandons, vous le fassiez pour nous. » De part et d'autre, c'est une sorte de blanc-seing universel qu'on cherche à se faire octroyer tout d'abord. Comp. saint Matth., XIV, 7 ; saint Marc, VI, 22-23.

[2] Voir les Psaumes XLIV, 10 ; CIX, 1, etc.

[3] L.-Cl. FILLION, *Evangile selon saint Matthieu*, Paris, 1878, p. 392.

paraître trop odieux, que, tout récemment, le Sauveur avait fait une glorieuse promesse à ses apôtres : « En vérité, je vous le dis, vous qui m'avez suivi, lorsque, au temps de la régénération [1], le Fils de l'homme siégera sur le trône de sa gloire, vous siégerez, vous aussi, sur douze trônes, et vous jugerez les douze tribus d'Israël [2]. » D'ailleurs, même avant cette promesse, les Douze avaient plus d'une fois débattu entre eux la question de la première place, qui était convoitée de tous [3]. Ce n'est pas en un clin d'œil que l'or se dépouille de ses scories. Ajoutons encore que la demande de Jean et de Jacques ne provenait pas d'une ambition vulgaire, d'un égoïsme grossier. S'ils désiraient les premières places, c'était auprès de celui qu'ils aimaient tant, et avec l'intention de mieux promouvoir ses intérêts et ceux de son royaume.

Les suppliants méritaient un blâme; Jésus le leur infligea sur-le-champ, mais avec une grande bonté, en s'adressant, non pas à la mère, mais aux deux fils, qui étaient probablement les plus coupables dans cette affaire, et qui avaient été sans doute les premiers à ourdir ce petit complot.

[1] C'est-à-dire, à la fin du monde ; mais les apôtres s'imaginèrent que leur Maître parlait d'un avenir prochain.

[2] Saint Matthieu, XIX, 28.

[3] Comp. saint Matth., XVIII, 1 ; saint Marc, IX, 33, etc.

« Vous ne savez ce que vous demandez. » En effet, Jacques et Jean n'avaient pas compris toute la portée de leur requête; c'est par ignorance et non par malice qu'ils avaient péché. Du reste, ils avaient une conception très fausse du royaume du Christ, qu'ils se figuraient tout rempli de gloire et de bonheur terrestres.

« Pouvez-vous boire...? » Un prince n'élève personne au rang de premier ministre, sans avoir sondé auparavant ses dispositions intimes, et sans exiger de lui un dévouement à toute épreuve : de là cette question. Jésus parle ensuite de coupe à vider, de baptême à subir. Les coupes royales sont de différents genres [1]; celle que mentionne ici Notre-Seigneur est évidemment la coupe amère de sa passion et de sa mort, comme le démontre la seconde image employée par lui d'après le récit de saint Marc [2] : « Pouvez-vous être baptisés du baptême dont je suis baptisé? » « Vous parlez de gloire, dit excellemment Bossuet dans son explication de ce passage [3], et vous

[1] Comp. les Psaumes x, 7; xv, 5; xxii, 5; Isaïe, li, 17; Jérémie, xxv, 15, etc.

[2] x, 38. Comp. saint Luc, xii, 50.

[3] *Méditations sur l'évangile, Œuvres*, édit. de Versailles, t. IX, pp. 103-104. Voir de belles réflexions du même auteur sur le calice de saint Jean, dans son panégyrique de cet apôtre, t. XVI, pp. 560 et suiv.

ne songez pas ce qu'il faut souffrir pour y parvenir... Là, il leur explique ces souffrances par deux similitudes, par celle d'un calice amer qu'il faut avaler, et par celle d'un baptême sanglant où il faut être plongé. Avaler toute sorte d'amertumes; être dans les souffrances jusqu'à y avoir tout le corps plongé, comme on l'a dans le baptême : la gloire est à ce prix. »

« Nous le pouvons. » Réponse généreuse et sincère, comme la suite de cette biographie se chargera de le démontrer; peut-être, cependant, s'y joignait-il un peu de présomption, ainsi qu'il arriva pour saint Pierre quelques jours plus tard[1]. Jésus l'accepta sans la discuter.

Cette épreuve qu'ils se croyaient capables de subir, ils la soutiendront; ils auront beaucoup à souffrir pour Jésus-Christ. Pour sa part, Jean eut à vider, peut-être plus que tous les autres apôtres, le calice amer de Jésus-Christ. « L'Église fut militante durant tout le temps de sa vie; il prit part à beaucoup de ses luttes, et y reçut maintes blessures[2]. » Quant aux premières places, le Sauveur renvoie les deux frères au Père céleste et à ses décrets éternels.

[1] Saint Luc, XXII, 33.
[2] Un commentateur anglais contemporain.

Là-dessus, comme les dix autres apôtres, témoins de toute la scène, commençaient à manifester leur indignation envers Jacques et Jean, — non qu'ils eussent des idées plus parfaites par rapport au royaume du Christ, mais parce qu'ils croyaient leurs propres droits lésés par la requête, — Notre-Seigneur donna simultanément à toute la troupe apostolique la leçon d'humilité dont elle avait un si grand besoin, et il proposa aux Douze son exemple personnel, qui contrastait d'une manière si frappante avec la conduite des grands du monde.

Encore une fois, ne soyons pas trop surpris d'un tel incident. Jean et son frère ne voulaient pas être seulement les premiers à la gloire; ils voulaient surtout être placés le plus près possible de leur Maître bien-aimé.

Tels sont les faits, malheureusement beaucoup trop rares, de la vie publique du Sauveur auxquels les évangélistes associent directement saint Jean. Mais rappelons-nous encore qu'il eut le bonheur de passer un temps considérable dans la douce et sainte compagnie de Jésus, le voyant tous les jours à l'œuvre, écoutant ses leçons, jouissant de son affection et de ses conversations particulières.

Lorsqu'on réfléchit à cela, on comprend, même sous sa forme hyperbolique, cette

remarque qui sert de conclusion au quatrième évangile : « Il y a encore beaucoup de choses que Jésus a faites ; si on les écrivait une à une, je ne pense pas que le monde entier pût contenir les livres que l'on devrait écrire [1]. »

[1] Saint Jean, XXI, 25.

CHAPITRE V

SAINT JEAN PENDANT LES DERNIERS JOURS DE LA VIE DE JÉSUS

I. L'onction de Béthanie; le mardi et le jeudi saints.

Durant la douloureuse semaine de la passion du Sauveur, Jean dut passer par de terribles émotions, car, parmi les apôtres, ce fut lui sans doute qui ressentit le plus le contrecoup des humiliations, des souffrances et de la mort de son Maître. Seul, du reste, d'entre tous les membres du collège apostolique, il paraît avoir été témoin de la passion douloureuse et du dernier soupir du Fils de Dieu.

Dans son récit de l'onction de Jésus à Béthanie par Marie, sœur de Marthe et de Lazare, deux traits attestent sa présence. Le premier, quoique purement matériel, est très significatif : au moment de l'onction, « la

maison fut remplie de l'odeur du parfum[1]. » Le second est de l'ordre psychologique et concerne la réflexion hypocrite de Judas, qui regrettait que ce riche parfum n'eût pas été vendu trois cents deniers[2] au profit des pauvres. « Il dit cela, remarque le narrateur[3], non parce qu'il se souciait des pauvres, mais parce que c'était un voleur, et qu'ayant la bourse, il prenait ce qu'on y mettait. »

Jean et Judas : quel contraste entre ces deux apôtres ! Le traître avait très habilement caché son jeu et son avarice ; mais le disciple de l'amour avait deviné et dévisagé en partie cette âme sordide, car on comprend tant de choses quand on aime !

Le lendemain, c'était l'entrée triomphale de Jésus à Jérusalem. Jean fut-il l'un des deux disciples que Notre-Seigneur chargea d'aller chercher sa modeste monture[4] ? On l'a supposé parfois, mais sans en avoir de preuves proprement dites.

Le mardi saint, dans l'après-midi, Jésus quittait à tout jamais le temple, où il venait d'humilier et de réduire tour à tour au silence ses principaux ennemis, soit par ses réponses à

[1] Saint Jean, XII, 3.
[2] Au delà de 250 francs.
[3] Saint Jean, XII, 6.
[4] Saint Matth., XXI, 1; saint Marc, XI, 1; saint Luc, XIX, 29.

leurs questions insidieuses, soit par ses interrogations directes [1]. Quelques-uns de ses disciples attirèrent alors son attention sur la magnificence de l'édifice sacré, achevé naguère par Hérode. A cette remarque, le divin Maître répondit par une prophétie terrible : « Voyez-vous tout cela ? En vérité, je vous le dis, il n'en restera pas pierre sur pierre qui ne soit renversée [2]. » Nous empruntons la suite du récit à saint Marc [3] :

Et comme il était assis sur la montagne des Oliviers, en face du temple, Pierre, Jacques, Jean et André lui demandèrent en particulier : Dites-nous quand cela arrivera, et quel signe il y aura lorsque toutes ces choses commenceront à s'accomplir.

A cette demande, à laquelle saint Jean prit part de concert avec les trois autres apôtres privilégiés, Jésus répondit par son grand discours *eschatologique*, c'est-à-dire, relatif aux choses à venir et spécialement à la fin des temps, qui ouvre des horizons très importants sur les destinées de Jérusalem et du monde entier. Seul, peut-être, parmi les quatre apôtres qui avaient posé cette question au Sauveur,

[1] Saint Matth., XXI, 23 et suiv.; saint Marc, XI, 27 et suiv.; saint Luc, XX, 1 et suiv.
[2] Saint Matth., XXIV, 1-2.
[3] XIII, 3-5.

Jean survécut à la ruine de l'État juif et du temple.

Dans la journée du jeudi saint, il eut l'honneur de faire, en compagnie de son ami saint Pierre, les préparatifs du repas légal. Saint Luc le dit formellement [1]. Pendant la dernière cène, il dut éprouver, lui surtout, des sentiments ineffables de foi, d'amour et de reconnaissance, car personne ne pouvait mieux apprécier que lui le don tout divin que Jésus faisait alors aux siens. Et pourtant, seul entre les évangélistes, il ne raconte pas l'institution de la sainte Eucharistie. Il est vrai que, seul aussi, il avait déjà exposé, assez longtemps d'avance, la promesse de ce sacrement tout céleste, dans les termes les plus clairs et les plus précis [2].

II. Le traître est dénoncé et congédié par Jésus.

Cet épisode est raconté d'une manière particulièrement vivante dans le quatrième évangile, qui nous fournit des traits presque entièrement nouveaux. Il n'y a rien de surprenant à cela, si l'on considère, d'un côté, l'émotion intense que dut ressentir alors le

[1] XXII, 8.
[2] Saint Jean, VI, 48 et suiv.

disciple bien-aimé, de l'autre côté la part spéciale qu'il prit, sur la demande de Simon-Pierre, à la désignation personnelle de Judas par Notre-Seigneur.

Jésus fut troublé dans son esprit, et il fit cette déclaration, et il dit : En vérité, en vérité, je vous le dis, l'un de vous me trahira. Les disciples se regardaient donc les uns les autres, ne sachant de qui il parlait. Or, l'un des disciples, celui que Jésus aimait, était couché sur le sein de Jésus. Simon-Pierre lui fit signe et lui dit : Quel est celui dont il parle ? Ce disciple, s'étant alors penché sur le sein de Jésus, lui dit : Seigneur, qui est-ce ? Jésus répondit : C'est celui à qui je présenterai du pain trempé [1]. Et ayant trempé du pain, il le donna à Judas Iscariote, fils de Simon. Et quand il eut pris cette bouchée, Satan entra en lui. Et Jésus lui dit : Ce que tu fais, fais-le au plus vite. Mais aucun de ceux qui étaient à table ne comprit pourquoi il lui avait dit cela. Car quelques-uns pensaient que, comme Judas avait la bourse, Jésus avait voulu lui dire : Achète ce qui nous est nécessaire pour la fête ; ou qu'il lui commandait de donner quelque chose aux pauvres. Judas, ayant donc pris cette bouchée, sortit aussitôt. Et il était nuit [2].

C'est pour la troisième fois que saint Jean

[1] Un morceau de pain azyme, trempé dans une sauce rougeâtre, préparée d'une manière spéciale et propre à ce jour-là.

[2] Saint Jean, XIII, 21-30. Le dernier détail est tout à la fois tragique et dramatique.

démasque ici le traître dans son évangile. Nous avons assisté naguère à sa seconde dénonciation[1]. La première se rattache également à la sainte Eucharistie, à la promesse faite autrefois par Jésus de ce divin sacrement[2]. Un certain nombre de disciples, ayant supposé grossièrement que leur Maître leur donnerait à manger des morceaux sanglants de sa chair, et s'étant alors séparés ouvertement de lui, Jésus dit aux douze apôtres :

Et vous, est-ce que vous voulez aussi vous en aller ? Simon-Pierre lui répondit : Seigneur, à qui irions-nous ? Vous avez les paroles de la vie éternelle. Et nous, nous avons cru et nous avons connu que vous êtes le Christ, le Fils de Dieu. Jésus leur répondit : Ne vous ai-je pas choisis au nombre de douze ? Et l'un de vous est un démon.

L'évangéliste ajoute cette observation remarquable : « Il parlait de Judas Iscariote, fils de Simon ; car c'était lui qui devait le trahir, quoiqu'il fût un des Douze[3]. » On comprend qu'entre l'âme vulgaire du traître et l'âme si noble, si délicate, si dévouée, de Jean, il ait existé de bonne heure une antipathie spontanée.

Mais revenons sur quelques détails moins tragiques de ce beau récit.

[1] Page 70.
[2] Saint Jean, VI, 67 et suiv.
[3] Saint Jean, VI, 72.

Nous relèverons en premier lieu cette ligne admirable : « Or, l'un des disciples, celui que Jésus aimait, était couché sur le sein de Jésus. » Il y a là tout un tableau exquis, que les peintres les plus habiles et les plus célèbres [1] ont souvent essayé de traduire avec leur pinceau, mais sans pouvoir jamais l'égaler.

Le temps était loin où les Israélites mangeaient la Pâque debout et le bâton à la main, comme l'avaient fait leurs pères au moment de quitter l'Egypte[2]. D'après une coutume qu'ils avaient empruntée aux Grecs et aux Romains, les Juifs d'alors, pour leurs repas solennels, étaient à demi étendus, d'ordinaire au nombre de trois, sur des divans peu élevés, que l'on munissait de coussins. Ils s'appuyaient sur le coude gauche. La place d'honneur, occupée par l'amphitryon, — Jésus, dans le cas présent, — était au milieu du principal divan. Derrière l'hôte, s'étendait celui des convives qu'il voulait honorer le plus (saint Pierre probablement, dans la circonstance actuelle); devant lui, se plaçait un autre invité, d'ordinaire un ami intime : ici, saint Jean. Ce dernier, on le voit, pouvait aisément appuyer sa tête sur la poitrine du divin Maître.

Cela étant, il est facile de comprendre

[1] En particulier Léonard de Vinci et Ary Scheffer.
[2] Exode, XII, 11.

comment saint Pierre, se redressant à demi derrière Jésus sur le divan, fit un geste et prononça à voix basse un mot rapide, lorsqu'il vit que le regard de Jean était dirigé de son côté. Celui-ci fit à son tour un brusque mouvement, pour s'appuyer sur la poitrine sacrée du Maître[1], et lui adressa la parole, comme le raconte le texte évangélique. Pierre ne s'était pas trompé, en supposant que Jésus n'aurait pas de secret pour son disciple favori[2]. C'est à voix basse que la réponse fut donnée par Notre-Seigneur, puisque le reste du collège apostolique ne connaissait rien encore lorsque le traître s'éloigna du cénacle.

III. Jean à Gethsémani.

Saint Jean nous a seul conservé dans son entier l'admirable discours que le Sauveur prononça après la cène[3], et sa prière sacerdotale si sublime[4]. Dans ce discours, plusieurs des apôtres — Pierre, Philippe, Jude,

[1] A la lettre dans le texte grec : S'étant jeté sur le sein de Jésus. Les mots *épi to stéthos*, « sur le sein », ont fait donner de très bonne heure à saint Jean, dans l'Eglise grecque, le beau surnom de *épistéthios*, « celui qui se tient sur la poitrine. » Voir Eusèbe, *Hist. eccl.*, V, VIII, 24.

[2] Voir sur ce point de beaux développements de Bossuet dans son panégyrique de saint Jean.

[3] XIII, 31-XVI, 33.

[4] Chap. XVII.

— interpellèrent familièrement le Maître. Jean ne cite aucune parole qu'il ait alors lui-même proférée : son âme demeurait étroitement unie à celle de son divin ami, dont elle savourait les célestes paroles.

Jésus et les siens quittèrent le cénacle à une heure assez avancée de la nuit. Après avoir traversé quelques rues de la ville, ils franchirent le torrent du Cédron, et arrivèrent bientôt dans une oliveraie, nommée Gethsémani, qui était située à la base du mont des Oliviers; le Sauveur avait coutume de s'y retirer pour prier. Jésus entra dans ce clos avec les onze apôtres qui l'avaient accompagné; mais il laissa huit d'entre eux tout près de la porte, en leur recommandant de l'attendre. Puis il pénétra plus avant, suivi seulement de Pierre, de Jacques et de Jean, qui, après avoir été témoins de sa gloire sur la montagne de la Transfiguration, devaient contempler de près, à Gethsémani, sa profonde humiliation et son agonie affreuse. Saint Jean ne raconte pas ce douloureux mystère, dont les trois premiers évangélistes [1] avaient exposé suffisamment les principaux détails. Comme au moment de la transfiguration, Pierre et les deux fils de Zébédée se laissèrent envahir

[1] Saint Matth., XXVI, 36-46; saint Marc, XIV, 32-42; saint Luc, XXII, 39-46.

par un profond sommeil, qui, cette fois, était occasionné par la tristesse, suivant l'observation pathologique de saint Luc[1]. Jésus lui-même les réveilla, lorsqu'il vit arriver le traître, qu'escortaient les valets du sanhédrin.

Jean assista avec les autres apôtres à l'arrestation brutale de son Maître bien-aimé. Ensuite, lui aussi, en proie à une frayeur irrésistible, il prit soudain la fuite, comme Jésus l'avait prédit quelques heures auparavant : « Tous vous serez scandalisés cette nuit à mon sujet ; car il est écrit : Je frapperai le pasteur, et les brebis du troupeau seront dispersées[2]. » Mais quelle tristesse pour le cœur du Sauveur, lorsque cette prédiction se réalisa ! « Alors tous les disciples, l'abandonnant, s'enfuirent[3]. » Et combien de fois celui de Jean ne dut-il pas revenir, avec émotion et désolation, sur ce douloureux épisode de sa vie ! On souhaiterait que lui, du moins, il fût demeuré entièrement fidèle.

Mais cette sorte de lâcheté inconsciente ne dura que quelques instants, et elle fut réparée bientôt par un acte de courage héroïque, puisque, peu de temps après, nous trouvons saint Jean dans la cour même du palais pontifical,

[1] XXII, 45.
[2] Saint Matth., XXVI, 31 ; comp. saint Marc, XIV, 27.
[3] Saint Matth., XXVI, 56.

où l'on venait de conduire l'auguste victime. Voici sa narration, qui est visiblement celle d'un témoin oculaire[1].

Cependant Simon-Pierre suivait Jésus, avec un autre disciple. Ce disciple était connu du grand-prêtre, et il entra avec Jésus dans la cour du grand-prêtre; mais Pierre se tenait dehors, près de la porte. L'autre disciple, qui était connu du grand-prêtre [2], sortit donc et parla à la portière, et il fit entrer Pierre.

Il n'y a pas de doute que cet « autre disciple » ne soit saint Jean lui-même, comme l'a toujours admis la tradition. C'est bien ainsi, d'une manière réservée et modeste, que nous l'avons vu se désigner personnellement, dès la première page de son évangile[3].

On lit dans celui de saint Marc [4], immédiatement après le récit de l'arrestation du Sauveur à Gethsémani, ce petit épisode intéressant :

Un jeune homme le suivait, couvert seulement d'un drap, et ils (les soldats) le saisirent. Mais lui, rejetant le drap, s'enfuit nu de leurs mains.

Les commentateurs ont fait naturellement bien des hypothèses, pour découvrir quel était ce

[1] Saint Jean, XVIII, 15-16.
[2] Sur la nature des relations de Jean avec Caïphe, voir ce qui a été dit plus haut, pp. 10-12.
[3] Page 26.
[4] XIV, 51-52.

jeune homme mystérieux ; mais il leur a été impossible de proposer aucune solution certaine de ce petit problème. Quelques Pères, entre autres saint Jean Chrysostome[1], saint Ambroise[2] et saint Grégoire le Grand[3] ont nommé l'apôtre saint Jean. Mais cette opinion se réfute d'elle-même. En effet, dans le verset précédent, il est dit que tous les apôtres venaient de prendre la fuite. Et, d'ailleurs, comment l'un deux serait-il revenu, couvert seulement d'un drap ? La seule chose probable, c'est que le jeune homme en question demeurait dans le voisinage de Gethsémani. Entendant du bruit au milieu de la nuit, il se leva en toute hâte et sortit pour voir ce qui se passait. Sa curiosité faillit lui coûter cher.

IV. Saint Jean pendant la passion de Jésus.

Tout porte à croire que, malgré sa fuite momentanée, Jean assista, durant cette nuit terrible et pendant une grande partie de la journée du lendemain, à la plupart des scènes de la passion du Sauveur. Presque partout, en effet, il nous a conservé des détails particuliers, dont il fut sans doute le témoin profondément

[1] *Hom. in Ps.* XIII.
[2] *Enarrat. in Ps.* XXXVI.
[3] *Moral.*, XIV, 21.

attristé. Seul, par exemple, il mentionne l'interrogatoire préliminaire de Caïphe, avec la noble réponse de Jésus, suivie d'un soufflet barbare qu'un des valets du sanhédrin asséna sur le visage de Notre-Seigneur [1]. Il fournit plusieurs détails nouveaux sur le reniement de saint Pierre [2]. Surtout, il est d'une richesse extraordinaire, comme narrateur, sur le procès civil de Jésus, que présida Pilate, de même que le procès ecclésiastique avait été dirigé par Caïphe. « Que de choses appartiennent en propre à son récit ! L'ensemble forme un tableau psychologique inimitable, plein de mouvement, de passion même. Le portrait de la foule sanguinaire, excitée contre Jésus par les prêtres, est parfait. Le caractère du gouverneur romain est aussi merveilleusement dépeint... La narration se partage d'elle-même en plusieurs petites scènes, qui ont lieu successivement en dehors et au dedans du prétoire [3]. » Que le lecteur veuille bien parcourir à nouveau ces quelques pages dramatiques [4]; il sentira sa reconnaissance s'accroître, non seulement pour l'innocente et divine victime, qui eut à endurer tant d'outrages et de souffrances pour notre

[1] Saint Jean, XVIII, 19-23.
[2] Saint Jean, XVIII, 15-16, 18, 25-27.
[3] L.-Cl. FILLION, *L'Evangile selon saint Jean*, p. 335; Paris, 1887.
[4] Saint Jean, XVIII, 28-XIX, 18.

salut, mais aussi pour saint Jean, à qui nous devons le souvenir d'un grand nombre de traits admirables, que nous n'aurions pas connus sans lui.

Cela est vrai aussi pour le crucifiement et la mort de Jésus, quoique le quatrième évangéliste abrège d'une manière assez notable le récit du supplice de son Maître. Ici encore, il signale des faits nouveaux et importants : ce qui concerne l'inscription placée en haut de la croix, la tendre sollicitude de Jésus pour sa mère, la liberté parfaite avec laquelle il exhala son dernier soupir, le coup de lance au côté du Sauveur [1]. Le second et le quatrième de ces incidents méritent d'être traités à part.

Admirons le courage extraordinaire de saint Jean dans cette circonstance. Il fallait une grande force d'âme, d'abord pour demeurer dans ce milieu hostile, cruel même, puis pour assister jusqu'au bout à l'agonie de celui qu'il aimait tant.

V. Jésus lègue sa mère à saint Jean.

En face des lignes tout à la fois simples et délicates, dramatiques et émouvantes, qui décrivent cette scène, un rationaliste contemporain, au tempérament d'ordinaire très froid,

[1] Saint Jean, XIX, 19-37.

ne peut s'empêcher de s'écrier : « Saisissant tableau de sollicitude filiale! » C'est bien là, en effet, un des chefs-d'œuvre du quatrième évangile, qui en contient un nombre si considérable.

Près de la croix de Jésus se tenaient sa mère, et la sœur de sa mère, Marie (femme) de Cléophas, et Marie-Madeleine. Ayant donc vu sa mère, et, auprès d'elle, le disciple qu'il aimait, Jésus dit à sa mère : Femme, voilà votre fils. Puis il dit au disciple : Voilà ta mère. Et à partir de cette heure, le disciple la prit chez lui [1].

Le récit ne se compose que de quelques lignes; mais ces lignes renferment tout un monde de tendresse et de sens profond.

De tous les amis de Jésus, il ne lui restait que ce petit groupe fidèle : saint Jean, et quelques femmes courageuses, à la tête desquelles était sa mère désolée [2]. Pierre, le chef du collège apostolique, pleurait, dans quelque retraite solitaire, son triple reniement; les autres disciples s'étaient cachés, pleins d'effroi. Mais Marie était là, souffrant debout, dans l'attitude de la vaillance, toutes les angoisses prédites

[1] Saint Jean, XIX, 25-27.

[2] On l'a dit avec vérité, il n'est jamais parlé, dans les évangiles, d'aucune femme qui ait maltraité ou injurié Notre-Seigneur; au contraire, il fut consolé par quelques femmes dévouées, celles-ci entre autres, qui n'eurent peur ni de la croix, ni du sépulcre.

autrefois par le vieillard Siméon [1]. Qui essaiera de décrire la terrible agonie de son âme? Marie-Madeleine, Salomé et la mère de saint Jacques le Mineur étaient aussi auprès de la croix [2]. Enfin Jean se tenait, pareillement fidèle, au poste d'honneur où l'avait conduit, après un moment rapide de faiblesse, la vive tendresse qu'il ressentait pour Notre-Seigneur.

C'est pour ainsi dire son testament que le Christ mourant va faire. « Mais que peut-il donner, nu, dépouillé comme il est, pauvre esclave qui n'a plus rien en son pouvoir dont il puisse disposer?...De quelque côté qu'il tourne les yeux, Jésus ne voit plus rien qui lui appartienne. Je me trompe; il voit Marie et saint Jean, qui sont là pour lui dire : Nous sommes à vous! Voilà tout le bien qui lui reste; il les donne l'un à l'autre [3]. »

« Femme, voilà votre fils! Voilà ta mère! » Un autre exégète rationaliste l'a reconnu avec

[1] Saint Luc, II, 34-35.

[2] Excellente réflexion d'un ancien commentateur du quatrième évangile : « Les hommes avaient manifesté des âmes de femmes en prenant la fuite et en abandonnant le Christ ; le sexe faible l'emporte ici sur le plus fort ». Saint Matthieu, XXVII, 55, parle de « femmes nombreuses », parmi lesquelles il cite celles que nomme saint Jean. Comparez aussi saint Luc, XXIII, 27, où il est question « des filles de Jérusalem », qui témoignèrent leur compassion à Jésus, tandis qu'on le conduisait au supplice.

[3] BOSSUET, *Panégyrique de saint Jean*, IIe partie. *Œuvres*, édit. de Versailles, t. XVI, p. 566.

une droiture qui l'honore, « au point de vue psychologique, rien n'est touchant comme ces paroles suprêmes, adressées à une mère éplorée et à un disciple chéri. » On renonce à commenter de telles paroles; on craindrait d'en affaiblir le sens. Mais nous pouvons faire appel une fois de plus à la grave et sainte éloquence du plus grand de tous nos orateurs. « Qui pourrait assez exprimer quelle fut la force de cette parole sur l'esprit de l'un ou de l'autre? Ils gémissaient au pied de la croix, toutes les plaies de Jésus-Christ déchiraient leurs âmes, et la vivacité de la douleur les avait presque rendus insensibles. Mais lorsqu'ils entendirent cette voix mourante du dernier adieu de Jésus, leurs sentiments furent réveillés par cette nouvelle blessure; toutes les entrailles de Marie furent renversées, et il n'y eut goutte de sang dans le cœur de Jean qui ne fût aussitôt émue. Cette parole entra donc au fond de leurs âmes, ainsi qu'un glaive tranchant; elles en furent percées et ensanglantées avec une douleur incroyable; mais aussi leur fallait-il faire cette violence, il fallait de cette sorte entr'ouvrir leur cœur, afin, si je puis parler de la sorte, d'enter en l'un le respect d'un fils, et dans l'autre la tendresse d'une bonne mère[1]. »

[1] Bossuet, *ibid.*, pp. 570-571.

Qu'on est touché de voir, en un pareil moment, la tendre sollicitude de Jésus pour sa mère! Disons, avec plusieurs auteurs du moyen âge et des temps modernes, que, dans la personne de saint Jean, la mère du Sauveur a reçu tous les chrétiens pour ses enfants. Toutefois, l'exactitude d'interprétation demande que nous ne regardions cette belle pensée que comme une adaptation touchante, qui n'est point contenue dans le sens littéral, et à laquelle on n'a trouvé aucune base avant le XII^e^ siècle.

« A partir de cette heure, le disciple la reçut chez lui. » Saint Jean ajoute ce détail, pour montrer que le désir de son Maître fut immédiatement réalisé. Marie et Jean avaient été placés sous la protection l'un de l'autre; mais, ainsi qu'il convenait, c'est le fils adoptif qui joua d'abord le principal rôle, en recevant la sainte Vierge chez lui, c'est-à-dire, dans la maison qu'il habitait alors à Jérusalem. On ne doit pas, évidemment, trop presser les mots « à partir de cette heure », comme s'ils signifiaient que Marie et Jean quittèrent à l'instant le pied de la croix et le Calvaire. Il serait peu naturel qu'ils se fussent retirés avant le dernier soupir du Sauveur. D'ailleurs, saint Jean va mentionner bientôt un autre incident, dont il affirme avoir été le témoin ocu-

laire, et qui n'eut lieu qu'après la mort de Jésus.

Combien de temps Marie demeura-t-elle chez saint Jean ? Après la mort de son divin Fils, elle n'est mentionnée qu'une seule fois dans le Nouveau Testament, au commencement du livre des Actes[1], où nous la voyons dans le cénacle avec les apôtres et de nombreux disciples, attendant la venue de l'Esprit-Saint. Quant à la tradition, elle n'est pas unanime au sujet des dernières années de la mère de Dieu, et deux courants d'opinions se sont formés sur ce point dès les premiers siècles de l'Eglise. Suivant saint Epiphane[2], la sainte Vierge aurait vécu onze années à Jérusalem dans la maison de saint Jean, et c'est là qu'elle se serait doucement endormie dans le Seigneur[3]. Au contraire, la lettre synodale du Concile d'Ephèse[4] assure qu'elle mourut à l'âge de soixante-douze ans dans cette ville, où elle aurait accompagné l'apôtre. Baronius et Tillemont ont adopté ce second sentiment ; mais le premier semble beaucoup plus probable[5]. La question est d'ailleurs secondaire. L'essen-

[1] I, 14.

[2] *Hær.*, LXXVIII, 11 ; comp. NICÉPHORE, *Hist. eccl.*, II, 3.

[3] On montre encore son sépulcre aux pèlerins dans la vallée du Cédron, non loin de Gethsémani.

[4] Voir LABBE, *Concil.*, t. III, p. 573.

[5] Voir l'Appendice I.

tiel pour nous, c'est de savoir que, tant qu'elle vécut sur cette terre, la mère du Christ eut un protecteur qui avait pour elle tout le dévouement d'un fils, et qu'elle témoigna elle-même à saint Jean l'affection de la meilleure des mères. Le lien sacré que Jésus, au moment d'expirer, avait établi entre ces deux nobles âmes, dura autant que le reste de la vie de Marie.

VI. Le coup de lance au côté du Sauveur.

Seul, le disciple bien-aimé relate la dernière parole prononcée par Jésus, immédiatement avant son dernier soupir : *Consummatum est*, « Tout est consommé [1]. » Quelles impressions indicibles elle dut produire sur lui ! Il en comprit sans doute tout le sens admirable. Elle signifiait que Jésus avait réalisé pleinement toutes les prophéties et toutes les figures de l'Ancien Testament qui se rapportaient à lui, accompli de la manière la plus parfaite et dans ses plus petits détails l'œuvre que Dieu lui avait confiée. C'était tout ensemble un cri de triomphe et un cri d'obéissance.

L'épisode émouvant du *crurifragium*, ou brisement des jambes, est de même entièrement

[1] Saint Jean, XIX, 30.

propre au quatrième évangile. Voici en quels termes il y est raconté [1].

Comme c'était la Préparation [2], de peur que les corps ne restassent sur la croix pendant le sabbat, car ce jour de sabbat était solennel, les Juifs demandèrent à Pilate qu'on rompît les jambes aux suppliciés, et qu'on les enlevât. Les soldats vinrent donc, et rompirent les jambes au premier, puis à l'autre qui avait été crucifié avec Jésus. Etant ensuite venus à Jésus, et le voyant déjà mort, ils ne lui rompirent point les jambes, mais un des soldats lui ouvrit le côté avec une lance, et aussitôt il en sortit du sang et de l'eau. Celui qui l'a vu en a rendu témoignage, et son témoignage est véridique. Et il sait qu'il dit vrai, afin que vous aussi vous croyiez. Car ces choses ont été faites afin que l'Ecriture fût accomplie: Vous ne briserez aucun de ses os [3]. Et ailleurs l'Ecriture dit encore [4] : Ils contempleront celui qu'ils ont percé.

D'après la coutume romaine, les corps des crucifiés demeuraient assez longtemps sur la croix, où ils devenaient souvent la proie des bêtes fauves ; il était rare qu'on les rendît à la famille ou aux amis. Au contraire, la loi

[1] Saint Jean, XIX, 31-37.

[2] Expression technique chez les Juifs d'alors, pour désigner le vendredi, jour où ils préparaient tout ce qui leur était nécessaire pour le sabbat, les aliments surtout.

[3] Exode, XII, 46. Dans ce texte, il s'agit directement de l'agneau pascal, type du Messie rédempteur.

[4] Zacharie, XII, 10.

juive s'opposait formellement à ce que le cadavre d'un supplicié passât la nuit sur le gibet; c'eût été une sorte de profanation pour la terre sainte[1]. A cette circonstance générale, s'ajoutait celle du sabbat, et d'un sabbat particulièrement solennel, puisqu'il coïncidait avec l'octave pascale; les Juifs tenaient donc beaucoup à ce qu'il ne fût pas souillé et déshonoré. De là leur requête à Pilate. L'opération cruelle qu'ils proposèrent était parfois employée pour hâter la mort des crucifiés; elle compensait, par un redoublement de souffrances, ce qui manquait à la durée habituelle du supplice. C'est à coups de massue que l'on brisait les os des jambes, et le patient ne tardait pas à expirer dans une cruelle agonie.

Jésus étant déjà mort lorsque les soldats s'approchèrent de lui pour le frapper, l'un d'eux se contenta de lui percer le côté d'un coup de lance, afin de rendre ainsi la mort tout à fait certaine.

Le lecteur a sans doute remarqué la solennité extraordinaire avec laquelle l'évangéliste insiste sur le caractère entièrement véridique de son témoignage, par rapport au fait qu'il vient de raconter. C'est que, aux yeux du disciple bien-aimé, ce fait avait une importance

[1] Deutéronome, XXI, 22-23; JOSÈPHE, *Guerre des Juifs*, IV, V, 2, etc.

capitale, soit à cause du phénomène remarquable que produisit le coup de lance, soit parce que deux oracles messianiques de l'Ancien Testament furent alors accomplis.

« Aussitôt il sortit du sang et de l'eau. » Ces deux liquides s'échappèrent simultanément de la plaie béante, tout en demeurant distincts pour le regard des témoins. L'eau n'était autre que la lymphe, qui contient neuf parties d'eau sur dix. Rien de semblable n'a lieu d'ordinaire après la mort ; c'est pourquoi saint Jean fut si vivement frappé de ce qu'il contemplait. Peut-être revient-il sur cet incident à la fin de sa I^re^ épître[1], en des termes également très remarquables : « C'est lui qui est venu par l'eau et par le sang, Jésus-Christ ; non par l'eau seulement, mais par l'eau et par le sang. »

On voit à quel point l'apôtre bien-aimé avait été impressionné par ce phénomème symbolique, dans lequel l'eau était l'emblème de notre sanctification par le baptême, et le sang l'emblème de notre justification par la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ[2].

[1] v, 6-8. Tous les commentateurs n'admettent cependant pas qu'il existe un rapprochement entre les deux textes. Voir notre *Sainte Bible commentée*, t. VIII, pp. 750-751.

[2] D'autres explications ont été données de ce phénomène ; celle-ci nous paraît être la meilleure. Voir L.-Cl. FILLION, *L'Evangile selon saint Jean*, p. 357, Paris, 1887.

CHAPITRE VI

APRÈS LA RÉSURRECTION DE JÉSUS

I. Saint Jean accompagne saint Pierre au sépulcre

C'était le jour même de la résurrection du Sauveur. Les saintes femmes se rendirent de grand matin auprès de sa tombe sacrée, avec le dessein de compléter son embaumement[1]. C'est Marie-Madeleine qui va jouer le rôle principal au début du récit que nous empruntons au quatrième évangile[2].

Elle vit que la pierre avait été ôtée du sépulcre. Elle courut donc, et vint auprès de Simon-Pierre et de l'autre disciple que Jésus aimait. Et elle leur dit : Ils ont enlevé le Seigneur du sépulcre, et nous ne savons où ils l'ont mis. Pierre sortit donc avec cet autre disciple, et ils allèrent au sépulcre. Ils couraient

[1] Saint Matth., XXVIII, 1; saint Marc, XVI, 1-4; saint Luc, XXIV, 1; saint Jean, XX, 1.
[2] Saint Jean, XX, 1-10.

tous deux ensemble [1]; mais cet autre disciple courut plus vite que Pierre, et arriva le premier au sépulcre. Et s'étant baissé, il vit les linceuls posés à terre, et cependant il n'entra pas. Simon-Pierre, qui le suivait, vint aussi, et entra dans le sépulcre; et il vit les linceuls posés à terre, et le suaire qu'on avait mis sur sa tête, non pas posé avec les linceuls, mais roulé à part, dans un autre endroit.

Ces détails prouvaient jusqu'à l'évidence qu'il n'y avait pas eu la moindre précipitation dans les arrangements. « C'était comme si quelqu'un s'était levé tranquillement de son lit et avait plié ses vêtements. » Il n'y avait point à penser à des voleurs ou à des ennemis qui auraient violé le sépulcre, car ils n'auraient pas pris tant de soins.

Alors l'autre disciple, qui était arrivé le premier au sépulcre, entra aussi; et il vit, et il crut. Car ils ne savaient pas encore, d'après les Ecritures, qu'il fallait que Jésus ressuscitât d'entre les morts. Les disciples s'en retournèrent donc chez eux.

Le Sauveur avait prédit plusieurs fois et très clairement sa résurrection à ses apôtres; mais, avant la réalisation des faits, ils n'avaient pas plus compris ce mystère que celui de sa mort [2]. Après avoir pénétré à son tour dans la

[1] Belle réflexion de saint GRÉGOIRE LE GRAND, *Hom.* XXII *in Evang.* : « Ceux-là coururent avant les autres, qui avaient aimé plus que les autres. »

[2] Saint Luc, XVIII, 34, etc.

chambre sépulcrale, Jean n'éprouva pas le moindre doute au sujet du grand miracle qui venait de s'accomplir.

II. Saint Jean et les apparitions de Jésus ressuscité.

« Heureux ceux qui ont cru sans avoir vu[1] ! » Jean mérita d'avoir part à cette béatitude, car sa foi au Christ ressuscité précéda de plusieurs heures la première apparition dont il eut le bonheur d'être témoin.

Les apôtres et un certain nombre de disciples s'étaient assemblés au cénacle, vivement agités par les nouvelles saisissantes qui leur arrivaient coup sur coup. Marie-Madeleine était venue annoncer qu'elle avait vu le Sauveur et qu'elle avait conversé avec lui[2]; d'autres saintes femmes avaient attesté de même qu'il leur était apparu et qu'elles avaient touché ses pieds sacrés[3]; Pierre avait été favorisé d'une apparition spéciale[4]; deux disciples qui se rendaient à Emmaüs avaient voyagé avec Jésus[5]. On conçoit l'émotion toujours grandissante qui accueillait ces divers récits, auxquels

[1] Saint Jean, xx, 29.
[2] Saint Jean, xx, 18.
[3] Saint Matth., xxviii, 9-10.
[4] Saint Luc, xxiv, 34.
[5] Saint Luc, xxiv, 13 et suiv.

d'abord on n'avait accordé qu'une attention sceptique. Tout à coup, dans la soirée, Jésus daigna se manifester, plein de gloire, mais toujours aimable et condescendant, aux disciples encorehésitants [1]. Après avoir touché ses membres sacrés, après l'avoir vu manger sous leurs yeux et avoir entendu ses paroles, il ne leur fut plus possible de douter.

Quelle joie, pour le disciple bien-aimé, de retrouver son Maître plein de vie, et de se sentir derechef auprès de lui!

Huit jours plus tard, après une nouvelle apparition destinée surtout à saint Thomas [2], les apôtres quittèrent Jérusalem, et rentrèrent en Galilée, où Notre-Seigneur leur avait donné rendez-vous [3]. Là il se manifesta encore à eux à plusieurs reprises. Saint Jean nous a seul conservé le souvenir de la plus remarquable de ses apparitions galiléennes, dans laquelle l'évangéliste joua lui-même le rôle le plus important après saint Pierre.

Après cela, Jésus se manifesta de nouveau à ses disciples, près de la mer de Tibériade. Il se manifesta ainsi. Simon-Pierre et Thomas, appelé Didyme, et Nathanaël [4], qui était de Cana en Galilée, et les fils

[1] Saint Marc, XVI, 14; saint Luc, XXIV, 36 et suiv.; saint Jean, XX, 19 et suiv.

[2] Saint Jean, XX, 26-29.

[3] Saint Matth., XXVI, 32, et XXVIII, 7; saint Marc, XVI, 7.

[4] Saint Barthélemy.

de Zébédée, et deux autres de ses disciples étaient ensemble. Simon-Pierre leur dit : Je vais pêcher. Ils lui dirent : Nous y allons aussi avec toi. Ils sortirent donc et montèrent dans une barque ; et, cette nuit-là, ils ne prirent rien. Le matin étant venu, Jésus parut sur le rivage ; mais les disciples ne reconnurent pas que c'était Jésus. Jésus leur dit donc : Enfants, n'avez-vous rien à manger ? Ils lui dirent : Non. Il leur dit : Jetez le filet à droite de la barque, et vous trouverez. Ils le jetèrent donc, et ils ne pouvaient plus le retirer, à cause de la multitude des poissons. Alors le disciple que Jésus aimait dit à Pierre : C'est le Seigneur [1].

On est heureux de constater que Jean fut le premier à reconnaître son bon Maître. Le regard du cœur, joint au miracle, l'avait immédiatement éclairé.

En effet, c'était le Seigneur, venu surtout, dans cette circonstance, pour conférer à saint Pierre la primauté d'honneur et de juridiction sur le corps apostolique et sur toute l'Eglise [2].

III. Prophétie de Jésus relative au disciple bien-aimé.

Elle se rattache de très près à celle qui

[1] Saint Jean, XXI, 1-7.

[2] Voir L.-Cl. FILLION, *Saint Pierre*, p. 72-74, Paris, 1906 ; *L'Évangile selon saint Jean*, p. 384, Paris, 1887.

venait d'être faite au sujet du glorieux avenir de Simon-Pierre.

Et après avoir ainsi parlé, Jésus dit à Pierre : Suis-moi. Pierre, s'étant retourné, vit venir derrière lui le disciple que Jésus aimait, et qui, pendant la cène, s'était reposé sur son sein, et avait dit : Seigneur, quel est celui qui vous trahira [1] ? Pierre donc, l'ayant vu, dit à Jésus : Seigneur, celui-ci, que deviendra-t-il [2] ? Jésus lui dit : Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne [3], que t'importe ? Toi, suis-moi. Le bruit courut donc parmi les frères que ce disciple ne mourrait point. Cependant Jésus n'avait pas dit : Il ne mourra point ; mais : Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe [4] ?

C'est sur cette parole mystérieuse que s'achève le quatrième évangile. La pensée générale est d'ailleurs assez claire : Jean devra demeurer longtemps encore ici-bas. Mais l'expression est laissée à dessein dans le vague, parce que Jésus ne voulait pas révéler son secret à Pierre. Sur la phrase hypothétique

[1] Page 73.

[2] C'est par affection pour saint Jean que Pierre posa cette question à Notre-Seigneur. Saint Jean Chrysostome, *Hom. in Joan.*, XXI, 21, fait cette touchante remarque : « Pierre aimait beaucoup Jean. » Sur les relations d'amitié qui unissaient les deux apôtres, voir notre *Saint Pierre*, pp. 185-187.

[3] A la lettre, dans le texte primitif : « Tandis que je viens » ; locution qui désigne moins un point déterminé de l'avenir, qu'un fait constamment et lentement en voie de s'accomplir. Il s'agit, cela est évident, du second avènement de Jésus-Christ.

[4] Saint Jean, XXI, 19-23.

de Notre-Seigneur, « Si je veux qu'il demeure... », on ne tarda pas à appuyer une théorie positive. Aux premiers jours du christianisme, comme on le voit par divers passages des épîtres de saint Paul [1], les « frères », c'est-à-dire les chrétiens, regardaient volontiers la fin du monde comme très prochaine. On s'était donc mis à croire, en quelques lieux, que les mots « Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne » promettaient à Jean l'immortalité. Comme Hénoch et Elie, supposait-on, il passerait directement de la terre au ciel, sans mourir. Cette opinion alla toujours s'accentuant, favorisée qu'elle était par la longévité de l'apôtre. La légende s'en mêla bientôt, ainsi que nous l'apprend saint Augustin [2], au temps duquel on prétendait encore que le disciple bien-aimé, quoique enseveli depuis plusieurs siècles, continuait de vivre dans son sépulcre [3].

L'évangéliste avait pourtant corrigé cette erreur à l'avance, en supprimant l'amphibologie. Jésus n'avait pas dit: « Il ne mourra point »; mais, en faisant une simple hypothèse : « Si je veux qu'il demeure..., que t'importe ? »

[1] En particulier I Thessaloniciens, IV, 12-17, et II Thess., II, 1-11.

[2] *In Joan. tract.* CXXIV, 2.

[3] Voir plus bas, pp. 160-161.

SECONDE PARTIE

La période d'action, ou l'apôtre du Christ.

Ainsi préparé par son Maître, le disciple bien-aimé va se conduire successivement, selon que les circonstances l'exigeront et que la grâce l'inspirera, en apôtre, en martyr, en évangéliste, en docteur, en prophète. Outre le quatrième évangile, nos sources seront désormais le livre des Actes, les épîtres de saint Jean, l'Apocalypse, quelques autres passages du Nouveau Testament et la tradition.

CHAPITRE PREMIER

SAINT JEAN DEPUIS L'ASCENSION DU SAUVEUR JUSQU'APRÈS LE CONCILE DE JÉRUSALEM

I. Son rôle à Jérusalem en compagnie de saint Pierre.

Quoique l'apôtre que Jésus aimait soit loin d'occuper, dans la première partie du livre des Actes, une place analogue à celle de saint Pierre, c'est lui qui, après le chef du collège apostolique, y est mentionné le plus souvent[1]. Le rôle qu'il joue est, à la vérité, secondaire ; car il n'apparaît guère que comme le compagnon du prince des apôtres[2]. Néanmoins, cette mention relativement fréquente démontre, à elle seule, qu'il était regardé comme l'un des principaux personnages dans l'Église primitive. Fait déjà très remarquable, et que nous avons signalé plus haut, en passant[3] : dans la

[1] Son nom apparaît neuf fois dans les chapitres I-XII.
[2] Voir Actes, I, 13 ; III, 1, 3, 4, 11 ; IV, 13, 19 ; VIII, 14.
[3] Page 43.

liste du corps apostolique placée au début des Actes [1], il est nommé, non pas au troisième ou au quatrième rang, comme dans les évangiles, mais au second, immédiatement après saint Pierre, duquel l'écrivain sacré a voulu très évidemment le rapprocher.

Nul doute que le favori de Jésus-Christ n'ait reçu l'Esprit-Saint dans une mesure et avec une ferveur particulières. Les restes de ses faiblesses morales d'autrefois disparurent alors entièrement.

Quelques jours après la première Pentecôte chrétienne, au moment de la guérison miraculeuse du paralytique à la porte du temple, Jean est uni très étroitement à saint Pierre, soit par le narrateur, soit par Pierre lui-même. Avant leur appel à l'apostolat, ils avaient été associés pour leur commerce de pêcheurs [2]; Jésus les avait ensuite réunis plusieurs fois autour de lui en des circonstances très solennelles de sa vie [3]; maintenant ils continuent d'agir ensemble, sous la direction de l'Esprit-Saint. « Pierre et Jean, dit saint Luc au sujet du cas présent, montaient au temple pour la prière de la neuvième heure [4]... Pierre, avec Jean, fixa

[1] I, 13.
[2] Page 40.
[3] Page 45.
[4] Actes, III, 1. La neuvième heure correspond à trois heures de

les yeux sur lui (l'infirme) et dit : Regarde-nous. Il les regardait donc attentivement, espérant qu'il allait recevoir quelque chose d'eux [1]... Comme il tenait par la main Pierre et Jean, tout le peuple étonné courut à eux [2]... Pierre dit au peuple : Pourquoi nous regardez-vous, comme si c'était par notre vertu ou par notre puissance que nous eussions fait marcher cet homme [3] ? » Et de même un peu plus loin [4] : « Tandis qu'ils parlaient au peuple... » Et pourtant, le récit sacré n'a cité auparavant aucune parole personnelle de saint Jean ; d'où il suit qu'il avait, lui aussi, exhorté le peuple, et prêché la résurrection de Jésus.

Le disciple bien-aimé eut également l'honneur d'être jeté en prison avec saint Pierre, d'y passer toute une nuit [5] et de comparaître le lendemain devant le tribunal suprême des Juifs en compagnie de son ami. La suite du récit continue d'unir étroitement les deux privilégiés de Jésus : « Faisant comparaître les apôtres au milieu d'eux, ils leur demandèrent : Par quelle puissance ou au nom de qui avez-

l'après-midi ; on offrait alors « le sacrifice du soir », auquel les pieux Israélites assistaient volontiers.

[1] Actes, III, 4-5.
[2] Actes, III, 11.
[3] Actes, III, 12.
[4] Actes, IV, 1.
[5] Actes, IV, 3.

vous fait cela[1] ? » Nous remarquons le même fait au début de la réponse de Pierre : « Puisque aujourd'hui nous sommes jugés pour avoir fait du bien à un homme infirme. » Et plus loin[2] : « Voyant la constance de Pierre et de Jean... (les Juifs) étaient dans l'étonnement... Ils leur défendirent absolument de parler et d'enseigner au nom de Jésus. Mais Pierre et Jean leur répondirent : Jugez s'il est juste devant Dieu de vous écouter plutôt que Dieu; car nous ne pouvons pas ne point parler de ce que nous avons vu et entendu... Après qu'on les eut relâchés, ils vinrent auprès des leurs, et leur racontèrent tout ce que les princes des prêtres et les anciens leur avaient dit. »

N'est-il pas touchant de constater que Jean partagea avec Pierre l'insigne privilège d'être le premier, parmi les apôtres et les disciples, à souffrir des injures et des outrages pour le nom de Jésus ? C'est ainsi qu'il commença à boire au calice du Sauveur, en attendant que, quelques jours plus tard, il fût de nouveau arrêté, emprisonné, menacé, puis flagellé avec les autres membres du collège des Douze[3].

[1] Actes, IV, 7.
[2] Actes, IV, 13 et suiv.
[3] Actes, V, 17 et suiv.

II. Saint Jean chez les Samaritains [1].

Lorsque nous retrouvons son nom cité dans le livre des Actes, plusieurs années se sont écoulées, et l'Église du Christ a singulièrement grandi, malgré la persécution sanglante qui avait éclaté contre elle. Durant ces jours mauvais, Jean était demeuré, intrépide, au centre même du péril, dans la métropole juive, avec Pierre et les autres apôtres [2]. Lorsque le calme fut rétabli, on eut la grande consolation de constater que la foi chrétienne avait gagné des adhérents nombreux, non seulement à Jérusalem et dans les districts juifs d'alentour, mais encore, grâce au zèle du diacre Philippe, parmi les Samaritains, ce petit peuple énergique, à moitié païen, à moitié juif, qui nous a été présenté dans le cours de cette histoire [3] comme hostile à Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Afin de confirmer dans leurs bons sentiments les néophytes de Samarie, les apôtres délégùèrent auprès d'eux les deux membres les plus distingués de leur société, Pierre et Jean, qui leur imposèrent les mains en priant, et

[1] Actes, VIII, 14-25.
[2] Actes, VIII, 1.
[3] Pages 56-58.

attirèrent sur eux l'Esprit-Saint avec tous ses dons : vrai « feu du ciel », mais qui apportait la vie aux Samaritains, et non pas la destruction et la ruine que le disciple bien-aimé, au temps où il était encore imparfait, voulait faire descendre sur eux[1]. Le contraste est frappant, et aussi merveilleux que les voies de la grâce ; les interprètes se complaisent à le mettre en relief. Jean se souvint sans doute alors de sa demande inspirée par un zèle trop humain ; peut-être se rappela-t-il aussi la parole, autrefois mystérieuse et maintenant très claire, que Jésus avait adressée à ses premiers disciples auprès du puits de Jacob, dans cette même Samarie : « Levez vos yeux, et voyez les campagnes qui blanchissent déjà pour la moisson[2]. »

N'oublions pas de mentionner qu'il vit de près, à Sébaste, capitale des Samaritains, Simon le magicien, qui manifesta, après une conversion superficielle, tout ce qu'il y avait de vil et de bas dans son âme[3]. Or, ce misérable est regardé très généralement comme le père de ces précurseurs du gnosticisme avec lesquels Jean engagea plus tard une lutte si vive, lorsqu'il se fut fixé en Asie-Mineure.

[1] Pages 58-60.
[2] Saint Jean, IV, 35.
[3] Actes, VIII, 18 et suiv.

Avant de rentrer à Jérusalem, les deux apôtres prêchèrent l'évangile « en de nombreuses bourgades des Samaritains, » et obtinrent encore de très précieux résultats.

III. Martyre de saint Jacques le Majeur.

D'autres années s'écoulent, sans que le nom de Jean réapparaisse dans le récit des Actes. L'apôtre résidait habituellement à Jérusalem, auprès de la seconde mère que Jésus avait confiée à son dévouement filial, s'abandonnant à l'essor de son zèle généreux parmi les chrétiens de cette ville. Parfois aussi, seul, ou en compagnie de Pierre, ou avec quelque autre membre du collège des Douze, il allait prêcher dans les régions voisines, ainsi qu'il avait fait naguère chez les Samaritains. Tel fut certainement le cas, lorsque Saul vint pour la première fois à Jérusalem après sa conversion, puisque, dans l'épître aux Galates[1], celui-ci dit n'avoir trouvé alors dans la capitale que deux apôtres, saint Pierre, qu'il venait « contempler », et saint Jacques le Mineur.

[1] I, 17-19. Ce passage est intéressant à plusieurs titres : en particulier, parce qu'il nous renseigne sur la résidence habituelle des apôtres à cette époque; c'est Jérusalem qui était encore leur centre d'action.

Cependant, un changement considérable s'était produit en Judée au point de vue politique. Les Juifs, après avoir subi pendant quarante ans environ le joug des gouverneurs romains, qui pesait lourdement sur leurs épaules et davantage encore sur leurs âmes, avaient enfin obtenu de Rome un roi qui appartenait à leur race. C'était Hérode Agrippa I^er^, fils d'Aristobule et petit-fils d'Hérode le Grand. Durant son séjour à Rome, il s'était insinué dans les bonnes grâces de Caligula, qui avait placé sous sa domination les tétrarchies de la Galilée, de l'Iturée et de la Trachonite, autrefois gouvernées par ses oncles Hérode Antipas et Philippe [1]. L'empereur Claude, qui l'avait aussi connu à Rome, lui donna en outre la Judée et la Samarie, de sorte qu'il se trouvait alors à la tête de toute la Palestine.

Ambitieux et très désireux de plaire aux Juifs, il ne tarda pas à comprendre que le meilleur moyen d'atteindre ce but consistait à persécuter l'Eglise naissante, qui avait alors contre elle, non seulement les classes dirigeantes, mais encore la grande masse du peuple. Jacques, frère de Jean, fut la première victime de cette nouvelle persécution. Cet ardent et généreux « fils du tonnerre », qui avait été

[1] Saint Luc, III, 1

l'un des disciples les plus intimes du Sauveur et qui était demeuré l'un des apôtres les plus influents, tomba entre les mains du cruel monarque, et celui-ci le fit périr par le glaive, à la grande joie des Juifs [1]. C'était le premier des membres du corps apostolique qui subissait le martyre pour le Christ (au printemps de l'année 43 ou 44).

On se représente aisément ce que dut ressentir le cœur de Jean, en face de cette mort. D'un côté, ce fut un deuil profond, un grand déchirement dans cette âme si sensible ; de l'autre côté, une sainte envie et une joie toute surnaturelle, car c'est pour son Maître bien-aimé que Jacques avait eu l'honneur de donner sa vie.

Quelle différence dans la destinée des deux frères ! L'aîné mourait aux premières années de l'existence de l'Eglise, et allait aussitôt recevoir sa glorieuse récompense. Le plus jeune, au contraire, devait demeurer sur la terre pendant plus de cinquante ans encore, et mourir à un âge avancé, après mille épreuves, mille travaux pour le Christ. Sa mémoire n'en sera que plus honorable.

Immédiatement après le martyre de son frère, Jean éprouva une autre grande peine.

[1] Actes, XII, 1-2

Son ami Simon-Pierre fut incarcéré par le même Hérode, pour être, lui aussi, mis à mort prochainement. Délivré par un éclatant miracle, il dut quitter pour longtemps le territoire du persécuteur[1]. Jean perdit ainsi coup sur coup deux amis qui lui étaient profondément chers; par instants, sa coupe dut être très amère.

IV. Saint Jean au concile de Jérusalem.

Nous sommes arrivés à l'an 52. Huit autres années environ se sont écoulées, pendant lesquelles la métropole juive a continué d'être le séjour habituel de saint Jean. L'Eglise avait fait, durant cette période, grâce surtout au zèle héroïque de saint Paul, d'énormes progrès dans l'empire romain. Désormais, elle n'était pas seulement composée, comme précédemment, de Juifs et de Samaritains convertis; les païens y étaient entrés à leur tour par milliers, en de nombreuses provinces. La religion de Jésus devenait de plus en plus, selon le but de son divin fondateur, une religion catholique, universelle.

Nous n'avons pas à redire ici quel grave péril la menaça, vers cette époque, du côté des

[1] Actes, XII, 3 et suiv.

judaïsants, et comment, pour écarter ce danger, on tint l'assemblée de Jérusalem, qui fut comme le premier de tous les conciles[1]. Dans son récit des délibérations de cette auguste assemblée, l'auteur du livre des Actes [2] ne prononce pas le nom de saint Jean ; mais nous savons, par l'épître de saint Paul aux Galates[3], que notre héros assistait au concile et qu'il fut l'un de ses membres les plus influents. L'apôtre des Gentils le signale avec Céphas, — c'est-à-dire, saint Pierre, — et saint Jacques le Mineur, comme l'une des « colonnes » de l'Eglise : métaphore toute biblique, pour désigner la force et la stabilité[4]. Paul ajoute que ces trois apôtres « donnèrent la main, en signe d'union » à lui et à Barnabé. La cause chrétienne ne pouvait pas être mieux représentée, ni l'unité de l'Église mieux sauvegardée que par ce pacte sacré.

Saint Jean, colonne de l'Église ! On aime à s'arrêter un instant sur cette glorieuse appellation, qui dévoile le rôle important que le disciple bien-aimé du Maître, l'ami de l'Homme-

[1] Voir L.-Cl. FILLION, *Saint Pierre*, pp. 132 et suiv.

[2] xv, 1 et suiv.

[3] II, 9.

[4] Jérémie, I, 18 : « J'ai fait de toi aujourd'hui une place forte et une colonne d'airain. » Apocalypse, III, 12 : « Celui qui vaincra, je ferai de lui une colonne dans le temple de mon Dieu et il n'en sortira plus. »

Dieu, le fils adoptif et le protecteur de Marie, exerçait dans l'Église primitive. Son influence dut grandir sans cesse, au fur et à mesure que les autres apôtres disparaissaient, et surtout lorsqu'il eut composé son évangile, promptement admiré, et le volume de ses visions célestes. Oui, il était une colonne, non moins belle que solide, de cette Église du Christ, « bâtie sur le fondement des apôtres et des prophètes, le Christ Jésus lui-même étant la pierre angulaire[1]. » Ajoutons qu'il l'est demeuré à travers le cours des siècles et qu'il le sera jusqu'à la fin des temps.

Son rôle à l'assemblée de Jérusalem paraît cependant avoir été assez secondaire, conformément à son caractère modeste et recueilli. Il laissa Pierre, Paul, Jacques et Barnabé prendre une part active à la discussion, se bornant sans doute à acquiescer par son vote à la décision qu'ils avaient proposée.

Nous venons de relever, dans l'épître de saint Paul aux Galates, un trait du plus grand intérêt en ce qui concerne saint Jean. Après nous l'avoir montré, avec Pierre et Jacques le Mineur,

[1] Epître aux Ephésiens, II, 20. Dans l'épître aux Galates, II, 2, saint Paul emploie cette autre expression, pour désigner ce qu'il appelle plus bas les « colonnes » : « Ceux qui paraissaient être — c'est-à-dire, qui étaient en réalité — les plus considérés » ; par conséquent, les chefs et les premiers dignitaires de l'Église les apôtres tout d'abord

comme une colonne de l'Église primitive, et avoir signalé le parfait accord qui régnait, entre ces trois apôtres d'une part, et, de l'autre Paul et Barnabé [1], la lettre ajoute : « Afin que nous allions, nous vers les païens, eux vers les circoncis. » Il suit de là que, jusqu'à cette heure, — et il en fut de même encore pendant un certain temps, — saint Jean s'était occupé d'une manière à peu près exclusive des chrétiens d'origine juive[2], et qu'il n'avait point pris part, comme saint Paul et saint Barnabé, à la propagation du christianisme en dehors de la Palestine. Ce fait prouve à lui seul que Jean, comme nous l'avons dit, ne s'était pas éloigné jusqu'alors de Jérusalem ou des pays d'alentour. Mais bientôt il s'en ira en des contrées lointaines, habitées en majeure partie par les Gentils, et alors son ministère s'élargira, comme avait fait depuis longtemps celui de saint Pierre.

[1] Nous ne connaissons pas d'autres circonstances dans lesquelles saint Paul et saint Jean se seraient rencontrés.

[2] Tout porte à croire que saint Jean ne s'était séparé que peu à peu du judaïsme, à l'exemple du prince des apôtres. L'auteur des Actes, III, 1, nous le montre, quelques jours après la Pentecôte, allant au temple de Jérusalem, pour assister au sacrifice du soir. Nous savons en outre par la tradition (voir les pages 118-119) que, jusqu'à la fin de sa vie, il célébra la Pâque même jour que les Juifs, le 14 nisan, sans vouloir, comme le ledésiraient beaucoup d'autres saints personnages, assigner à cette fête une date spéciale pour les chrétiens.

CHAPITRE II

SAINT JEAN A ÉPHÈSE

I. Il quitte définitivement Jérusalem.

Désormais, les renseignements précis et certains vont se faire de plus en plus rares au sujet de saint Jean. A part ce qui concerne son séjour à Ephèse, son bannissement à Patmos et la composition de ses écrits, nous ne connaissons sur lui que peu de détails absolument sûrs. La tradition nous fournit bien quelques précieuses données ; elle nous en a même conservé un plus grand nombre sur saint Jean que sur la plupart des autres apôtres, soit à cause de l'intérêt spécial qu'il présente, soit parce qu'il vécut si longtemps et qu'il était très connu de la génération chrétienne qui existait au commencement du IIe siècle. Toutefois, ces données ne sont pas très abondantes ; et, quoique

les principales ne laissent rien à désirer sous le rapport de l'antiquité, de l'unanimité, de la véracité, elles ne jouissent pas toutes de la même autorité sous le rapport historique.

Si l'on excepte les grands faits que nous venons de mentionner nommément, autant la partie de la vie de saint Jean que racontent les évangiles et les Actes des apôtres présente de clarté, autant celle qu'il nous reste à raconter est parfois vague et difficile à bien déterminer [1].

A quelle époque Jean quitta-t-il Jérusalem d'une manière définitive? Cette date importante de sa vie est pleine d'obscurité pour nous. Dans le récit que saint Luc nous a laissé [2] du dernier voyage de saint Paul à Jérusalem avant son emprisonnement, vers l'année 58, il est dit que l'apôtre des Gentils y trouva Jacques le Mineur et les anciens, c'est-à-dire, les prêtres qui gouvernaient l'Église de la métropole juive sous les ordres du vénérable évêque; mais il n'est plus question de Jean. Il est possible que le disciple bien-aimé fût alors en quelque autre lieu de la Palestine, pour une mission temporaire. Peut-être même, comme le pensent divers auteurs, s'était-il déjà éloigné définitivement de Jérusalem, pour

[1] La vie du prince des apôtres présente le même phénomène. Voir L.-Cl. FILLION, *Saint Pierre*, p. III.

[2] Actes, XXI, 17 et suiv.

aller s'établir ailleurs. On en est réduit à des conjectures sur ces divers points.

L'hypothèse suivante pourrait bien être la meilleure de toutes. On a parfois supposé que Jean ne quitta la ville sainte que lorsqu'il y fut contraint par les circonstances. Or, aucune occasion ne paraît présenter, sous ce rapport, plus de vraisemblance que le début de la guerre des Juifs contre Rome.

Tandis que le Sauveur, peu de jours avant sa mort et sur la demande de Jean lui-même [1], déclarait à ses apôtres privilégiés à quels signes ils reconnaîtraient la proximité de la ruine de Jérusalem, il leur dit entre autres choses : « Lorsque vous verrez Jérusalem entourée par une armée, alors sachez que sa désolation est proche. Alors, que ceux qui sont dans la Judée s'enfuient dans les montagnes, et que ceux qui sont au milieu de Jérusalem en sortent, et que ceux qui sont dans les environs n'y entrent point, car ce seront des jours de vengeance, afin que s'accomplisse tout ce qui est écrit [2]. »

Jean n'avait oublié ni cette prédiction, ni cette recommandation.

Durant la douzième année de Néron, en 65,

[1] Voir la page 71.

[2] Saint Luc, XXI, 20-22; comp. saint Matth., XXIV, 15-18; saint Marc, XIII, 14-16.

après une première attaque demeurée infructueuse contre Jérusalem, le général romain Cestius Gallus crut devoir battre momentanément en retraite. Néanmoins, un grand nombre des habitants les plus notables de la ville se hâtèrent de fuir, sachant bien que l'ennemi ne tarderait pas à revenir, avec des forces supérieures[1]. De son côté, l'historien Eusèbe nous apprend[2] que la plupart des chrétiens de Jérusalem prirent également la fuite avant que la guerre eût été plus avancée, et qu'ils allèrent se réfugier dans la ville de Pella, située sur la rive orientale du Jourdain. On a conjecturé que saint Jean les aurait accompagnés, et qu'il serait demeuré quelque temps avec eux. Dans tous les cas, nous pouvons être certains que l'apôtre n'a agi qu'avec la plus mûre réflexion, et qu'il se laissa surtout conduire, dans cette grave circonstance, par les mouvements de l'Esprit-Saint.

On a supposé parfois aussi qu'il serait allé, vers cette même époque, prêcher l'évangile dans le lointain pays des Parthes, où résidaient des Juifs nombreux. Mais tout porte à croire que cette autre hypothèse n'est basée que sur une erreur très ancienne. Dans quelques manuscrits grecs, la II[e] épître de saint Jean porte

[1] JOSÈPHE, *Guerre des Juifs*, II, XIX, 1 et suiv.
[2] *Hist. eccl.*, III, 5.

ce titre : *Pros parthénous*, « aux vierges », c'est-à-dire, d'après l'interprétation la plus probable, aux chrétiens, envisagés métaphoriquement comme des âmes virginales et séparées de tout. Transcrit en latin, le mot *parthénous* sera devenu *parthous*, par suite d'une corruption, et on aura faussement traduit : *ad Parthos*, « aux Parthes », lettre adressée aux Parthes. De là à faire voyager saint Jean dans le pays des Parthes, il n'y avait qu'un pas, que quelques commentateurs ne manquèrent pas de franchir, sans autre raison qu'une apparence vaine.

II. Saint Jean s'établit à Ephèse.

Le fait même du séjour du disciple bien-aimé dans cette ville célèbre doit être regardé comme entièrement hors de doute [1]. Le témoignage des anciens écrivains ecclésiastiques est trop évident et trop constant, pour qu'on puisse entretenir le moindre sentiment de défiance sur ce point, qui a d'ailleurs une importance capitale dans la vie de l'apôtre.

Le témoignage de saint Irénée (devenu évêque de Lyon en 178 et martyrisé dans cette ville en 202) a une autorité toute particulière,

[1] Voir TILLEMONT, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique des six premiers siècles*, t. I, pp. 330-335, 600-612.

car ce savant docteur était né et avait été élevé dans l'Asie proconsulaire; bien plus, il avait été le disciple de saint Polycarpe[1], qui avait eu lui-même saint Jean pour maître.

A plusieurs reprises, Irénée mentionne le séjour et le ministère apostolique de Jean à Éphèse, comme une chose indubitable et connue de tous. Il dit, par exemple[2] : « L'Église d'Éphèse, fondée par Paul, et dans laquelle Jean est demeuré d'une manière permanente jusqu'au temps de Trajan[3], est aussi un témoin fidèle de la tradition des apôtres. » Et ailleurs[4] : « Tous les anciens qui se sont rencontrés en Asie avec Jean, le disciple du Seigneur, attestent qu'il leur a transmis ces choses, car il a vécu avec eux jusqu'à l'époque de Trajan. »

Nous avons un troisième témoignage du grand évêque de Lyon dans la lettre qu'il écrivit au pape saint Victor[5], à l'occasion de la célèbre controverse que suscita la fixation définitive de la fête de Pâque. Nous y lisons les lignes suivantes : « Lorsque le bienheureux Polycarpe vint à Rome au temps d'Anicet[6], de légers différends s'étant manifestés sur quel-

[1] Martyrisé en 166.

[2] *Adv. Hær.*, III, III, 4. Comp. EUSÈBE, *Hist. eccl.*, III, XXIII, 4.

[3] Ce prince règna de 98 à 117.

[4] *Ibid.*, II, XXII, 5 ; comp. EUSÈBE, *Hist. eccl.*, III, XXIII, 3.

[5] Successeur de saint Pierre entre les années 189 et 198

[6] Saint Anicet occupa le siège pontifical vers l'an 160.

ques points, la paix fut promptement conclue. Et ils ne se livrèrent pas même à une discussion sur la question principale, car Anicet ne put demander à Polycarpe de ne pas fêter le 14 nisan[1], attendu qu'il l'avait toujours fêté avec Jean, le disciple du Seigneur[2]. »

Rien de plus net que ces assertions diverses. La suivante, empruntée à la lettre de saint Irénée à Florinus, son ami d'enfance et son condisciple, qui s'était laissé tristement séduire par les gnostiques, présente un intérêt particulier : « Ce ne sont point là les enseignements que t'ont transmis les anciens qui nous ont précédés et qui ont vécu avec les apôtres. Car je t'ai vu, lorsque j'étais encore enfant, dans l'Asie inférieure, auprès de Polycarpe, cherchant à acquérir son estime. Je me souviens mieux des choses d'alors que de ce qui est arrivé depuis, car ce que nous avons appris dans l'enfance grandit avec l'âme, s'identifie avec elle; aussi pourrais-je encore dire l'endroit où le bienheureux Polycarpe était assis lorsqu'il enseignait, sa démarche, ses habitudes, sa manière de vivre, les formes de son corps, sa façon d'entretenir l'assistance,

[1] Date assignée depuis Moïse à la célébration de la Pâque juive. Voir Exode, XII, 6. Le mois de *nisan* correspond à peu près à notre mois d'avril.

[2] Dans EUSÈBE, *Hist. eccl.*, V, XXIV, 5.

comment il racontait la familiarité qu'il avait eue avec Jean et avec les autres qui avaient vu le Seigneur. Et ce qu'il leur avait entendu dire sur le Seigneur, et sur ses miracles, et sur sa doctrine, Polycarpe le rapportait comme l'ayant reçu des témoins oculaires du Verbe de vie, le tout conforme aux Écritures. Ces choses, grâce à la bonté de Dieu, je les écoutais dès lors avec application, les consignant non sur le papier, mais dans mon cœur; à présent, grâce à Dieu, je les répète authentiquement. Et je peux attester, en présence de Dieu, que si ce bienheureux et apostolique vieillard eût entendu quelque chose de semblable à ces doctrines, il aurait bouché ses oreilles, et se serait écrié, selon sa coutume : « O Dieu! bon à quels temps m'avez-vous réservé, pour que je doive supporter de tels discours! » car il se serait enfui de l'endroit où il les aurait entendus[1]. »

Clément d'Alexandrie (vers 170) s'exprime ainsi dans un de ses traités[2]: « A Éphèse, Jean visitait les contrées environnantes, pour établir des évêques et organiser les Églises. » L'anecdote de saint Jean et du voleur,

[1] Dans Eusèbe, *Hist. eccl.*, V, xx, 2-4. On a très justement dit de ce fragment que c'est « une des plus belles pages de la littérature chrétienne au second siècle. »

[2] *Quis dives salvetur*, § 42. Comp. Eusèbe, *Hist. eccl.*, III, xxiv.

empruntée au même Père et citée plus bas tout au long [1], suppose pareillement le séjour de l'apôtre à Ephèse.

Apollonius, vaillant adversaire des montanistes, qui vivait en Asie Mineure vers l'an 180, raconte, dans un fragment conservé par Eusèbe [2], qu'« un mort avait été ressuscité à Éphèse, par Jean. »

Saint Polycrate, évêque de cette ville à la fin du second siècle, écrivait en ces termes au pape saint Victor : « Quelques grandes lumières se sont éteintes en Asie et y ressusciteront au jour du Seigneur... : Philippe, l'un des douze apôtres, et Jean, qui a reposé sur la poitrine du Seigneur [3]. » Ce témoignage, comme celui de saint Irénée, a une valeur particulière, à cause des relations de l'auteur avec la ville d'Éphèse.

Origène (mort en 253) dit très expressément que saint Jean obtint l'Asie proconsulaire comme la province où devait s'exercer son activité d'apôtre, qu'il résida et qu'il mourut à Éphèse [4].

Saint Justin martyr, le docte apologiste, s'exprime ainsi sur le même sujet, dans son

[1] Voir les pages 148-152.
[2] *Hist. eccl.*, V, XXVIII.
[3] Dans EUSÈBE, *Hist. eccl.*, V, XIXV, 3 ; comp. III, XXXI, 3.
[4] *Ibid.*, III, I.

célèbre Dialogue avec le Juif Tryphon : « Chez nous, — c'est-à-dire, à Éphèse même, où eut lieu le Dialogue, — Jean, l'un des apôtres du Christ, a prédit dans l'Apocalypse[1]... »

Il est inutile d'insister davantage, et de citer les assertions identiques de Tertullien, de saint Jean Chrysostome [2], de saint Jérôme, de Photius, etc. Tous les anciens écrivains qui parlent de saint Jean racontent qu'il passa la dernière partie de sa vie et qu'il mourut à Éphèse. Ces témoignages unanimes, provenant d'auteurs nombreux, sérieux, indépendants, démontrent de la façon la plus évidente que l'apôtre Jean a vraiment résidé, pendant un temps notable, dans la capitale de l'Asie proconsulaire [3].

Nous avons aussi, sur ce même point, le témoignage personnel, quoique indirect, de l'apôtre. En effet, non seulement son Apocalypse est adressée à sept des principales Églises de la province dont Éphèse était la capitale[4], mais les lettres destinées à ces chrétientés [5] dénotent, de la part de l'auteur, une

[1] *Dial. cum Tryph.*, ch. LXXXI.

[2] Voir la Préface de son Commentaire sur l'épître aux Éphésiens.

[3] Sur les procédés employés par les rationalistes contemporains pour renverser cet argument tiré de la tradition, voyez l'Appendice II.

[4] Apoc., I, 4 et 11.

[5] Apoc., II et III. Ce n'est point par l'effet du hasard que l'Église d'Éphèse occupe le premier rang, II, 1 et suiv. Les

connaissance très intime de leur situation au moment où le livre fut écrit, de leurs qualités, de leurs défauts, des périls spéciaux qui les menaçaient : ce qui s'explique fort bien, si saint Jean exerçait alors sur elles, comme Clément d'Alexandrie nous l'apprend[1], une suprématie réelle, et s'il résidait habituellement à Éphèse.

Enfin, un témoignage d'un genre spécial, mais qui n'est pas dénué de valeur, est celui que renferme le nom du village turc *Ayas soulouk*, situé près des ruines de l'antique Éphèse. Dans cette dénomination, il est aisé de reconnaître une corruption des deux mots grecs *Hagios théologos*, le « saint théologien ». Or, le saint théologien par excellence, c'est l'apôtre Jean, auquel le concile d'Éphèse, en 431, conféra ce beau titre[2].

A quelle époque saint Jean vint-il se fixer à Éphèse ? Ici, comme pour la date de son départ de Jérusalem, nous manquons de données historiques certaines, et nous ne pouvons répondre que par conjecture et d'une façon générale.

trois premiers chapitres de l'Apocalypse « constituent... une forte probabilité en faveur de la thèse du séjour de Jean en Asie. » E. RENAN, *L'Antechrist*, p. 561.

[1] Voir les pages 131-132.

[2] Voir Mgr LE CAMUS, *Les sept Eglises de l'Apocalypse*, pp. 142-144. Paris, 1886.

D'après le sentiment qui paraît être le plus probable, le disciple favori de Jésus ne serait venu à Éphèse qu'après la mort de saint Paul ; par conséquent, pas avant la seconde moitié de l'année 67. Il est à remarquer que l'apôtre des Gentils ne fait pas la moindre allusion à saint Jean, soit dans son épître aux Éphésiens, qu'il composa durant sa première captivité à Rome, entre 61 et 63, soit dans la seconde épître à Timothée, qu'il écrivit peu de temps avant son martyre ; or, Timothée était, à cette époque, évêque d'Éphèse. Dans les deux cas, ce silence serait assez difficile à expliquer, si Jean avait déjà choisi Éphèse comme résidence définitive ; d'autant mieux que la seconde de ces lettres contient plusieurs salutations particulières, adressées par Paul à ses amis de cette ville [1]. De ce fait, on a le droit de conclure avec quelque vraisemblance que saint Jean ne s'y était pas encore établi. Ainsi qu'il a été dit plus haut [2], il est fort possible qu'il ne l'ait fait qu'au temps de la ruine de Jérusalem, vers 70.

Photius cite [3] un passage d'une vie de saint Timothée, composée par un auteur

[1] Voir II Tim., IV, 19.
[2] Pages 115 et 116.
[3] Voir Fr. TRENCH, *The Life and Character of St. John the Evangelist*, p. 177. Londre , 1850.

inconnu, où il est dit que Jean, à son arrivée, aurait fait naufrage près de la rive d'Éphèse et serait tombé dans les flots, dont on l'aurait heureusement retiré, « respirant encore ». Cet incident n'est raconté nulle part ailleurs, et ce n'est peut-être qu'une légende; mais il ne présente par lui-même rien d'invraisemblable.

III. La ville et l'Église d'Éphèse.

La grande et illustre cité d'Éphèse était située à l'embouchure du fleuve Caystros, au sud de Smyrne et au nord de Milet, à peu près en face de l'île de Samos. C'était alors la ville la plus considérable non seulement de l'Asie proconsulaire, mais de toute l'Asie Mineure. Il fallait aller jusqu'à Antioche, en Syrie, pour lui trouver une rivale dans les provinces orientales de l'empire romain.

Elle était bâtie non loin de la mer, en partie sur le mont Prion, en partie sur le mont Coressus, en partie dans la plaine fertile — « la prairie d'Asie », comme l'appelait le vieil Homère [1], — qui sépare ces deux collines et où coule lentement le Caystros. Près de la mer, ce fleuve élargissait considérablement son lit, de manière à former un port très commode, le

[1] *Iliade*, II, 461.

Panormus, où les vaisseaux du monde entier arrivaient, chargés d'immenses richesses.

Un coup d'œil jeté sur la carte suffit pour montrer que la situation géographique d'Éphèse était particulièrement excellente sous le rapport des communications commerciales et autres. L'immense négoce dont elle était le centre avait lieu par mer avec l'Occident[1], par la voie de terre avec le Levant. On accourait à elle du monde entier. L'Asie, l'Europe et l'Afrique s'y donnaient rendez-vous pour leurs affaires, leurs plaisirs, et même dans un but religieux, afin d'y vénérer la célèbre statue de Diane, miraculeusement tombée du ciel, disait-on.

Le temple dans lequel se conservait cette statue était d'une merveilleuse beauté; on le comptait parmi les sept merveilles du monde contemporain. Il avait 104 mètres de long sur environ 72 mètres de large, et était orné de 127 colonnes monolithes en marbre de Paros. Les fouilles savantes dont son emplacement a été naguère le théâtre ont révélé toute sa splendeur[2].

[1] La mer Égée surtout, dont les eaux arrosaient des rivages si beaux, si variés, la mettait en communication avec une quantité considérable de villes et d'îles renommées.

[2] Voir J. T. Wood, *Discoveries at Ephesus*, Londres, 1877; F. Vigouroux, *Le Nouveau Testament et les découvertes modernes*, 2e édit., pp. 277 et suiv. Paris, 1876. Voir au livre des Actes,

Mais Éphèse éblouissait encore ses visiteurs, à l'époque de saint Paul et de saint Jean, par d'autres glorieux édifices. « Ce n'était plus... qu'une ville de portiques, d'estrades, de gymnases, de théâtres. » Les chefs-d'œuvre d'architecture, de peinture et de sculpture y abondaient.

Sous le rapport intellectuel, Éphèse possédait une école de philosophie dont la réputation s'étendait au loin, et où les théories de l'Orient étaient enseignées à côté des systèmes des pays occidentaux. A ce point de vue, Pline l'Ancien[1] nommait Éphèse *lumen Asiæ*, « la lumière de l'Asie ».

Malheureusement, sous le rapport moral, c'était une ville très corrompue, en mauvais renom chez les Grecs, pourtant si faciles alors à excuser la licence des mœurs. C'était aussi, grâce au culte de Diane, un foyer de superstitions de tout genre[2].

Dans ce milieu étrange, l'apôtre des Gentils avait réussi à fonder, en assez peu de temps, une Église florissante. Avec le concours de plusieurs chrétiens zélés, parmi lesquels les saints époux Aquila et Priscille, l'éloquent

xix, 23-40, le récit d'un très émouvant épisode de la vie de saint Paul, se rattachant à la Diane d'Éphèse.

[1] *Hist. nat.*, v, 31.

[2] Comp. les Actes des apôtres, xix, 19.

Apollos[1] et Timothée[2] méritent une mention à part, il prêcha l'évangile pendant près de trois ans, à Éphèse et aux alentours, avec tant de succès, que, selon la réflexion de l'auteur des Actes[3] « tous ceux qui habitaient l'Asie[4] entendirent la parole du Seigneur, — c'est-à-dire, la prédication évangélique, — Juifs et Gentils. » L'admirable lettre que Paul adressa, vers l'an 63, à ses chers Éphésiens, est un témoignage public et immortel rendu à leurs éminentes qualités.

Lorsque saint Jean vint, à son tour, s'établir à Éphèse, la chrétienté qui avait grandi dans cette ville semble avoir été la plus prospère de tout l'Orient. On l'a dit avec autant de justesse que de poésie, « semblables à un cercle de chandeliers d'or[5], les Églises florissantes et nombreuses fondées par Paul en Ionie et en Phrygie étaient le point lumineux vers lequel se dirigaient les regards de toute la chrétienté. » Or, Éphèse était au centre de ce glorieux cercle. Au contraire, l'Église de Jérusalem avait été obligée de se disperser, et celle d'Antioche avait perdu de sa première

[1] Actes, XVIII, 24-28.
[2] Ire épître à Timothée, I, 3.
[3] Actes, XIX, 10.
[4] L'Asie proconsulaire, province romaine dont Éphèse était la capitale officielle.
[5] Image empruntée à l'Apocalypse, I, 12, 20, etc.

splendeur. Cette vitalité du christianisme dans l'Asie proconsulaire fut sans doute un des motifs qui contribuèrent à y attirer saint Jean.

On peut encore en indiquer un autre, beaucoup plus pressant et plus déterminant pour l'apôtre. Dès l'année 57, saint Paul, faisant ses adieux aux prêtres d'Éphèse et de Milet, leur disait, profondément ému : « Après mon départ, il entrera chez vous des loups ravisseurs, qui n'épargneront pas le troupeau ; et du milieu de vous se lèveront des hommes qui diront des choses perverses, afin d'entraîner les disciples après eux[1]. » Cette prophétie ne s'était que trop bien réalisée, car c'est dans l'Asie proconsulaire, et spécialement à Éphèse, que germa et se développa peu à peu la grande hérésie du gnosticisme, singulier mélange du dogme chrétien et des spéculations philosophiques, soit grecques, soit orientales. Paul en voyait déjà les signes avant-coureurs lorsqu'il écrivait sa lettre aux Colossiens, en 63[2], et, quelques années plus tard, sa Ire épître à Timothée[3], où il la désigne sous le nom de *gnosis*, « connaissance », employé avec la signification de fausse science. Cérinthe, ce fameux précur-

[1] Actes des apôtres, xx, 29-30.
[2] Comp. Col., ii, 8-23.
[3] I Tim. vi, 20. Comp. iv, 1 et suiv.

seur des gnostiques, résidait à Éphèse [1], où la secte impure des Nicolaïtes devint tristement florissante [2]. Il importait donc qu'après le départ et la mort de saint Paul, un autre apôtre, jouissant également d'une haute autorité, fût présent, pour lutter de toutes ses forces et victorieusement contre la vérité chrétienne mise en péril. « Là, dit saint Chrysostome [3], Jean lança des éclairs au milieu des ennemis, chassant leurs ténèbres et assiégeant la citadelle même des démons. »

Ainsi donc, à divers points de vue, aucune ville d'Orient ne convenait mieux désormais à l'activité apostolique de Jean, et l'on conçoit aisément que l'Esprit du Seigneur l'y ait conduit par des voies providentielles. De ce poste, il lui était facile d'entretenir des communications avec toute l'Asie Mineure, puis avec la Grèce et l'Italie. Les « frères » qui avaient entendu à Éphèse sa prédication, suave et vigoureuse tout ensemble, pouvaient en porter ensuite les échos en des pays lointains. De la sorte, il devait parvenir, non seulement à préserver, mais aussi à couronner le glorieux édifice construit par saint Paul. En réalité, son influence contribua dans une large mesure

[1] Voir les pages 146-147.
[2] Apoc., II, 6, 15.
[3] *Hom. I in Joan.*

à donner aux Églises d'Asie l'étonnante force vitale qu'elles conservèrent pendant la durée entière du second siècle.

IV. Le ministère de saint Jean à Éphèse.

On comprend avec quelle joie intime et quelles saintes espérances les chrétiens d'Éphèse accueillirent celui qui était connu dans toute l'Église comme le disciple bien-aimé du Christ, comme l'*épistèthios* [1] qui avait eu le bonheur de sentir les battements du cœur de Jésus.

Ce n'est pas le rôle d'un évêque ordinaire qu'il exerça parmi eux. Il possédait une autorité beaucoup plus considérable, puisque ses pouvoirs étaient sans limites, comme ceux des autres apôtres du Sauveur [2].

Clément d'Alexandrie [3] nous fournit à ce sujet un précieux renseignement. « Jean, dit-il, allait, sur l'invitation des fidèles, dans les

[1] Voir la page 76, note 1.

[2] Excellente réflexion de Tillemont, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique des six premiers siècles*, t. I, p. 33, 2e édit., Paris, 1701 : « Comme l'autorité apostolique est supérieure aux évêques mêmes, et qu'il (saint Jean) ne s'attachait pas à l'Église d'Éphèse en particulier, mais prenait soin de toute l'Asie,... son séjour à Éphèse n'empêchait pas que saint Timothée n'en demeurât toujours évêque, y ayant été établi par saint Paul avant même que saint Jean y vint. Car la charité et l'humilité accordent parfaitement les différentes juridictions. »

[3] *Quis dives salvetur*, § 42. Voir aussi Eusèbe, *Hist. eccl.*, III, 24.

territoires voisins, occupés par les Gentils, pour instituer des évêques en quelques endroits, ailleurs pour remettre dans l'ordre des Églises entières, ailleurs pour choisir en vue du ministère ceux qui étaient désignés par l'Esprit-Saint. »

C'est, en réalité, dans l'exercice de ces fonctions diverses que nous le montrent sa seconde et sa troisième épître. Il visite les chrétientés voisines d'Éphèse, ou bien, il leur adresse des lettres pastorales, il aide et favorise les missionnaires, il rassure les bons et menace vigoureusement les méchants, il lutte avec un zèle irrésistible contre les hérétiques [1]. En un mot, il a l'œil sur tout et sur tous. Rien ne se fait que sous son contrôle et sa juridiction apostolique. « Là, dernier dépositaire de la connaissance immédiate du Seigneur, confident le plus intime de ses pensées, reflet vivant de sa parole et de sa personne, il portait, comme le dit Polycrate [2],... la tiare du souverain sacrificateur et l'inscription : *Sainteté au Seigneur*. Il montrait en sa personne le faîte de la vie atteint, la perfection du Christ réalisée dans le croyant. Il conduisit ainsi l'Église des premiers âges à une consomma-

[1] Voir les pages 168 et suiv., 214, 222, etc.
[2] Voir les pages 11-12, 121.

tion relative, capable de servir de type à celle de tous les âges subséquents. Jean a donc achevé l'œuvre commencée par ses devanciers. Il a posé le couronnement de l'édifice qu'ils avaient fondé [1]. »

Il n'est donc pas étonnant que, grâce à l'influence du disciple bien-aimé, succédant de si près à celle de saint Paul, les Églises de l'Asie proconsulaire aient fait si bonne figure au second siècle.

Si Jean ne vint se fixer à Éphèse que vers l'année 70, comme nous l'admettons d'après le sentiment le plus probable, il était alors âgé d'environ soixante ans, par conséquent à l'apogée de son autorité.

[1] F. GODET (auteur prostestant), *Études Bibliques*, t. II, pp. 277-278.

CHAPITRE III

SAINT JEAN, VAILLANT MARTYR DU CHRIST

I. Il subit à Rome le supplice de l'huile bouillante.

Ce ne fut sans doute pas beaucoup d'années avant sa mort que Jean fut arrêté à Éphèse, par l'ordre de Domitien, et conduit à Rome, où il fut condamné comme chrétien à un affreux supplice.

Tertullien est le premier des anciens écrivains ecclésiastiques qui nous ont conservé le souvenir de ce fait émouvant. « Quelle est heureuse, s'écrie-t-il [1], cette Église (de Rome), à laquelle les apôtres ont versé toute la doctrine (chrétienne) avec leur sang! Là, Pierre subit un supplice semblable à celui du Seigneur; là, Paul fut couronné par une mort analogue à celle de Jean (Baptiste); là, l'apôtre Jean, jeté dans de l'huile bouillante, n'éprouva aucune souffrance. »

[1] *De præscript.*, 36.

Saint Jérôme [1], tout en s'appuyant sur le récit du grave Docteur africain, y ajoute quelques détails nouveaux : « Tertullien raconte (de Jean) qu'ayant été jeté dans un tonneau d'huile bouillante, il en sortit plus frais et plus vigoureux [2] qu'il n'y était entré. » Dans son commentaire de l'évangile selon saint Matthieu [3], le même Père revient sur le martyre de saint Jean à Rome, et il le regarde, très justement, comme une portion du calice que Jésus voulut faire boire à son disciple privilégié. Il ajoute qu'il avait puisé cet épisode dans les *Histoires ecclésiastiques* : il le connaissait donc autrement encore que par le témoignage de Tertullien.

L'auteur inconnu d'un fragment attribué par erreur à saint Polycarpe mentionne le même fait [4].

C'est sans motif suffisant que plusieurs auteurs, protestants pour la plupart, ont contesté de nos jours sa réalité historique et l'ont traité de pure légende. Ils regardent comme une chose très fâcheuse la mention qui en est faite aussi dans les Actes apocryphes de Jean [5] ;

[1] *Adv. Jovinian.*, I, 26.
[2] *Purior et vegetior.*
[3] *In Matth.*, XX, 23.
[4] Voir JACOBSON, *Patres apostolici*, t. II, p. 493. Comp. saint AUGUSTIN, *Sermo* CCXXVI.
[5] Sur ces Actes, voir l'Appendice III.

mais ils oublient que ces Actes contiennent des traits dignes de foi, à côté de leurs narrations fabuleuses. Ils allèguent le silence d'Eusèbe, et prétendent qu'en somme tous les témoignages subséquents ont pour unique base celui de Tertullien. Mais Eusèbe n'a pas tout raconté, et quand même le fait en question n'aurait pas d'autre source que le récit de Tertullien, — ce qui n'a pas été démontré, — qui donc ignore que ce Père était incapable d'inventer une anecdote de ce genre, et qu'il n'a pu en admettre la réalité que sur des preuves très fortes? De son côté, saint Jérôme eût été le dernier à se laisser influencer par la légende, quelque belle qu'elle pût être.

L'Église célèbre le 6 mai l'anniversaire de ce glorieux martyre. La scène s'étant passée devant la Porte Latine, c'est-à-dire, à l'endroit où cette porte fut érigée plus tard, on a donné son nom à la fête [1], pour la distinguer de celle du 27 décembre, destinée à honorer la mort de l'apôtre.

Les juges n'osèrent pas aller plus loin dans l'exécution de leur sentence, et ils épargnèrent la vie de celui que « l'huile bouillante et fumante [2] » avait miraculeusement épargné.

[1] *Ante Portam latinam.*

[2] Expression dramatique de Bossuet, dans son *Panégyrique de saint Jean.*

II. Jean est banni dans l'île de Patmos.

C'est là aussi un fait très certain, qui se rattache aux dernières années de l'apôtre. Il est signalé par Jean lui-même, presque en tête de son Apocalypse[1] : « Moi, Jean, votre frère et associé dans la tribulation, le royaume et la persévérance, dans le Christ Jésus, je me trouvai dans l'île qui est appelée Patmos, à cause de la parole de Dieu et du témoignage de Jésus. »

Quelques critiques contemporains ont supposé, bien à tort, que ce séjour de Jean dans l'île de Patmos avait été entièrement libre et spontané de sa part, et qu'il était venu là simplement pour prêcher l'évangile. Les mots « Moi,... votre associé dans la tribulation... dans le Christ Jésus » et « je me trouvai dans l'île... à cause de la parole de Dieu et du témoignage de Jésus » montrent de la façon la plus péremptoire que, si l'apôtre se trouvait alors dans cette île, devenue célèbre par lui, c'était en vertu d'une condamnation qu'on lui avait infligée parce qu'il était disciple du Christ.

La tradition aussi atteste dans les termes les plus formels ce bannissement du disciple bien-

[1] Chap. I, verset 9.

aimé. Saint Irénée [1], Clément d'Alexandrie [2], Tertullien [3], Origène [4], Eusèbe de Césarée [5], saint Jérôme [6], saint Epiphane [7], sans parler des écrivains plus récents, racontent tour à tour que Jean fut exilé dans l'île de Patmos par l'empereur Domitien. Voici le témoignage du savant Eusèbe : « Il est généralement admis [8] que, durant cette persécution (celle de Domitien), l'apôtre et évangéliste Jean, qui vivait encore, fut condamné à séjourner dans l'île de Patmos, à cause du témoignage rendu par lui à la divine parole. »

On ne lit pas sans intérêt, dans les œuvres de Pline l'Ancien [9], que l'île de Patmos servait alors, en effet, de lieu de bannissement. Les Romains envoyaient aussi dans quelques autres îles de la mer Egée, notamment dans celles de Gyanus et de Seriphus, ceux qui avaient été condamnés à la déportation [10].

[1] *Adv. Hær.*, V, XXX, 13.
[2] *Quis dives salvetur*, § 42.
[3] *De præscript*, 36.
[4] *In Matth.*, t. XVI, 6.
[5] *Hist. eccl.*, III, 23. Voir aussi, du même auteur, *Demonstr. evang.*, III, 5.
[6] *De vir. ill.*, 9.
[7] *Hær.*, II, 33.
[8] Origène tient un langage semblable : « Comme l'enseigne la tradition. » Manière de dire que ce fait était attesté par des auteurs anciens et dignes de foi.
[9] Mort en 79 de notre ère. Voir son *Hist. nat.*, IV, 12-23.
[10] Voir JUVÉNAL, *Sat.*, I, 73 ; TACITE, *Ann.*, IV, 21.

Patmos, aujourd'hui Patino, est une petite île rocheuse, au sol ingrat, presque sans arbres, peu cultivée, qui appartient au groupe des Sporades. Elle est située en face de l'emplacement de Milet, non loin de Samos, à douze milles géographiques d'Éphèse. Sa population actuelle est d'environ 4.000 habitants, tous chrétiens et pauvres pour la plupart. Elle fait partie intégrante de l'empire turc.

La ville principale, nommée Scala, se divise en deux parties : la ville basse, qui forme le port, et la ville haute, bâtie sur une colline voisine. Entre elles deux, se trouve la grotte qui aurait servi d'habitation à saint Jean. Au-dessus de cette grotte, on a érigé une chapelle où brûlent des lampes nombreuses [1].

Les anciens auteurs que nous avons cités plus haut sont à peu près unanimes pour placer l'exil de l'apôtre à Patmos sous le règne de Domitien (81-96 après J.-C.) [2]. Plusieurs d'entre eux ne précisent pas davantage. Saint

[1] Voir Victor GUÉRIN, *Description de l'île de Patmos*, Paris, 1856; TISCHENDORF, *Reise in's Morgenland*, t. II, pp. 258-265.

[2] C'est par suite d'une erreur évidente que saint Épiphane, *l. c.*, assigne ce fait au règne de Claude (41-54 apr. J.-C.). Cette date ferait de Jean, vingt ans environ après la mort du Sauveur, un vieillard décrépit, car saint Épiphane s'exprime en ces termes : « (Jean) avait déjà dépassé l'âge de quatre-vingt-dix ans, lorsqu'il revint de Patmos sous le règne de Claude. » D'autres auteurs, parmi lesquels le commentateur grec Théophylacte, ont sans motif placé l'exil de Jean sous Néron (54-68).

Jérôme mentionne la quatorzième année de ce prince, c'est-à-dire, l'an 95 de notre ère ; Eusèbe, la quinzième ou l'an 96. Saint Irénée est d'accord avec ces deux graves écrivains, car, d'après lui, c'est à la fin du règne de Domitien qu'aurait eu lieu le bannissement de Jean à Patmos [1]. Tertullien le rattache immédiatement à l'épisode de la Porte Latine.

Le despote avait cru se venger, en exilant sur ce rocher aride et lointain, perdu au milieu des flots [2], l'apôtre pour lequel l'huile bouillante avait été comme un bain salutaire. Mais Notre-Seigneur attendait là son disciple, pour lui faire les communications les plus intimes. En effet, c'est durant son exil à Patmos que Jean eut les visions célèbres qui, mises par écrit sur un ordre spécial de Jésus [3], formèrent le beau livre de l'Apocalypse [4].

On ne saurait déterminer exactement la durée du séjour de l'apôtre dans l'île, puisqu'on ne sait pas non plus d'une manière certaine à quelle époque commença son exil. Le

[1] *Adv. hær.*, V, XXX, 3.

[2] Au dire de deux anciens auteurs, saint Victorin (mort en 303 et Primasius (vers 550), saint Jean, à Patmos, aurait été *in metallum damnatus*, c'est-à-dire, condamné aux rudes travaux des mines. Il n'y avait pas de métaux dans l'île ; mais le mot *metallum* peut s'entendre aussi d'une carrière de pierre ou de marbre.

[3] Apoc., I, 9-11.

[4] Voir les pages 232 et suiv.

Chronicon paschale parle de quinze ans ; mais cette donnée est généralement regardée comme une très forte exagération.

III. Retour de saint Jean à Éphèse; son influence grandissante, ses principaux disciples.

L'exil de Jean prit fin après la mort de Domitien, en 96, lorsque Nerva, son successeur, rendit la liberté à tous ceux qui avaient été injustement bannis par l'odieux tyran. Saint Jean revint alors à Ephèse, où il reprit courageusement son ministère si fructueux [1].

Le témoignage que saint Polycrate, évêque d'Éphèse vers l'an 190, lui rendit devant le pape saint Victor [2], nous montre le vénérable ami du Christ « occupant, vers la fin des temps apostoliques, une place éminente, tout à la fois en qualité d'apôtre, de martyr et de docteur. Apôtre..., car il fut, parmi les Douze, le bien-aimé du Sauveur, et au cénacle il a reposé sa tête sur la poitrine de Jésus. Prêtre, il est dans toute la majesté de cet office, véritable pontife de la nouvelle loi... Le titre de martyr ne lui est pas moins glorieux. Il le possède à bon droit depuis que, plongé dans l'huile bouillante, il n'a évité la mort, par

[1] Eusèbe, *Hist. eccl.*, III, 20; Clément d'Alexandrie, *Quis dives salvetur*, § 42 (dans Eusèbe, *l. c.*, III, 20-23).

[2] Dans Eusèbe, *Hist. eccl.*, V, 24. Voir la page 121.

miracle, que pour subir une dure captivité dans les mines de Patmos. Enfin, il est par excellence le docteur, écouté à l'égal du Maître, dont il fut l'intime confident, et qui l'a fait survivre à tous, pour demeurer le fidèle écho de sa parole, le témoin irrécusable de sa divinité [1]. »

Indépendamment de l'influence générale que le disciple bien-aimé exerça à Éphèse et au loin, par son ministère et par ses écrits, on est heureux d'en constater une autre, toute spéciale, mais très grande aussi, que ses disciples intimes se complurent à subir. En effet, une âme si élevée de toutes manières devait nécessairement attirer à elle, soit à cause du souvenir spécial de Jésus qu'elle évoquait, soit par ses qualités individuelles de l'esprit et du cœur. On serait étonné, déçu même, si saint Jean n'avait pas été entouré de quelques amis et disciples particulièrement dévoués, intelligents, empressés autour de lui et avides de recevoir ses leçons, comme il avait reçu lui-même celles du précurseur de Jésus.

Les Pères mentionnent quelques-uns des plus illustres, qui brillèrent à leur tour par leur sainteté et par leur science dans l'Église du Christ.

[1] C. FOUARD, *Saint Jean et la fin de l'âge apostolique*, 4e édit., pp. 277-279, Paris, 1906.

Le plus célèbre de tous fut saint Polycarpe, qui fut consacré évêque de Smyrne par saint Jean, et qui, après un long et fructueux épiscopat, souffrit le martyre à l'âge de quatre-vingt-six ans, sous le règne d'Antonin (138-161), avec une vaillance extraordinaire. On sent passer quelque chose de l'âme de l'apôtre, dans l'admirable réponse de Polycarpe à son juge, qui lui demandait de blasphémer le Christ, s'il voulait échapper à la mort : « Il y a quatre-vingt-six ans que je le sers, et il ne m'a jamais fait de mal ; comment donc blasphémerais-je mon roi, qui m'a sauvé [1] ? » Dans le fragment de l'épître à Florinus qui a été cité plus haut [2], saint Irénée nous a esquissé, avec une vraie piété filiale, le tableau abrégé du récit que saint Polycarpe faisait de ses relations intimes avec saint Jean [3].

Saint Ignace, évêque d'Antioche, qui fut aussi martyrisé pour la foi, à Rome même, dès le règne de Trajan (98-117), est également signalé dans l'antiquité comme « le glorieux disciple de Jean le théologien [4]. » On a de lui sept lettres éloquentes, adressées aux Églises d'Éphèse, de Magnésie, de Tralles,

[1] *Martyrium S. Polycarpi*, dans FUNK, *Die apostolischen Väter*, p. 120. Tubingue. 1901.

[2] Pages 119-120.

[3] Voir aussi saint JÉRÔME, *De Vir. ill.*, 17.

[4] Saint Jérôme, *ibid.*, 18.

de Rome, de Philadelphie, de Smyrne, et à saint Polycarpe. Il les écrivit à Smyrne (les quatre premières) et à Troas (les trois autres), tandis qu'on le conduisait à Rome, pour y subir le dernier supplice dans l'amphithéâtre. Il prend en tête de ses lettres le beau surnom de *Théophore*, « celui qui porte Dieu » dans son âme. Saint Jérôme cite de lui ce trait héroïque [1] : « Condamné à être dévoré par les bêtes fauves et entendant rugir les lions, il s'écria, dans son ardeur de souffrir : Je suis le froment du Christ ; puissé-je être moulu par les dents des bêtes, afin d'être trouvé semblable à un pain très pur ! »

Saint Irénée [2] nous apprend que saint Papias, évêque de Hiérapolis, en Phrygie, avait été pareillement « un auditeur de Jean et un compagnon de Polycarpe. » Ce renseignement est confirmé par saint Jérôme [3] et par l'historien Eusèbe [4]. Le grand mérite de Papias consista à réunir en un volume les traditions orales relatives à Jésus-Christ, qu'il recueillit pieusement de la bouche de ceux qui avaient entendu les apôtres et les premiers disciples. Malheureusement, il ne nous en reste que des

[1] *De vir. ill.*, 18. Comp. saint IRÉNÉE, *Adv. Hær.*, V, XXVIII, 4.
[2] *Adv. Hær.*, V, XXXIV, 4.
[3] *De vir. ill.*, 18, et *Epist.* LXXV, 3, *ad Theodoram.*
[4] *Chronic. ad ann.* 99 : « Un digne auditeur de Jean. »

fragments incomplets ; en outre, Papias ne fait pas toujours preuve d'un grand esprit critique dans ce recueil, qui possède néanmoins pour nous une valeur inappréciable.

Indépendamment de ces disciples immédiats, dans lesquels on retrouve quelque chose de son âme, l'apôtre saint Jean a eu, durant le cours des âges, de nombreuses pléiades d'amis, qui se sont étroitement unis à lui, le prenant pour maître et pour modèle, à cause de sa virginité, de ses profondeurs théologiques, de son amour ardent pour Jésus. Les disciples de ce genre ne lui manqueront jamais ici-bas, tant il y a de saints attraits dans sa physionomie morale et dans ses écrits.

CHAPITRE IV

QUELQUES ÉPISODES DES DERNIÈRES ANNÉES DU DISCIPLE BIEN-AIMÉ

Les anciens écrivains ecclésiastiques rattachent au séjour de saint Jean à Éphèse, surtout durant la dernière période de sa vie, un certain nombre d'incidents caractéristiques. Plusieurs de ces faits ont été peut-être créés ou embellis par la légende[1]; mais d'autres paraissent présenter des garanties très sérieuses d'authenticité et de véracité. Ceux que nous soumettons au lecteur sont empruntés surtout à la seconde catégorie.

I. La rencontre de l'apôtre avec Cérinthe.

Elle est attestée par saint Irénée[2], qui affirme en avoir lui-même appris le récit par son maître saint Polycarpe, disciple de saint

[1] Voir l'appendice III, relatif aux *Acta Joannis*.
[2] *Adv. Hær.*, III, III, 4.

Jean [1]. « Il existe encore, écrit-il, des hommes qui ont entendu raconter à Polycarpe que Jean, étant entré dans une maison de bains à Éphèse, et ayant aperçu Cérinthe à l'intérieur, s'éloigna brusquement, sans s'être baigné, en disant (aux chrétiens qui l'accompagnaient) : Sortons, de peur que la maison ne s'écroule, puisque là se trouve Cérinthe, l'ennemi de la vérité [2]. »

C'est le « fils du tonnerre », avec son impétuosité et sa haine ardente du mal, qui se révèle dans cette anecdote. Celle-ci est d'ailleurs un commentaire vivant des lignes suivantes de l'apôtre, que nous lisons dans sa seconde épître [3] : « Si quelqu'un vient à vous et n'apporte pas cette doctrine, ne le recevez pas dans votre maison et refusez-lui votre salutation ; car celui qui le salue participe à ses œuvres mauvaises [4]. »

Comment saint Jean n'aurait-il pas ressenti une horreur spéciale pour la doctrine pernicieuse de l'hérésiarque Cérinthe, qui, éta-

[1] Voir la page 143.

[2] Comp. EUSÈBE, *Hist. eccl.*, III, 28. Saint ÉPIPHANE, *Hær.*, XXX, 24, raconte le même fait ; mais il mentionne par erreur Ébion au lieu de Cérinthe.

[3] Versets 10 et 11.

[4] Comparez ce dire des rabbins juifs : « Personne ne devrait traverser un gué, ou tout autre endroit dangereux, en compagnie d'un apostat, ou d'un Juif pervers, de peur d'être enveloppé dans la même ruine que lui. »

blissant une distinction sacrilège entre Jésus et le Christ, faisait de Jésus un homme ordinaire, fils de Marie et de Joseph, sur lequel le Christ serait descendu sous la forme d'une colombe, lorsqu'il fut baptisé dans le Jourdain, pour l'abandonner ensuite sur la croix ? On ne saurait concevoir une théorie plus opposée à la vraie nature de Jésus, Messie, Rédempteur et Verbe de Dieu, telle que la décrit Jean le théologien.

On raconte aussi que saint Polycarpe, rencontrant plus tard dans la rue un autre gnostique fameux, Marcion, s'écria, alors que l'hérésiarque voulait se faire reconnaître de lui : « Oui, je te connais, premier-né de Satan. »

II. Saint Jean et le voleur.

Cet épisode, dont nous devons le récit à Clément d'Alexandrie[1], présente aussi tous les caractères d'un fait historique[2]. Le narrateur le prend tout à fait au sérieux, et a soin de dire, au début de son récit, que ce n'est pas une fable, mais un trait véridique, raconté au sujet de Jean. Ce trait s'harmonise d'ailleurs fort bien avec la nature de l'apôtre, et

[1] *Quis dives salvetur*, § 42. Comp. Eusèbe, *Hist. eccl.*, III, 23.
[2] Quelques critiques contemporains l'ont rejeté, sans raisons suffisantes, dans le domaine des légendes.

surtout, cette fois, avec la grande bonté dont il fit preuve pendant la dernière partie de sa vie, et avec son amour généreux pour les âmes. « L'antiquité chrétienne, dit fort bien Mgr Baunard [1], nous a légué peu de pages d'une éloquence plus simple et d'une plus pathétique beauté. »

Nous n'avons pas le droit, croyons-nous, d'abréger la narration de Clément; la voici donc tout entière, telle qu'il nous l'a transmise.

« Écoute ce que l'on rapporte (et ce n'est pas un conte, mais une histoire vraie) de l'apôtre Jean. Lorsqu'il fut de retour de Patmos à Éphèse, après la mort du tyran, il visitait les contrées environnantes, pour établir des évêques et constituer les Églises. Un jour, dans une ville voisine d'Éphèse, après avoir exhorté les frères et réglé les affaires, il aperçut un vif et beau jeune homme, et se sentant aussitôt attiré vers lui, il dit à l'évêque : « Je le place sur « ton cœur et sur celui de l'Église. » L'évêque promit à l'apôtre de prendre soin de lui. Il le recueillit dans sa maison, l'instruisit et le surveilla jusqu'à ce qu'il pût l'admettre au baptême. Mais, après qu'il eut reçu le sceau du Seigneur, l'évêque se relâcha dans sa surveillance.

[1] *L'apôtre saint Jean*, p. 510.

Le jeune homme, affranchi trop tôt, fréquenta une mauvaise compagnie, se livra à toutes sortes d'excès, et finit par arrêter et piller les passants sur le grand chemin. Comme un cheval fougueux, quand une fois il a quitté la voie, s'élance aveuglément dans le précipice, ainsi, entraîné par sa nature, il se plongeait dans l'abîme de la perdition. Désespérant désormais de la grâce, il voulait au moins faire encore dans cette vie criminelle quelque chose de grand. Il réunit ses compagnons de débauche, et en forme une bande de brigands dont il devient le chef, et bientôt il les surpasse tous en soif de sang et de violence.

« Après un certain laps de temps, Jean revient dans cette même ville. Ayant terminé tout ce qu'il avait à y faire, il demande à l'évêque : « Eh bien ! restitue maintenant le gage que moi « et le Seigneur t'avons confié devant l'Église. » Celui-ci, effrayé, croit qu'il s'agit d'une somme d'argent qui lui aurait été confiée. « Non point, reprend Jean ; mais le jeune homme, l'âme de ton frère ! » Le vieillard pousse un soupir, et répond en fondant en larmes : « Il est mort ! » « Mort ! « réplique le disciple du Seigneur ; et de quel « genre de mort ? » « Mort à Dieu ! Il est devenu « un impie, puis un brigand. Il occupe avec ses « compagnons le haut de cette montagne. » En entendant ces paroles, l'apôtre déchire

ses vêtements, se frappe la tête et s'écrie : « Oh ! à quel gardien ai-je confié l'âme de « mon frère ! » Il prend un cheval et un guide, et va droit au lieu où sont les voleurs. Il est saisi par les sentinelles, et, bien loin de chercher à s'échapper, il dit : « C'est pour cela même que « je suis venu ; conduisez-moi à votre chef. » Celui-ci, tout armé, attend son arrivée. Mais, dès qu'il reconnaît l'apôtre Jean dans celui qu'on lui présente, il s'enfuit. Jean oubliant son âge, court après lui, en criant : « Pourquoi me fuis-tu, « ô mon fils, moi, ton père ? toi armé, moi vieil- « lard désarmé ? Aie pitié de moi ! Mon fils, ne « crains pas. Il y a encore pour toi espérance de « vie. Je veux moi-même me charger de tout au- « près du Christ. S'il le faut, je mourrai pour toi, « comme le Christ est mort pour nous. Arrête- « toi ! Crois. C'est le Christ qui m'envoie. » Le jeune homme, en entendant ces paroles, s'arrête, les yeux baissés ; puis il jette ses armes, et commence à trembler et à pleurer amèrement. Et quand le vieillard approche, il embrasse ses genoux, et lui demande pardon avec de profonds gémissements. Ces larmes sont pour lui comme un second baptême ; seulement, il refuse et cache encore sa main droite. L'apôtre, se portant caution pour lui devant le Sauveur, lui promet avec serment son pardon, se jette à genoux, prie, et le prenant enfin par cette main qu'il

retire, le ramène dans l'Église, et là, combat si ardemment et combat si puissamment par le jeûne et par ses discours, qu'il peut enfin le rendre au troupeau, comme un exemple de vraie régénération. »

Qu'il est beau et touchant de voir que le saint apôtre, déjà très avancé en âge, trouvait le temps, parmi ses immenses et absorbants travaux, de s'occuper ainsi d'une âme individuelle, et qu'il n'hésitait point à s'exposer à la fatigue et au péril, pour sauver un malheureux égaré !

III. Le faussaire, la perdrix, la coupe empoisonnée.

« Un autre trait, conservé par Tertullien [1], et attribué à l'apôtre par saint Jérôme [2], montre en lui même vigueur (que l'anecdote relative à Cérinthe), quand il s'agissait de faire un exemple chez les pasteurs mêmes, et d'y maintenir, avec la dignité de la parole, le respect de la vérité. Un prêtre d'Asie, grand admirateur de saint Paul, imagina, pour satisfaire sa piété, de prêter à l'apôtre (des Gentils) une suite d'aventures romanesques, en compagnie de Thécla, jeune fille d'Icône, qu'il avait convertie. Une telle invention ayant paru sus-

[1] *De baptismo*, 17.
[2] *De vir. ill.*, 7.

pecte, on le contraignit à l'avouer. Il s'excusait, en prétendant n'avoir agi que par amour de Paul. Saint Jean, indigné de cette fable, obtint que son Église le déposât [1]. »

L'épisode de la perdrix, que raconte Cassien [2], est plein de suavité; mais son caractère historique est moins bien démontré. Nous y voyonsle vénérable apôtre jouant, pendant ses rares moments de repos, avec une petite perdrix apprivoisée. Un jeune homme, très désireux de contempler le Saint, l'ayant un jour surpris au milieu de sa récréation, ne cacha pas son étonnement, bien plus, l'espèce de scandale qu'il en éprouvait. Jean lui demanda avec bonté : « Quel est cet objet que tu portes à la main? — Un arc, répondit le jeune homme. — Pourquoi donc, reprit Jean, n'est-il pas toujours bandé ? » Le visiteur de répondre : « Parce que, s'il était toujours tendu, il perdrait sa souplesse et deviendrait inutile. — Ne sois donc pas surpris, dit le saint vieillard, de ces courts instants de repos qui empêchent mon esprit de perdre tout ressort. »

Le miracle de la coupe empoisonnée que l'apôtre, défié par Aristodème, grand-prêtre de Diane, et désireux de démontrer ainsi la

[1] C. Fouard, *Saint Jean et la fin de l'âge apostolique*, 4e édit., p. 296. Paris, 1906.

[2] *Collat.*, xxiv, 21. Vers l'an 420.

vérité de sa prédication, aurait vidée sans en éprouver aucun mal, n'est probablement qu'une légende. Il n'est d'ailleurs pas toujours raconté de la même manière[1]. Quelques auteurs le rattachent au séjour de saint Jean à Patmos. Quoi qu'il en soit, l'iconographie chrétienne a rendu ce fait célèbre ; car c'est en souvenir de lui que le favori de Jésus est souvent représenté tenant à la main une coupe, dont s'échappe un serpent[2].

IV. « Aimez-vous les uns les autres. »

Nous sommes entièrement sur le domaine historique avec ce trait, le plus beau de tous, dont nous devons la conservation à saint Jérôme[3]. « Le bienheureux évangéliste Jean, parvenu à une extrême vieillesse, alors qu'il demeurait à Éphèse, et qu'il n'était porté que discrètement à l'église par les mains des disciples, et que sa voix ne pouvait plus pronon-

[1] Voir saint AUGUSTIN, *Soliloq.*; saint ISIDORE DE SÉVILLE, *De vita et obitu Patrum*, LXXIII, 128 ; FABRICIUS, *Codex apocryph. Nov. Test.*, t. II, p. 575.

[2] C'est aussi pour ce motif que l'apôtre saint Jean est parfois invoqué contre le poison. Voir Ch. CAHIER, *Caractéristiques des Saints dans l'art populaire*, t. II, p. 619. Paris, 1867. Nous avons mentionné plus haut, page 121, un prodige plus authentique de Jean, la résurrection d'un mort.

[3] *In Gal.*, VI, 10.

cer de nombreuses paroles, avait coutume de ne proférer que ce seul mot à chaque assemblée : Mes petits enfants [1], aimez-vous les uns les autres. A la fin, les disciples et les frères présents, ennuyés d'entendre toujours la même chose, demandèrent : Maître, pourquoi dites-vous toujours cela ? Il répondit par une réflexion digne de Jean : Parce que c'est le commandement du Seigneur, et n'observât-on que lui, cela suffit. »

Réflexion digne de Jean : saint Jérôme ne pouvait pas mieux qualifier ce touchant épisode, et aucune autre recommandation ne convenait mieux sur les lèvres du vénérable apôtre, à la veille de sa mort.

On conçoit qu'un si beau thème ait tenté les littérateurs, et que Lessing, tout sceptique qu'il fût, l'ait développé sous ce titre : « Le testament de Jean. » Testament qui n'est, en réalité, que celui de Jésus lui-même [2].

Comment l'apôtre de l'amour, au cœur tout débordant de charité pour ses frères, pouvait-il avoir des ennemis, et, ce qui est plus triste encore, des ennemis dans les rangs mêmes des fidèles ? Le fait n'est cependant que trop certain,

[1] Expression de tendresse volontiers employée par l'apôtre. Ire épître de saint Jean, v, 21, etc.

[2] Comp. l'Évangile selon saint Jean, XIII, 34-35 ; sa Ire épître II, 7-8 ; sa IIe épître, 5.

car saint Jean mentionne dans sa troisième lettre [1], un certain Diotréphès, personnage ambitieux, orgueilleux, qui avait osé rompre toute communion officielle avec lui, et qui se permettait de l'injurier publiquement. Jean ne fut donc pas plus épargné que Jésus sous ce rapport.

[1] Versets 9 et 10.

CHAPITRE V

MORT DU DISCIPLE BIEN-AIMÉ

I. Longévité de saint Jean.

Saint Jacques le Majeur, frère de Jean, avait subi le martyre dès l'année 43 [1]. Saint Pierre et saint Paul rendirent le même témoignage à Notre-Seigneur vingt-quatre ans plus tard, en 67. Jean survécut à ceux-ci de plus de trente années, puisque, d'après plusieurs anciens auteurs [2], il ne mourut pas avant le règne de Trajan, qui s'ouvrit en 98. Suivant saint Jérôme [3], il aurait même vécu jusqu'à la soixante-huitième année qui suivit la passion du Sauveur [4], par conséquent jusqu'à la troisième année de Trajan, en l'an 101 de notre

[1] Page 108.

[2] Saint Irénée, *Adv. Hær.*, II, 39 et III, 3; Eusèbe, *Hist. eccl.*, III, 23.

[3] *Contra Jovin.*, I, 26, et *De Vir. ill.*, 9.

[4] En prenant pour point de départ la dix-huitième ou la dix-neuvième année de Tibère, que plusieurs Pères regardent comme celle de la mort de Jésus-Christ.

ère. D'après cela, si l'apôtre était d'environ dix ans plus jeune que Notre-Seigneur [1], il en aurait eu environ quatre-vingt-dix au moment de sa mort; il était donc alors très réellement *provectus senio...* « avancé en âge », comme le dit saint Jérôme [2]. Le *Chronicon paschale* [3] le fait même vivre jusqu'à cent ans et sept mois; Suidas, jusqu'à cent vingt ans : mais ce dernier chiffre paraît notablement exagéré.

Ce qui est certain, c'est que le disciple bien-aimé survécut, et de beaucoup, à tous les autres membres du collège apostolique. Cette vie précieuse, se prolongeant ainsi au delà des limites ordinaires, fut un grand bienfait de Dieu pour l'Église, car Jean demeura jusqu'au bout un témoin fidèle du Christ.

II. Les derniers moments et la sépulture de saint Jean.

Nous aimerions à savoir avec certitude dans quelles circonstances il exhala son dernier soupir; mais les renseignements qui nous ont été transmis sur sa fin semblent appartenir pour la plupart au domaine de la fable [4]. Ce qui paraît hors de doute, c'est qu'il mourut doucement à Éphèse, cette ville qui lui avait été si chère [5].

[1] Pages 4 et 5.
[2] *Loc. cit.*
[3] Edit. de Bonn, p. 470.
[4] Voir l'Appendice III.
[5] Saint Polycrate, dans EUSÈBE, *Hist. eccl.*, III, 3, et V, 24.

C'est là aussi qu'on l'enterra, tandis que « son âme montait dans ce ciel dont il a dépeint les splendeurs avec des couleurs si vives [1]. »

Saint Augustin raconte [2] que l'apôtre, sentant approcher sa dernière heure, aurait lui-même donné des ordres pour qu'on préparât sa tombe au plus vite, qu'il s'y serait étendu avec calme lorsqu'elle fut prête, et qu'il rendit saintement son âme à Dieu. Ces divers traits sont aussi consignés dans les *Acta Joannis*, où nous lisons, de plus, que « les disciples, étant revenus le lendemain au tombeau, ne trouvèrent plus l'apôtre ; ils n'aperçurent que ses sandales et la terre qui bouillonnait à l'endroit où il s'était étendu pour mourir [3]. » Mais l'historien ne peut guère prendre au sérieux de tels détails.

Jean est probablement le seul apôtre qui ne soit pas mort par la main du bourreau. Le récit tardif de Georges Hamartolos, écrivain grec du IX^e^ siècle, suivant lequel l'apôtre aurait été martyrisé par les Juifs, est dénué de toute valeur historique. En effet, les anciens auteurs qui parlent de sa mort ne supposent jamais qu'elle ait été le résultat de la violence. On a cité parfois, comme preuve du martyre du

[1] Apoc., XXI, 9-XXII, 5.
[2] *In Joan. tract.* CXXIV.
[3] Edition de ZAHN, p. 250.

disciple bien-aimé, ces paroles que saint Jean Chrysostome [1] met sur les lèvres de Notre-Seigneur au sujet des fils de Zébédée, lorsqu'ils se déclarèrent prêts à vider sa coupe amère: « Vous serez jugés dignes du martyre, et vous souffrirez les mêmes choses que moi; vous finirez votre vie par une mort violente... Vous serez mis à mort à cause de moi, et vous serez immolés à cause de la prédication évangélique. » Toutefois, comme on l'admet généralement, le brillant orateur s'exprime ici, en ce qui regarde saint Jean, plutôt dans le langage de l'éloquence que dans celui de l'histoire. En parlant de mort violente, il applique métaphoriquement aux deux frères ce qui ne convient en propre qu'à un seul d'entre eux. C'est donc sans raison suffisante que plusieurs historiens ou critiques contemporains se sont déclarés certains du martyre de Jean l'évangéliste [2].

Nous avons signalé brièvement, plus haut [3], les bruits singuliers et légendaires qui se formèrent de bonne heure touchant sa prétendue survivance. En particulier, parmi les chré-

[1] *Hom.* LXV *in Matth.*

[2] Voir DE BOOR, dans les *Texte und Untersuchungen zur altchrist. Literatur* de O. VON GEBHARDT et A. HARNACK, t. V, 2, pp. LX et suiv., 170; SCHWARTZ, *Ueber den Tod der Sœhne Zebedæi*, Berlin, 1904.

[3] Page 98.

tiens d'Afrique, on croyait volontiers que l'apôtre reposait dans sa tombe, seulement endormi et attendant le retour du Sauveur; on pouvait même voir, disait-on, la terre se soulever doucement au-dessus de lui [1]. De leur côté, les chrétiens de Syrie affirmaient qu'un parfum exquis coulait en ce lieu, et qu'on l'y recueillait précieusement [2]. En Gaule, on prétendait qu'il s'échappait du tombeau de Jean une manne qui opérait des miracles [3].

Mais laissons toutes ces légendes, et contentons-nous de mentionner que, plus tard, à l'endroit présumé de la sépulture de saint Jean, on érigea une basilique qui fut nommée *Apostolicon*.

Comme les Éphésiens durent le pleurer et le regretter! Avec lui s'achevait l'âge apostolique, qui avait vu naître l'Église du Christ et avait été témoin de ses merveilleux progrès.

Jean était mort; mais on pouvait bien lui appliquer ce beau texte, qui, dans la Sainte

[1] Saint AUGUSTIN, *In Joan. tract.* CXXIV; CALMET, *Dissertation sur la mort de saint Jean;* FABRICIUS, *Codex apocr. N. Test.*, t. II, p. 531 et suiv.

[2] Saint EPHREM, cité par Photius, *Cod.* 229.

[3] Saint GRÉGOIRE de Tours, *De glor. Martyr.*, 30. Voir aussi le pseudo-MÉLITON dans la Patrologie grecque de MIGNE, t. V, col. 1250.

Écriture [1], célèbre en premier lieu les glorieux ancêtres d'Israël :

> Son corps est enseveli en paix
> et son nom vit de génération en génération.
> Les peuples raconteront sa sagesse,
> et l'assemblée (des justes) publiera sa gloire.

III. Le culte rendu à saint Jean.

Un Saint aux attraits si nombreux, si puissants, devait promptement et à jamais recevoir les fervents hommages de la chrétienté tout entière.

Pendant un temps considérable, un pèlerinage au tombeau de l'ami de Jésus, à Éphèse, fut une des dévotions favorites des chrétiens d'Orient [2]. De bonne heure, d'autres basiliques furent placées sous son vocable, et peut-être, parmi elles, celle de Saint-Jean-de-Latran ; le pape Symmaque lui dédia un autel dans l'ancienne Vaticane [3]. Dès le IV^e^ et le V^e^ siècle, sa fête était célébrée dans les différentes parties du monde chrétien, le 27 décembre

[1] Ecclésiastique, XLIV, 14-15.
[2] F. TRENCH, *The Life and Character St. John the Evangelist*, Londres, 1850, p. 243.
[3] MARTIGNY, *Dictionnaire des antiquités chrétiennes*, p. 330. Paris, 1865.

dans l'Église latine[1], le 26 septembre chez les Grecs, sans parler de la solennité spéciale du 8 mai, destinée à célébrer le souvenir de son martyre *ante Portam Latinam*[2].

Les Pères les plus éloquents ne tarissent pas sur son éloge, et ne trouvent pas assez d'expressions pour vanter sa sainteté, sa gracieuse amabilité, ses vertus, ses glorieux privilèges, — surtout son intimité avec Jésus et Marie, — ses écrits[3]. Saint Jean Chrysostome[4] le nomme « celui qui est aimé par-dessus tous les Saints, qui a affermi l'Église aux extrémités de la terre, et qui a fermé la bouche des hérétiques. » Saint Cyrille d'Alexandrie[5] l'appelle « la gloire de la virginité, le docteur de la pureté, le destructeur de l'imposture des démons, le purificateur du temple de Dieu, le nourricier des pauvres, le refuge des affligés. »

Nous verrons plus bas[6] quelle grande place il a occupée dans l'art chrétien. Le saint roi Édouard le confesseur, qui régna de 1041 à 1066, est célèbre dans les annales hagiographiques par la confiance filiale qu'il témoignait

[1] Elle est marquée ce jour-là dans le martyrologe de saint Jérôme. Voir aussi le Vén. BÈDE, *Hom. hymnalis de Sanctis.*

[2] Voir la page 136.

[3] Sur ce point, voir les pages 179 et suiv.

[4] *Hom. I de pseudo-prophet.*

[5] *Orat. de Maria Virg.*

[6] Pages 172-177.

au disciple bien-aimé, dont la pureté l'attirait singulièrement, et par les grâces de choix qu'il en reçut[1].

L'un des plus beaux poèmes latins du moyen âge, attribué à un disciple du célèbre Adam de Saint-Victor[2], fut composé tout exprès pour chanter l'auteur du quatrième évangile[3].

Notre grand Bossuet s'est en quelque sorte surpassé lui-même pour faire l'éloge de saint Jean[4].

Dans les maisons d'éducation, particulièrement dans les séminaires et dans les noviciats, de tout temps on l'a proposé comme un modèle dont les exemples entraînent au-dessus de la terre[5]. Les âmes pures et délicates se sentent attirées à lui d'une façon spéciale, et portées par lui à se dévouer sans réserve à Jésus et à Marie. Autour de son image se forme comme une atmosphère de piété, de sainte tendresse, d'affection idéale, de virgi-

[1] Voir les *Acta Sanctorum* des Bollandistes, au 13 octobre.

[2] Celui-ci vivait dans la seconde moitié du XII[e] siècle.

[3] Nous le citons plus bas, pp. 278-280.

[4] Dans son admirable *Panégyrique*. Œuvres, édit. de Versailles, t. XVI, pp. 552 et suiv.

[5] C'est très spécialement le cas dans les grands séminaires dont la direction est confiée aux prêtres de Saint-Sulpice. La fête de saint Jean y est célébrée à un rite supérieur ; à la messe, on chante une prose du XVII[e] siècle, dans laquelle la vie de l'apôtre est admirablement résumée. Nous la citons dans l'Appendice IV.

nité, qui évoque de hautes pensées et inspire de nobles et ardents désirs.

De leur côté, les théologiens se plongent dans ses écrits comme dans un océan de lumière, duquel ils sortent réchauffés et brillamment éclairés.

IV. Portrait moral de saint Jean.

Pour le tracer dignement, il faudrait posséder l'âme d'un grand artiste ou celle d'un grand Saint.

Bien que les scènes historiques qui nous montrent à l'œuvre le favori de Jésus soient relativement peu nombreuses, elles suffisent, complétées d'ailleurs par ses écrits, pour nous permettre d'apprécier son caractère, et pour nous laisser une impression tout à la fois très douce et très forte de sa nature intime.

Jean était éminemment doué, surtout de ces qualités supérieures qui attirent toujours et partout l'affection. Son âme était idéale, d'une délicatesse exquise. Il appartenait à ces natures d'élite qui sont singulièrement profondes, contemplatives, volontiers silencieuses. Tandis que son ami saint Pierre — pourtant une grande âme aussi — prend fréquemment la parole dans les récits évangéliques, on ne mentionne de Jean que trois ou quatre réflexions

personnelles, très brèves et de circonstance. La première et la seconde sont notées par saint Luc[1] : « Maître, nous avons vu un homme chasser les démons en votre nom, et nous l'en avons empêché, parce qu'il ne vous suit pas avec nous. — Seigneur, voulez-vous que nous commandions que le feu descende du ciel et les consume[2] ? » La troisième et la quatrième nous ont été conservées par Jean lui-même, dans son évangile[3] : « Seigneur, qui est-ce ? — C'est le Seigneur[4] ! »

Jean est donc par excellence l'apôtre du calme, de la contemplation attentive. Sous ce rapport, son âme était apparentée à celles des Marie[5], des Thérèse, etc. Il nous apparaît admirablement à sa place dans l'île de Patmos, écoutant, ravi, les révélations de son Maître; il nous serait plus difficile de nous le représenter s'adressant, comme Paul, à une foule furieuse dans la cour du temple de Jérusalem[6]. Saint Pierre était ardent, « impulsif », et se mettait aussitôt en avant ; Jean demeurait d'ordinaire recueilli, retiré pour ainsi dire dans une sphère

[1] IX, 49 et 54. Comp. saint Marc, IX, 37.

[2] Pages 53-60. Il y a aussi le célèbre *Possumus*, qui appartient autant à saint Jacques qu'à saint Jean (page 66).

[3] XIII, 25, et XXI, 7.

[4] Pages 73 et 96. La parole « Rabbi, où habitez-vous ? » (saint Jean, I, 38) fut peut-être prononcée par saint André.

[5] La sœur de Marthe et de Lazare.

[6] Act. XXI, 40 et suiv.

intime [1]. « Jean était une de ces natures qui vivaient davantage au dedans qu'au dehors. Tandis que Pierre occupait le devant de la scène, parlant ou agissant, Jean se tenait en arrière, observant, contemplant, s'abreuvant d'amour et de lumière, et satisfait de son rôle de personnage muet, qui convenait si bien à sa nature profonde et mystique [2]. » Pour écrire à la manière de Jean, il fallait avoir beaucoup médité, beaucoup goûté dans le calme le souvenir des actions et des paroles de Jésus. De lui surtout on pouvait dire que sa vie était « cachée en Dieu avec le Christ [3], » auquel il pensait constamment. « Jean, c'est la quiétude de la contemplation, se reposant en silence près de l'objet qu'elle adore, et préludant aux joies calmes de l'éternité [4]. » Voyez-le, sur le magnifique tableau du Dominiquin, les yeux, l'esprit et le cœur levés au ciel; c'est bien lui, vivant au dedans beaucoup plus qu'au dehors, dans l'intensité de la pensée et de l'amour.

On a dit avec beaucoup de vérité que la différence entre saint Pierre et saint Jean, en ce qui concerne leurs relations avec Jésus et spécialement leur amitié pour lui, était la même

[1] Saint AUGUSTIN, *Tract.* CXIV *in Joan.*, relève cette différence, dans un intéressant parallèle entre les deux apôtres.

[2] Un commentateur contemporain.

[3] Epître de saint Paul aux Colossiens, III, 3.

[4] Mgr BAUNARD, *Saint Jean*, p. 167.

que celle qui existait sous ce rapport entre Marthe et Marie. D'un autre côté, si l'apôtre des Gentils se fait surtout remarquer, dans ses discours et dans ses lettres, par son admirable talent de dialecticien, chez Jean c'était au contraire la faculté d'intuition qui avait la prépondérance. Il ne raisonnait pas, il voyait. Il ne disputait pas; il affirmait ou niait, appuyant ses assertions ou ses négations sur leur vérité intrinsèque, que toute âme sincère et loyale devait, pensait-il, percevoir immédiatement. Ce fait est très saillant dans son évangile et dans ses épîtres.

Nous avons vu toutefois que, sous ce calme extérieur, Jean était loin d'être inerte et passif. Il était, au contraire, ardent, impétueux par nature; et c'est sans doute ce trait que Jésus avait voulu caractériser, lorsqu'il donna à Jean et à son frère Jacques le surnom de « fils du tonnerre[1]. » A l'occasion, et surtout dans sa jeunesse, il savait être tout de feu, pour sauvegarder les intérêts de son Maître et lutter contre ses ennemis[2]. En lui, rien de mou, ni de fade, ni ce je ne sais quoi de féminin, de sentimental, que lui ont donné trop souvent les peintres; mais une énergie toute virile, que la vieillesse même ne fit

[1] Pages 43-44.
[2] Pages 53-60.

pas totalement disparaître [1]. Lui aussi, comme Simon-Pierre, il était, sous ce rapport, un digne et vaillant fils de la Galilée [2]. Jamais il ne sut employer des expressions adoucies et mettre, pour ainsi dire, une sourdine à son zèle, lorsqu'il avait à caractériser le mal, à défendre les intérêts de Jésus et de l'Église. Pour lui, un hérétique est un menteur [3], celui qui hait son frère est un meurtrier [4], celui qui nie les doctrines fondamentales du christianisme est un antéchrist [5]; les Juifs ennemis du christianisme sont une synagogue de Satan [6].

Malgré l'ardeur de son zèle, le rôle de Jean ne consista pas, comme celui de Paul, à s'élancer de province en province à travers tout l'empire romain, comme un glorieux conquérant à qui rien ne résiste. En général, sa tâche consista moins à convertir les infidèles qu'à édifier l'Église. A la fin de sa vie, son ardeur s'était transformée en une sérénité toute suave [7].

[1] Les trois épîtres de saint Jean contiennent quelques lignes vigoureuses contre les hérétiques ou les mauvais chrétiens. Voir la Ire épître, II, 18-19; III, 4-10; IV, 3-5; la IIe épître, versets 10-11; la IIIe épître, versets 9-10. Comp. aussi les pages 147 et 148.

[2] L.-Cl. Fillion, *Saint Pierre*, p. 183. Paris, 1906.

[3] Ire épître, II, 22.

[4] *Ibid.*, III, 15.

[5] *Ibid.*, III, 18; IV, 3.

[6] Apoc., II, 9.

[7] Voir les pages 148-152, 154-156.

Notons encore, en passant, que cette ardeur de Jean s'associait en lui à une extrême réserve. Tandis que, dans son évangile, il met volontiers en scène les autres apôtres, signalant, par exemple, les paroles les plus marquantes de Pierre, les brèves réflexions d'André, de Nathanaël et de Philippe, l'incrédulité de Thomas, il ne s'attribue à lui-même, nous l'avons vu, qu'une part très effacée.

Un autre aspect du caractère de saint Jean et même son aspect le plus saillant, tel qu'il se manifeste dans sa vie et dans ses écrits, c'est l'amour, un amour extrêmement intense pour Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour l'Église, pour les âmes.

Nous aimons à le répéter après beaucoup d'autres, saint Jean est avant tout l'apôtre de l'amour. C'est avec un sens exquis que Dante, au xxv[e] chant de son *Paradiso*, parle de lui comme du plus parfait représentant de la sainte charité, tandis que Pierre et Jacques symbolisent la foi et l'espérance dans les deux chants qui précèdent. En effet, d'une part, aucun autre écrivain sacré n'emploie aussi souvent que lui les expressions qui désignent le céleste amour[1], c'est-à-dire, l'amour

[1] Les verbes grecs *agapaó* et *philéô*, « j'aime », les substantifs *agapé*, « amour », et *philos*, « ami », l'adjectif *agapétos*, « aimé », apparaissent jusqu'à cent dix-huit fois dans ses écrits, avec les nuances les plus délicates.

de Dieu ou de Jésus-Christ pour les hommes, l'amour des hommes pour Dieu et Jésus-Christ, l'amour des chrétiens entre eux. D'autre part, personne n'a écrit mieux que lui sur ce thème admirable. Plus loin, nous goûterons cette parole unique, « Dieu est amour », dont l'Église lui sera à jamais reconnaissante[1]. Les lignes suivantes du quatrième évangile en sont le digne commentaire : « Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle[2]; » « Jésus, après avoir aimé les siens qui étaient en ce monde, les aima jusqu'à la fin[3]. »

Jean recommande souvent aussi, et d'une manière éloquente, la charité fraternelle, et nous avons vu avec quelle insistance il revenait, dans ses dernières années, sur ce précepte caractéristique du christianisme[4]. Ce n'est pas sans raison qu'on le regarde, lui qui fut d'ailleurs l'ami par excellence de Jésus, comme le patron des saintes amitiés[5].

[1] Pages 224-225.

[2] III, 16. On a dit à propos de ce beau texte : « Tout l'évangile du salut se concentre dans ce grand message, si simple qu'un enfant peut le comprendre, si grand dans son immensité lumineuse, qu'aucun effort de la pensée humaine ne saurait en sonder les profondeurs. »

[3] XIII, 1. On peut traduire aussi : jusqu'à l'excès.

[4] Pages 154-155.

[5] Voir C. CAHIER, *Caractéristique des Saints dans l'art popu-*

Mais, l'amour qu'il décrit et qu'il recommande n'a rien que de viril et d'énergique : il n'amollit pas l'âme, il la fortifie, l'élève sur des hauteurs, la porte au sacrifice perpétuel et à Dieu, son unique fin. « Pouvez-vous boire la coupe que je boirai moi-même ? — Nous le pouvons. »

Achevons ce tableau, en disant qu'un trait, frappant aussi, du caractère de saint Jean, c'est sa simplicité. Pas de nature moins compliquée ni plus droite que la sienne. Toujours il va directement devant lui, comme le conduit la vérité, et surtout comme le conduit son dévouement pour Jésus et pour les âmes.

V. Les représentations artistiques de saint Jean.

Nous parlerons d'abord des monuments anciens, et nous ne pourrons mieux faire que de laisser en grande partie la parole à nos meilleurs archéologues catholiques.

« L'aigle est celle des quatre figures emblématiques des évangélistes que les artistes de l'antiquité, comme les commentateurs de l'évangile, attribuent à saint Jean, et nous p en-

laire, t. II, p. 619. Paris, 1867. Nous avons parlé ailleurs (*Saint Pierre*, pp. 185-187), de l'étroite union qui existait entre le prince des apôtres et saint Jean. Comp. saint JEAN CHRYS., *Hom.* LXXXVIII *in Joan.*, et saint AUGUSTIN, *In Joan. tractat.* CXXIV.

sons que c'est la plus ancienne manière de représenter le disciple bien-aimé [1]. »

Plus tard, on le voit figuré, sur les sarcophages, les mosaïques, les ivoires, etc., en compagnie des onze autres apôtres, tantôt debout et tantôt assis auprès de Notre-Seigneur; ou bien, il fait partie du groupe des quatre évangélistes, auprès de chacun desquels se tient l'animal qui le symbolïse [2].

Deux vases dorés très anciens nous montrent saint Jean de buste, s'entretenant avec saint Pierre; les noms des deux apôtres sont inscrits dans une couronne de laurier, placée entre leurs visages [3]. « Des monuments d'une époque plus récente, quelques mosaïques du VI^e^ siècle, par exemple, le montrent jeune,... les cheveux à la nazaréenne, la tête nimbée, avec le costume apostolique, tunique longue et *pallium*, tenant son évangile serré contre sa poitrine. Dans celle de saint Vital de Ravenne, qui est de 547, il est assis et tient en ses mains le *codex* de son évangile ouvert, et devant lui est une petite table où l'on remarque un style et un encrier; l'aigle symbolique

[1] MARTIGNY, *Dictionnaire des antiquités chrétiennes*, p. 330. Paris, 1865.

[2] REUSENS, *Eléments d'archéologie chrétienne*, 2^e^ édit., t. I, p. 557.

[3] MARTIGNY, *l. c.*; F.-X. KRAUS, *Real-Lexikon der christlichen Alterthümer*, t. II, p. 66.

est placé au-dessus de sa tête... Sur une miniature d'un manuscrit grec d'une haute antiquité, l'on voit saint Jean assis, dictant son évangile à un diacre. Au IX^e^ siècle, il est représenté debout, avec un volume à la main, dans la mosaïque de Sainte-Marie-Nouvelle, avec trois autres apôtres occupant chacun une niche, de deux côtés d'une niche principale où la Sainte Vierge est assise, l'Enfant Jésus sur ses genoux. Il paraît à peu près avec les mêmes conditions, vêtu d'une tunique verte et d'un manteau jaune, dans une grossière, quoique très curieuse peinture de la même époque, décorant la crypte de saint Urbain *in Cafarella* à Rome. Il se tient à droite de Marie, et saint Urbain est à gauche. L'ancienne mosaïque du portique de Saint-Jean-de-Latran fait voir le supplice de saint Jean devant la Porte Latine. La scène n'est pas complète, parce que la mosaïque est endommagée ; on distingue seulement la flagellation de l'apôtre[1] et l'injurieuse scène de la coupe de ses cheveux[2]. »

Les artistes chrétiens des premiers siècles ne pouvaient oublier la scène, si douloureuse et en même temps si glorieuse pour saint Jean,

[1] Chez les Romains, ce supplice précédait d'ordinaire l'exécution de la peine de mort.

[2] MARTIGNY, *l. c.*

où Jésus, sur le point d'expirer, lui confia sa propre mère. Dans les plus anciennes représentations de cet épisode, le Saint est debout avec Marie au pied de la croix; ils appuient l'un et l'autre leur visage sur leur main en signe de douleur, ou bien, ils lèvent les bras au ciel. Parfois, au-dessus de la tête du disciple, on lit en abrégé l'une de ces inscriptions : « Disciple, voici ta mère », « Apôtre, voici ta mère[1] ».

Plus tard, probablement peu de temps avant le XIII[e] siècle, on figure à côté de saint Jean la coupe empoisonnée, de laquelle la mort s'échappe sous la forme d'un serpent ou d'un dragon[2]. Cette coupe lui sert même d'attribut fixe lorsqu'il est envisagé comme apôtre, tandis que l'aigle le désigne surtout comme évangéliste[3].

A une certaine époque, un des signes caractéristiques les plus répandus pour figurer les apôtres consistait à attribuer à chacun d'eux l'un des douze articles du symbole, écrit

[1] Voir REUSENS, *Éléments d'archéologie chrét.*, 2[e] édit., t. I, p. 543 ; MARTIGNY, *Dict. des antiquités chrét.*, 1[re] édit., p. 330 ; F.-X. KRAUS, *l. c.*, t. II, p. 65.

[2] Voir les pages 153-154.

[3] REUSENS, *l. c.*, t. II, p. 515 ; GRIMOUARD DE SAINT-LAURENT, *Manuel de l'art chrétien*, p. 481, Paris, 1878 ; Ch. CAHIER, *Caractéristique des Saints dans l'art populaire*, t. I, pp. 49-51, 392-395, Paris, 1867 ; VIOLLET-LE-DUC, *Dictionnaire raisonné de l'architecture française, du XI[e] au XVI[e] siècle*, t. I, pp. 25-27.

sur une banderolle. Saint Jean reçoit comme attribut tantôt le second article, *Et in Jesum Christum, filium ejus unicum, Dominum nostrum*, tantôt le quatrième, *Passus sub Pontio Pilato, crucifixus, mortuus et sepultus* [1].

Le type idéal que les grands peintres modernes se sont formé de saint Jean nous est devenu familier, grâce à l'art italien, grâce surtout aux compositions du Titien, de Raphaël et du Dominiquin : un jeune homme d'une beauté toute céleste, aux traits d'une douceur presque féminine, aux longs cheveux qui retombent le long de son cou, avec l'aigle à ses côtés. Son regard est dirigé vers le ciel, où il va chercher l'inspiration ; sa main tient une plume prête à écrire ce que ses yeux auront contemplé là-haut [2].

Indépendamment des tableaux où saint Jean est représenté à part, on le trouve régulièrement, avec ce même type qui le rend aussitôt reconnaissable, sur les peintures nombreuses qui reproduisent les scènes de la Transfiguration, de l'institution de l'Eucharistie, de l'agonie de Jésus à Gethsémani, du crucifiement,

[1] Barbier de Montault, *Traité d'iconographie chrétienne*, t. II, pp. 249-252, Paris, 1891 ; Reusens, *l. c.*, t. II, pp. 514-515 ; Ch. Cahier, *l. c.*, t. I, pp. 49-51.

[2] Le peintre espagnol Alonzo Cano s'est illustré par plusieurs beaux tableaux, qui associent tout particulièrement saint Jean aux visions de l'Apocalypse.

de la descente de croix, de la résurrection, de l'ascension, de la mort de la Sainte Vierge, etc. C'est une figure si attrayante, que les grands peintres n'ont manqué aucune occasion de lui donner une place saillante dans leurs compositions.

TROISIÈME PARTIE

Les écrits et la théologie de saint Jean.

Parmi les œuvres qui illustrèrent la dernière partie du ministère de saint Jean, nous avons à étudier maintenant, avec une satisfaction très douce, mais avec la brièveté exigée par notre plan, ce que nous pouvons nommer son activité littéraire, c'est-à-dire, son évangile, ses trois épîtres et son Apocalypse.

Cette activité a été fort bien caractérisée par un ancien commentateur protestant, en quelques lignes pleines de sens : « Jean continue de vivre, et il présente constamment son image à l'Eglise, afin qu'elle la contemple, grâce à ses écrits d'or, qu'il a laissés comme des trésors très précieux, pour l'instruction de tous ceux qui vivront après lui [1]. »

[1] LAMPE, *Prolegom. in Joan.*, l, c. VII, § 1.

Fait remarquable, et même unique en ce qui concerne les auteurs inspirés du Nouveau Testament : saint Jean possède une place comme écrivain dans chacune des trois parties de ce livre sacré. Par son évangile, dans la première partie, qui raconte l'histoire de Jésus et l'origine de l'Église ; par ses trois épîtres, dans la seconde partie, qui est toute doctrinale ; par son Apocalypse, dans la troisième, dite prophétique, qu'il compose à lui seul. Saint Pierre et saint Paul n'ont écrit que des lettres ; pas d'évangile, au moins d'une manière directe[1]. En outre, sous le rapport de l'étendue des écrits, c'est à saint Jean que revient la troisième place ; saint Paul occupe la première, avec ses quatorze épîtres, et saint Luc la seconde, avec son évangile et les Actes des apôtres.

[1] On rattache très justement à leurs noms les évangiles de saint Marc et de saint Luc.

CHAPITRE PREMIER

L'ÉVANGILE SELON SAINT JEAN

I. Son authenticité et les principales circonstances de sa composition.

On l'a souvent répété, les évangiles sont devenus, à notre époque troublée, un véritable « champ de bataille », où tous les partis théologiques sont en lutte ; mais c'est surtout à propos de l'évangile selon saint Jean que le conflit est le plus aigu. Les membres de l'école rationaliste la plus avancée en fait d'exégèse acceptent pour la plupart, jusqu'à un certain point, la valeur historique des trois synoptiques, non sans donner de nombreux coups de ciseaux à travers les pages sacrées. Mais, lorsqu'il s'agit de saint Jean, ils ne prennent pas même la peine de choisir et d'élaguer ; d'un seul coup de hache ils abattent, ou prétendent abattre, cette admirable branche de l'arbre évangélique. C'est qu'elle les gêne

considérablement dans leurs négations audacieuses, eux qui ne veulent à aucun prix du Verbe incarné et de la divinité de Jésus-Christ.

Toutefois, si les adversaires du quatrième évangile sont hardis et présomptueux, ses défenseurs ne se laissent pas décourager, et ils luttent de toutes leurs forces pour conserver au monde, dans tout son éclat et toute sa beauté, ce joyau évangélique. Dieu merci, ils ont gardé toutes leurs positions, et il n'est point à craindre qu'elles leur soient enlevées, tant la tradition est claire, ancienne et unanime, pour rendre témoignage à son authenticité et à sa crédibilité parfaite [1].

Nous sortirions des limites de cet ouvrage, si nous donnions ici, même sous une forme abrégée, ce qu'on appelle une « Introduction critique et exégétique » au quatrième évangile [2]. Nous nous proposons seulement de caractériser en quelques pages cette œuvre admirable, de manière à mieux faire connaître encore celui qui l'a composée. Ainsi comprise,

[1] Nous sommes heureux de signaler à nos lecteurs l'excellent volume que M. l'abbé M. Lepin, professeur d'Ecriture sainte au Grand Séminaire de Lyon, a publié naguère sous ce titre : *L'Origine du quatrième Evangile*, Paris, 1907. « L'absolue exactitude de la thèse traditionnelle » y est magistralement défendue.

[2] Voir celle qui précède notre commentaire de l'*Evangile selon saint Jean*, pp. XIII-LXIV; Paris, 1887. Nous lui ferons plus d'un emprunt.

une courte étude de ce genre fait essentiellement partie d'une biographie de l'apôtre évangéliste.

Fait surprenant : le nom de saint Jean n'apparaît pas une seule fois dans l'évangile que dix-neuf siècles consécutifs ont très légitimement attribué au disciple bien-aimé. On peut rattacher ce phénomène à deux causes. Peut-être Jean aura-t-il subi en cela l'influence de son Maître, qui se désigne assez fréquemment lui-même d'une façon indirecte par l'expression Fils de l'homme [1] ; imitant cette conduite, il s'appelle discrètement à son tour « le disciple que Jésus aimait. » En outre, comme on l'a dit très finement [2], il avait une raison spéciale pour ne pas souhaiter de mettre trop en avant sa propre personnalité. « Il avait conscience d'avoir reçu un grand privilège, un privilège qui le distinguait à tout jamais parmi les enfants des hommes. L'élan de l'affection qui répondait à l'affection l'excitait à le revendiquer... Mais la réaction de la modestie le porta en même temps à supprimer ce qu'un égoïsme vulgaire aurait accentué... Le fils de Zébédée désirait se fondre et se perdre dans « le disciple que Jésus aimait. » Il n'y a rien

[1] Saint Matth., VIII, 20 ; IX, 6, etc.

[2] W. SANDAY, *The Criticism of the fourth Gospel*, p. 79. Londres, 1905.

que de très naturel en cela... La délicatesse de l'attitude correspond à une délicatesse innée de l'âme. »

Nous venons de faire allusion aux témoignages de la tradition par rapport au quatrième évangile. Ils sont aussi formels et aussi explicites que possible. Si nous nous plaçons au confluent du second et du troisième siècles, ou même vers l'année 170 de notre ère, nous voyons que, d'un côté, dans toutes les provinces ecclésiastiques, — dans les Gaules, par saint Irénée et par les lettres des Églises de Lyon et de Vienne; à Carthage, par Tertullien; en Asie Mineure, par saint Polycrate d'Éphèse; en Syrie, par saint Théophile d'Antioche; en Égypte, par Clément d'Alexandrie; à Rome, par le Canon de Muratori [1], —d'un autre côté, dans le camp des hérétiques eux-mêmes, cet évangile est uniformément traité comme canonique et attribué à l'apôtre saint Jean. « On doit l'admettre en première ligne (parmi les écrits inspirés), disait le savant critique Eusèbe [2], car il est connu dans toutes les Églises qui sont sous le ciel. » Certes, une tradition de cette espèce, qui s'étale sur une surface si large et qui a des racines si profondes, ne se serait jamais formée,

[1] Liste officielle des écrits du Nouveau Testament, qui date de la fin du second siècle.

[2] *Hist. eccl.*, III, 4.

si elle n'avait eu un fondement très solide. Et de fait, si nous remontons plus haut encore, de saint Irénée à Tatien (160), de Tatien à saint Justin (vers 150), de saint Justin à Diognète, et à Papias, et au Pasteur d'Hermas, et à saint Polycarpe, et à saint Ignace, et finalement à saint Clément pape, de manière à arriver jusqu'à la fin du premier siècle, c'est-à-dire, jusqu'à l'époque où fut composé le quatrième évangile, nous trouvons des traces très distinctes de ce sublime écrit [1]. Il n'a donc pas été seulement composé au second siècle par un faussaire, comme on voudrait nous le faire accroire.

A cet argument, qu'on nomme « extrinsèque [2] » parce qu'il est pris au dehors du livre, on ajoute la preuve dite « intrinsèque [3] », qui est tirée du dedans, de l'examen attentif de l'écrit en question. « Ce portrait d'un être unique, tracé par un peintre unique, ces détails si précis qui indiquent le témoin oculaire, cette signature de saint Jean, si modeste, mais d'autant plus frappante ; cet esprit, ce cœur, ce génie de saint Jean exhalant à travers toutes ces pages je ne sais quel parfum de vérité

[1] Voir V.-H. STANTON, *The Gospels as historical Documents*, 1re partie : *The early Use of the Gospels*, Cambridge, 1903, pp. 18-21, 162-243, etc.

[2] Du mot latin *extrinsecus*, au dehors.

[3] Du latin *intrinsecus*, au dedans.

qui dissipe le doute ; d'autre part, cette figure de Jésus-Christ si haute, si sublime, si pure, si vivante, si humaine, qui n'a pu être observée que par un témoin ayant l'esprit, le cœur, la sincérité, la tendresse de saint Jean[1] » : voilà une autre preuve indubitable de l'authenticité du quatrième évangile.

Rien de plus intéressant, et surtout rien de plus victorieux, que cette démonstration, lorsqu'on la poursuit dans le détail. On arrive successivement à cinq conclusions : 1° l'auteur était juif ; 2° il était originaire de Palestine ; 3° il avait été témoin oculaire de la plupart des faits qu'il raconte ; 4° il faisait partie du collège apostolique ; 5° il n'était autre que Jean, fils de Zébédée. Ce sont là comme autant de sphères concentriques, par lesquelles nous arrivons peu à peu, mais sûrement, au résultat cherché. Le cercle des auteurs possibles va se restreignant au fur et à mesure que l'on se rapproche du point central ; la dernière conclusion est moralement inéluctable. L'ensemble et les détails de cet argument agissent avec une force écrasante sur des esprits droits, sans préjugés[2].

Parmi les témoignages des Pères au sujet

[1] Mgr Bougaud, *Jésus-Christ*, 4e édit., pp. 106-107.

[2] Voir L.-Cl. Fillion, *Evangile selon saint Jean*, pp. xxv-xxxiii. Paris, 1887.

du quatrième évangile, l'un des plus dignes d'être notés est celui de Clément d'Alexandrie, qui dirigeait l'illustre école de cette ville vers 190, et qui avait parcouru la Grèce, l'Italie, la Syrie, la Palestine, recherchant partout les traditions chrétiennes les plus antiques. Il se borne à quelques mots ; mais ces mots nous fournissent tous les renseignements essentiels : « Jean reçut les trois premiers évangiles, et remarquant qu'ils contenaient les faits extérieurs de la vie du Seigneur, sur les instances de ses disciples et avec l'inspiration de l'Esprit il composa un évangile spirituel [1]. » Et le docte écrivain a soin d'ajouter qu'il tenait ses renseignements des « anciens du temps passé » ; par conséquent, de l'école même du disciple bien-aimé.

De ce témoignage, qui est un fidèle résumé de tous les autres, il résulte que, d'après la croyance universelle de l'Église primitive, 1° le quatrième évangile est l'œuvre de l'apôtre saint Jean ; 2° que celui-ci l'a composé à une époque où les trois autres évangiles étaient déjà publiés depuis assez longtemps ; 3° que Jean a eu ces trois écrits entre les mains et qu'il les connaissait à fond ; 4° qu'il s'est proposé d'écrire, non pas une biographie propre-

[1] Extrait des *Hypotyposes*, cité par Eusèbe, *Hist. eccl.*, VI, 14. Comp. le témoignage personnel d'Eusèbe, *ibid.*, III, 24.

ment dite du Sauveur, mais un évangile ; 5° que son œuvre, envisagée par rapport à celle des synoptiques, qui s'étaient occupés davantage des faits extérieurs de la vie de Jésus, est une œuvre avant tout *spirituelle* [1].

Une tradition secondaire, non moins ancienne que permanente, et dont l'écho retentit dans le Canon de Muratori [2], dans les écrits de Clément d'Alexandrie [3], de saint Victorin de Pettau (martyr en 303) [4], d'Eusèbe [5], de saint Jérôme [6], affirme que saint Jean composa son évangile à Éphèse, vers la fin de sa vie, sur la demande pressante des prêtres et des fidèles d'Asie Mineure. Rien de plus naturel qu'une telle demande, en de telles circonstances. Jean avait presque atteint la limite extrême de la vie humaine [7], et c'était alors, comme le fait remarquer saint Victorin, une époque de crise périlleuse, à cause des hérésies naissantes ; les évêques et les fidèles qui vivaient auprès du saint apôtre pensaient très justement qu'il y aurait une grande utilité pour l'Église à posséder, dans un livre qui ne mourrait pas, les

[1] Cette épithète sera expliquée plus loin.
[2] Voir la page 184, n. 1.
[3] Dans EUSÈBE, *Hist. eccl.*, VI, 14.
[4] MIGNE, *Patrol. Græca*, t. VI, col. 333.
[5] *Hist. eccl.*, III, 24.
[6] *De vir. ill.*, 9.
[7] Pages 157-158.

récits remarquables, uniques même, qu'il leur avait si souvent exposés de vive voix et qu'on ne trouvait pas dans les trois premiers évangiles.

Après avoir jeûné et prié [1], Jean se mit à l'œuvre, « et tout imprégné de la révélation (divine) [2] », il écrivit d'abord son prologue céleste, puis successivement les autres pages de son volume.

Son cœur aimant, sa mémoire dans laquelle tout ce qu'il avait « vu et entendu par rapport au Verbe de vie [3] » s'était gravé d'une manière indélébile, telles furent, avec l'inspiration d'en haut, les sources principales de ce livre marqué au sceau d'une originalité si admirable. Le temps qui, selon la parole d'un littérateur contemporain, efface de son aile nos meilleurs souvenirs, rajeunissait au contraire ceux du favori de Jésus; l'histoire de son Maître avait pénétré bien avant dans son âme, et il la prenait pour thème de ses méditations réitérées. C'est à un degré surprenant, on ne saurait trop le redire, que le témoin oculaire se manifeste dans les pages du quatrième évangile.

Cela n'exclut pas, d'ailleurs, l'emploi de

[1] Saint JÉRÔME, *Proœm. in Matth.*
[2] *Ibid.*
[3] Ire épître de saint Jean, I, 1.

documents proprement dits, analogues à ceux que saint Luc utilisa, suivant son propre aveu [1], pour sa narration. En outre, avant de composer son œuvre, Jean put recourir aux informations personnelles. Durant les quelques années qu'il passa à Jérusalem après l'ascension du Sauveur, il lui fut facile d'interroger Nicodème, Marie-Madeleine, et d'autres disciples. Surtout, combien de fois, pendant ses colloques intimes avec la Mère de Dieu devenue sa propre mère, ne dut-il pas revenir sur les actions et les paroles de celui qui occupait constamment leurs pensées? De là cette rédaction si sûre d'elle-même, quoique après de nombreuses années.

Le but direct et principal que l'apôtre saint Jean voulut atteindre en composant ce livre, fut dogmatique, christologique. Il a pris soin de nous en avertir lui-même, vers la fin de son beau récit: « Jésus fit encore... beaucoup d'autres miracles, qui ne sont point écrits dans ce livre. Ceux-ci ont été écrits afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et que, le croyant, vous ayez la vie en son nom [2]. » Les autres tendances sont accessoires, et subordonnées à celle-ci, qui donne vraiment le ton à la narration tout entière. Plusieurs Pères ont parlé très nettement en ce sens :

[1] Saint Luc, I, 1-4.
[2] Saint Jean, XX, 30-31.

« Aucun des évangélistes, dit Origène[1], n'a manifesté avec autant d'éclat que Jean la divinité de Jésus. » De même saint Augustin[2]: « Jean a surtout en vue la divinité de Notre-Seigneur, par laquelle il est égal au Père. » Saint Epiphane[3], saint Jérôme[4], et d'autres encore s'expriment en termes analogues. Et en réalité, dans le quatrième évangile, l'ensemble et les détails du récit, les épisodes et les discours convergent sans cesse vers ce but tout à la fois théorique et pratique : démontrer que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et produire par cette démonstration la foi dans tous les cœurs, afin que tous arrivent à la vie éternelle, au salut.

On admet communément, à la suite des anciens écrivains ecclésiastiques, que saint Jean, outre cette intention prédominante, se proposa d'autres buts secondaires. Et d'abord un but polémique. Une tradition qui remonte jusqu'à saint Irénée[5] mentionne en termes exprès les premiers gnostiques parmi les adversaires que l'évangéliste voulait réfuter d'une manière indirecte. Les précurseurs de la gnose avaient fait depuis quelque temps leur appa-

[1] *In Joan.*, I,6.
[2] *De consensu evangelist.*, I, 4.
[3] *Hær.*, LI, 19.
[4] *Proœm. in Matth.*
[5] *Adv. Hær.*, III, XI, 1.

rition en Asie Mineure, lorsque saint Jean vint se fixer à Éphèse. Déjà saint Paul avait dû lutter contre les premiers germes de cette erreur, qu'il envisageait avec un véritable effroi [1]. Elle s'était rapidement développée, et il fallait la frapper d'un grand coup. Or, la thèse de Jean, « Jésus est le Christ, le Fils de Dieu », renverse toutes ces théories absurdes.

Déjà nous l'avons insinué [2], c'est à bon droit que les Pères attribuent aussi à l'auteur du quatrième évangile l'intention, fort légitime et naturelle, de compléter les trois narrations antérieures à la sienne. Indépendamment du témoignage de Clément d'Alexandrie, nous avons sur ce point des assertions encore plus claires et plus explicites de saint Jérôme [3] et d'Eusèbe de Césarée [4]. Cela étant, on s'explique pourquoi saint Jean, vers la fin de sa carrière, consentit à composer un nouveau récit de la vie du Sauveur, et pourquoi il existe entre son œuvre et celles des synoptiques des différences si considérables. D'une part, un des aspects les plus essentiels de la biographie de Jésus lui semblait être trop resté dans l'ombre, et il voulait le mettre davantage en

[1] Comp. les Actes, xx, 29-30; l'épître aux Colossiens, II, 8 et suiv.; la Ire ép. à Timothée, IV, 1-11, etc.

[2] Page 187.

[3] *De vir ill.*, 9.

[4] *Hist. eccl.*, III, 24.

relief; d'autre part, il savait que sa thèse gagnerait en vigueur si, au lieu de revenir sur les faits déjà racontés par ses prédécesseurs, il en insérait d'entièrement neufs dans sa narration. On conçoit donc aisément qu'il omette des traits nombreux, même parmi ceux qui allaient directement à son but, — par exemple, la voix céleste qui se fit entendre au baptême de Jésus [1], les aveux forcés des démoniaques [2], la transfiguration, l'institution de l'Eucharistie, etc., — et qu'il les remplace par d'autres incidents que les synoptiques avaient passés sous silence.

Nous n'avons pas à insister ici sur les divergences, purement extérieures, qui existent entre les deux groupes, les deux types de nos évangiles : le groupe formé par saint Matthieu, saint Marc et saint Luc; le type représenté par saint Jean. Elles ont été depuis très longtemps constatées, expliquées [3]. De nos jours, on a comparé cette différence à celle qui existe dans la physionomie de Socrate d'après les écrits de Platon et ceux de Xénophon. De même que ce dernier dépeint davantage l'activité pratique de son héros, tandis que Platon

[1] Saint Matth., III, 16-17.

[2] Saint Marc, I, 24 ; saint Luc, IV, 34, etc.

[3] Voir à ce sujet notre *Introduction générale aux Evangiles*, pp. 25-27, 53-62. Paris, 1889.

en retrace surtout l'activité philosophique ; de même saint Jean décrit plus spécialement l'être supérieur de Jésus-Christ, alors que les synoptiques insistent plutôt sur les faits extérieurs de sa vie. Mais, des deux parts, c'est le même Jésus, le même rédempteur de l'humanité, le même Fils de Dieu. De la sorte, ainsi qu'on l'a fort bien dit, « la parfaite indépendance des quatre évangélistes se résout en une parfaite harmonie. »

II. Le caractère spécial de l'évangile selon saint Jean.

Décrire à fond le caractère propre du quatrième évangile serait un thème extrêmement riche et intéressant, « qui pourrait recevoir des développements presque indéfinis [1]. » Ici encore, nous devons nous borner à signaler les points essentiels.

Les jugements qui ont été portés, soit dans l'antiquité, soit de nos jours, par des connaisseurs sur cette œuvre admirable nous fourniront d'abord les éléments d'une appréciation générale. Nous l'envisagerons ensuite sous quelques-uns de ses aspects particuliers.

« Nous nous permettons de dire, écrivait

[1] PLUMMER, *Gospel according to St. John*, p. 38. Londres, 1881.

Origène[1], que, de toutes les Écritures, les évangiles sont les prémices; les prémices des évangiles, c'est celui de Jean, dont celui-là ne peut comprendre le sens, qui ne s'est pas appuyé sur la poitrine de Jésus, ou qui n'a pas reçu Marie des mains de Jésus, pour qu'elle soit sa mère. » Saint Ambroise, saint Jérôme, saint Augustin, saint Jean Chrysostome célèbrent tour à tour, en un éloquent langage, la transcendance étonnante de saint Jean comme évangéliste. « Il va au delà des nuées, il va au delà des vertus des cieux, il va au delà des anges, et il trouve le Verbe qui était au commencement[2]. » « Ayant pris des ailes d'aigle, et s'élançant vers des sphères plus élevées, il parle du Verbe de Dieu[3]. » « Les trois autres évangélistes marchent, pour ainsi dire, sur la terre avec l'Homme-Dieu...; celui-ci... s'élève non seulement au-dessus de la terre, de toute l'étendue de l'air et du ciel, mais encore au-dessus de toute l'armée des anges[4]. » « Ne vantez plus les pensées de Platon et de Pythagore. Ils cherchent; Jean a vu. Dès son début, il s'empare de tout notre être; il le soulève au-dessus de la terre, de

[1] *Comm. in Joan.*, I, 6.
[2] Saint AMBROISE, *Prolog. in Luc.*
[3] Saint JÉRÔME, *Proœm. in Matth.*
[4] Saint AUGUSTIN, *In Joan. tract.* XXXVI.

la mer et du ciel, l'emporte plus haut que les anges, par delà toute créature... Alors, quelle perspective s'ouvre devant nos yeux! L'horizon recule sans bornes, les limites s'effacent; c'est l'infini qui apparaît, et Jean, l'ami de Dieu, ne se repose qu'en Dieu[1]. »

Pour Dante aussi, Jean l'évangéliste est « l'aigle propre du Christ ». Bossuet en fait pareillement un sublime éloge en divers endroits de ses écrits[2].

Quant aux exégètes contemporains, qu'ils soient catholiques, protestants ou rationalistes, peu importe; à part de rares exceptions, ils égalent les anciens dans leur admiration enthousiaste pour le quatrième évangile. « C'est un livre si admirablement parfait! C'est le plus merveilleux de tous les livres religieux[3]. » Le mot de Claudius est célèbre[4] : « Depuis mon enfance, j'ai lu bien volontiers dans la Bible; mais c'est surtout saint Jean que je lis avec le plus de charme. Il y a en lui quelque chose de si admirable, de si élevé, de si suave, qu'on ne peut s'en rassasier. Il me semble toujours,

[1] Saint JEAN CHRYS., *Hom. in Joan.*, I, 2.

[2] Voir en particulier ses *Méditations sur l'évangile*, et son *Panégyrique de saint Jean*.

[3] EWALD, *Die Johanneischen Schriften*, t. I, p. 43.

[4] Cité dans la *Zeitschrift für kirchl. Wissenschaft*, 1882, p. 508.

quand je le lis, que je le vois à la dernière cène, appuyé sur la poitrine de son Maître, et que son ange me tient la lumière. » « C'est le cœur du Christ, a-t-on dit encore au sujet de ce beau livre; c'est la couronne des évangiles apostoliques [1]. »

Mais essayons de déterminer de plus près le caractère de cet « évangile d'or [2] », en entrant dans quelques détails qui nous le feront contempler tour à tour sous ses principaux aspects [3].

C'est d'abord l'*évangile du Fils de Dieu* [4]; c'est par là-même un évangile métaphysique, l'évangile du théologien, l'évangile de l'idée. Tout y est profond, sublime, rayonnant, bien que les éléments simples et populaires soient loin d'y être négligés. Un regard rapide jeté sur les chapitres I, III, VI, VII, VIII, X, XIV, XV, XVI, XVII, suffit pour rappeler tout ce qu'ils contiennent de grandeur et de beautés théologiques [5].

C'est aussi l'*évangile du cœur*, composé, on s'en aperçoit promptement, par le disciple

[1] J.-P. LANGE, *Das Evangelium nach Johannes*, 3e édit., p. 19.

[2] Il y a quelques années, en Angleterre, on l'a imprimé en lettres d'or, à la manière du moyen âge.

[3] Voir L.-Cl. FILLION, *Evangile selon saint Jean*, Paris, 1887, pp. 48 et suiv.

[4] Il applique jusqu'à trente fois ce titre à Jésus.

[5] Voir saint AUGUSTIN, *In Joan. tract.* I.

que Jésus aimait, et qui savait rendre amour pour amour. « Presque tout y parle de la charité, » disait saint Augustin[1]. Tout y est marqué au sceau du céleste amour. De là ces lignes d'Origène[2] : « (Jean), cet ami si intime de Jésus et de Marie, ce disciple traité par le Maître comme un autre lui-même, était seul capable des pensées et des sentiments résumés dans ce livre. »

C'est l'*évangile du témoin oculaire*. Saint Matthieu avait eu, comme saint Jean, le bonheur de contempler de ses propres yeux la plupart des événements qu'il raconte; mais il nous l'a peu montré dans sa narration. Au contraire, on s'aperçoit à tout instant que l'auteur du quatrième évangile avait vécu longtemps dans la compagnie de Jésus et qu'il était un de ses apôtres privilégiés. Pour lui, la vie du Sauveur sur la terre s'ouvre au moment où il entre en relations personnelles avec lui[3]. Les traits dramatiques qui dénotent le témoin oculaire abondent dans ses pages[4].

Et pourtant, c'est, plus encore que l'œuvre des synoptiques, *un évangile fragmentaire*. De toutes parts, les lacunes affluent; après l'ex-

[1] *Præf. in epistol. ad Parth.*
[2] *Comment. in Joan.*, I, 6.
[3] Saint Jean, I, 19-51.
[4] Voir I, 4, 9, 11, 14, 18, 19, 20, 21, etc.

posé détaillé d'un fait, un grand vide s'ouvre tout à coup; le récit se brise presque autant de fois qu'il fait un pas en avant. Comme dans l'évangile selon saint Marc, rien sur l'enfance et la vie cachée de Jésus; à la fin, rien sur l'Ascension. En réalité, sur trois ans et demi environ que dura la vie publique de Notre-Seigneur, le récit de saint Jean n'atteint guère directement que trente jours distincts. Du reste, il a soin lui-même, au moyen de formules spéciales qui reviennent de temps à autre[1], de nous avertir qu'il abrège considérablement, ou plutôt qu'il supprime des périodes entières.

C'est encore l'*évangile du double progrès*. Il dévoile, en effet, avec une clarté saisissante, d'un côté, le progrès de la foi et de l'amour à l'égard de Jésus; de l'autre côté, le progrès de l'incrédulité et de la haine. Cette gradation apparaît dès le prologue[2] et se poursuit à travers toutes les pages, jusqu'à la conclusion de l'écrit. « Voilà donc l'évangile de saint Jean. Il ne se compose, pour ainsi dire, que de deux grands tableaux : le tableau de Jésus au milieu des Juifs (ses ennemis), et celui de Jésus au milieu de ses amis[3]. »

[1] Comp. II, 23; III, 2; IV, 43; VI, 2; VII, 1; XX, 30; XXI, 25, etc.
[2] Saint Jean, I, 1-18.
[3] Mgr BOUGAUD, *Jésus-Christ*, 4e édit., p. 113.

Plus spécialement encore, c'est l'*évangile spirituel.* L'auteur est tout céleste, idéal, transfiguré; son œuvre participe à sa nature, à ses beaux titres d'aigle, d'ange et de vierge, qu'on lui a assignés dès l'antiquité. Evangile spirituel : l'épithète remonte, nous l'avons vu[1], à Clément d'Alexandrie, et elle a paru si juste, qu'on ne s'est point lassé de la répéter et de la mettre en relief. Elle contient, en effet, l'éloge le plus bref, mais aussi le plus caractéristique du quatrième évangile. Essayons, à notre tour, de la faire valoir rapidement.

1° Les autres évangiles, comme le fait remarquer Clément d'Alexandrie pour expliquer sa pensée, envisageaient plutôt Notre-Seigneur Jésus-Christ dans ses côtés extérieurs[2]. Avec saint Jean, nous descendons au plus profond de l'âme du Christ; nous étudions l'Homme-Dieu dans sa nature la plus intime. De la sorte, l'élément céleste, qui forme l'arrière-plan des trois premiers récits évangéliques, est l'atmosphère habituelle de l'évangile selon saint Jean.

2° Ici, les discours, les paroles l'emportent en étendue sur les faits; et ces paroles sont

[1] Page 187.

[2] Le savant écrivain oppose l'adjectif *pneumatikon*, spirituel, à *sômatikon*, corporel, extérieur.

d'une élévation, d'une sublimité qui n'est égalée qu'à de rares intervalles dans les évangiles synoptiques. Plus on les relit, plus on y découvre de richesses. Sans doute, au premier regard, elles ont je ne sais quoi de sentencieux, d'abstrait, qui en rend l'intelligence plus difficile; mais comme l'esprit et le cœur sont récompensés lorsque, par la réflexion, on s'est ouvert un chemin parmi ces profondeurs! Evidemment, ce sont souvent de simples sommaires; on le voit par l'entretien avec Nicodème[1], qui, sous sa forme actuelle, aurait à peine duré trois minutes. Mais ces sommaires contiennent vraiment le suc et la moelle des pensées du Sauveur, et même ses expressions principales. Si, dans les discours du quatrième évangile, on découvre une affinité frappante de style avec les trois épîtres de saint Jean, cela tient à ce que l'œuvre de l'évangéliste, tout en demeurant très fidèle à la vérité objective, est comme imprégnée de sa personnalité, de son individualité. Ses méditations s'étaient prolongées, durant de longues années, sur les paroles du Christ, et il avait, pour ainsi dire, imprimé sur elles la marque de son propre génie, de son propre langage. D'ailleurs, le parfait à-propos qui règne partout, les

[1] Saint Jean, III.

nuances remarquables que revêt la parole de Jésus selon le caractère de ses interlocuteurs[1], les petits traits historiques entremêlés aux discours[2], voilà autant de garants d'authenticité et de fidélité.

3° Évangile spirituel par son aspect mystique et symbolique, bien qu'il ne cesse pas un seul instant de raconter des faits réels. On s'aperçoit bientôt, en le lisant, que l'écrivain sacré ne fixe jamais son regard sur les incidents extérieurs en tant qu'incidents extérieurs, mais qu'il a constamment à la pensée leur signification pour l'histoire du salut. Aussi, de son âme contemplative s'échappent souvent des remarques intéressantes, qui soulignent les faits. « Siloé, qui signifie : Envoyé[3]; » « Il (Caïphe) ne dit pas cela de lui-même; mais, comme il était grand-prêtre cette année-là, il prophétisa que Jésus devait mourir pour la nation[4]; » « Judas, ayant donc pris cette bouchée, sortit aussitôt; et il était nuit[5]. » Etc.

Pour saint Jean, les miracles eux-mêmes sont, avant tout, suivant une expression qui lui

[1] Quelle différence dans la manière dont il parle à Nicodème et à la Samaritaine, à la foule et aux prêtres, à ses amis et à ses ennemis!

[2] Voir saint Jean, I, 28; IV, 9; V, 18; VII, 37; X, 22-23; XIV, 31, etc.

[3] Saint Jean, IX, 7.

[4] XI, 51.

[5] XIII, 30.

est chère, des « signes », des types, et, s'il n'en raconte qu'un petit nombre[1], il en tire un brillant parti pour démontrer la mission et la nature divines de Jésus. Il insiste aussi, quoique un peu moins que saint Matthieu, sur l'accomplissement intégral des prophéties de l'Ancien Testament par Jésus-Christ[2].

4° Les personnages, peu nombreux mais très variés, qui se meuvent dans le récit de saint Jean participent également à ce caractère spirituel. Quoique parfaitement vrais et réels, ils ont tous une touche idéale, une mystérieuse transparence, qui rappellent les fresques de Flandrin à Saint-Vincent-de-Paul de Paris et à Saint-Paul de Nîmes. Ce serait un sujet d'études des plus intéressants. Contemplez Marie, la mère de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le disciple bien-aimé, saint Jean-Baptiste[3], saint Pierre, saint André, saint

[1] La liste en est vite dressée : le changement de l'eau en vin, II, 1-11 ; la guérison du fils d'un officier royal, IV, 46-54 ; celle du paralytique auprès de la piscine de Béthesda, V, 1-9 ; la multiplication des pains, VI, 1-15 ; la marche de Jésus sur les eaux, VI, 16-21 ; la guérison de l'aveugle-né, IX, 1-38 ; la résurrection de Lazare, XI, 1-44 ; la pêche miraculeuse, XXI, 1-14. Huit miracles en tout ; et encore le quatrième et le cinquième étaient-ils déjà connus par les écrits synoptiques.

[2] Saint Jean, II, 17 ; VII, 38 ; XII, 38-41 ; XV, 25 ; XVIII, 9 ; XIX, 24, 28, 36, 37, etc.

[3] « Il confessa et ne nia pas, mais il confessa qu'il n'était pas le Christ... Il faut qu'il croisse et que je diminue. » Le précurseur est tout entier dans ces mots, avec sa noble humilité. (Saint Jean, I, 20 ; III, 30.)

Philippe, saint Thomas[1], Nathanaël, Nicodème, Marthe et Marie, la Samaritaine, l'aveugle-né ; dans un autre sens, Judas, Caïphe, Pilate : quels portraits accomplis ! Et pourtant, c'est à peine, parfois, si deux paroles ont été prononcées, si un geste a été signalé. De même pour les groupes, amis ou ennemis (les frères de Jésus, le peuple, les prêtres, les pharisiens, les disciples), que l'évangéliste introduit fréquemment dans sa narration : tout est idéalement tracé, quoique avec la plus parfaite ressemblance[2].

5° Enfin, la figure divine du Sauveur se reflète elle-même « comme dans l'eau la plus pure », servant de centre à toutes les autres. Elle se dégage de plus en plus, à mesure qu'on avance dans le récit ; chaque parole, chaque épisode, chaque trait la révèlent[3], si belle, si aimante, si aimable, si « spirituelle » partout.

Signaler les plus beaux passages de l'évangile selon saint Jean, c'est continuer de le caractériser. Mais la tâche est certainement délicate ; car comment choisir parmi des pages

[1] Il est fort bien caractérisé par ces quelques mots : « Allons, nous aussi, pour que nous mourions avec lui. » (S. Jean, XI, 16.)

[2] Voir WESTCOTT, *St. John's Gospel*, Londres, 1880, pp. LXXI et suiv.; W. ALEXANDER, *The leading Ideas of the Gospels*, 3e édit., Londres, 1898, p. 182-237, 262-281.

[3] Par exemple, le trait « Il se troubla lui-même » (XI, 33), pour montrer que Jésus, en tant que Fils de Dieu, était au-dessus des émotions purement passives.

qui sont toutes remarquables à quelque point de vue ? Ne faudrait-il pas énumérer à tour de rôle tous les épisodes historiques et tous les discours ? Nous espérons du moins que la liste suivante réunirait de nombreux suffrages.

Nous passons sous silence le sublime prologue (I, 1-18), auquel nous consacrerons plus loin une page spéciale. Les débuts de l'histoire évangélique, tels qu'ils sont racontés ensuite par saint Jean, c'est-à-dire, le double témoignage du précurseur (I, 19-34) et la réunion autour de Jésus d'un premier groupe de disciples (I, 35-51), forment certainement une narration très dramatique. Les entretiens du divin Maître avec Nicodème (III, 1-21), et avec la Samaritaine (IV, 1-26) comptent aussi très justement parmi les passages du quatrième évangile qui ont trouvé le plus d'admirateurs : rien de plus frais, de plus vivant, de plus varié que ces récits. La seconde partie du chapitre VI (versets 25-72), qui renferme la promesse de l'Eucharistie, mérite également d'être regardée comme un des points culminants de l'histoire du Sauveur dans l'évangile selon saint Jean.

La guérison de l'aveugle-né (IX, 1-41) ne constitue pas seulement un récit très pittoresque ; c'est en même temps une étude psychologique des plus profondes. Il n'est personne

qui n'ait goûté, admiré l'allégorie touchante du Bon Pasteur (x, 1-18), dans laquelle le cœur aimant et généreux du Sauveur se montre à découvert; personne qui n'ait lu et relu avec émotion, peut-être avec des yeux humides de larmes, la narration particulièrement belle de la résurrection de Lazare, ce grand « miracle de l'amitié » (xi, 1-44). Les chapitres xiii-xvii, qui renferment le doux et dramatique épisode du lavement des pieds, les discours d'après la cène, — « incomparable entretien qui est bien ce que la terre a jamais entendu de plus sublime, de plus bienfaisant et de plus tendre [1], » — et la prière sacerdotale de Jésus, dont les accents sont incomparables, abondent, on le voit, en précieux trésors. L'apparition du Sauveur ressuscité à Marie-Madeleine (xx, 11-18) et sa manifestation à quelques-uns de ses apôtres auprès du lac de Tibériade (xxi, 1-23) servent de digne épilogue au chef-d'œuvre de saint Jean.

III. Le style de saint Jean.

Avant de nous séparer de cette œuvre magistrale, il convient d'apprécier aussi en quelques mots le style du disciple bien-aimé. Ce que

[1] Mgr Bougaud, *Jésus-Christ*, 4e édit., p. 502.

nous en dirons s'applique tout ensemble à son évangile et à ses épîtres[1].

Comme saint Marc, saint Luc et la plupart des écrivains sacrés du Nouveau Testament, saint Jean a écrit en grec. Son grec est même assez pur, si l'on n'envisage que les mots ; mais le ton général, l'esprit qui anime les expressions, la construction des phrases, tout cela est hébraïque, ainsi que l'affirment les meilleurs juges[2]. Pas une seule de ces particules qui abondent dans le grec ordinaire ; pas de périodes, bien qu'elles fussent si chères aux écrivains grecs ; mais de petites phrases, simplement alignées sans art à la suite les unes des autres, d'après ce qu'on a appelé l'ordre *paratactique*[3]. Ce n'est pas que les hébraïsmes soient nombreux ; mais aucun Grec n'aurait pu écrire de la sorte. Qu'on lise successivement, dans le texte original, une

[1] Non toutefois à l'Apocalypse, ainsi qu'il sera dit en son lieu.

[2] « Le langage grec de l'auteur porte les traces les plus évidentes et les plus marquées d'un parfait Hébreu, lequel, même sous le vêtement grec dont il apprit à se revêtir, respire encore tout le souffle de son idiome maternel. » EWALD, *Die Johanneischen Schriften*, 1861, t. I, pp. 44-45.

[3] Les exemples se rencontrent à tout instant. I, 1-2 : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu, et le Verbe était Dieu ; c'est lui qui était avec Dieu. » I, 10 : « Il était dans le monde, et le monde a été fait par lui et le monde ne l'a point connu. » IV, 6 : « Là était le puits de Jacob ; Jésus, fatigué par la marche, se tenait ainsi auprès du puits ; c'était la sixième heure. » Etc.

page du quatrième évangile et une page de Démosthène ou de Thucydide, et l'on sera frappé de la différence.

Mais cette simplicité, très justement vantée par Erasme [1], produit le plus grand effet sans le chercher, car elle recouvre une plénitude et une profondeur de pensées qu'on sent bientôt inépuisables. Non, pas d'art, et une puissance étonnante ; en même temps, beaucoup de suavité, la finesse, la variété, le progrès, les traits à peine indiqués qui se forment en tableau dans l'esprit du lecteur. « Tout cela réuni donne à l'expression et à l'exposition de saint Jean un élan et un charme extraordinaires. Le lecteur simple est captivé et le savant éprouve le besoin d'étudier plus à fond cet évangile [2]. »

Terminons en disant que saint Jean a aussi, plus que beaucoup d'autres écrivains, ses expressions favorites, qui reviennent fréquemment sous sa plume. Par exemple : la formule *Amen amen* [3] (vingt-cinq fois), vérité (vingt-cinq fois), vrai (quinze fois), connaître (cinquante-cinq fois), œuvre (vingt-sept fois), vie (trente-six fois), contempler (trente-trois

[1] *Paraphr. in Joan.*, Præfatio.

[2] De Valroger, *Introduction historique et critique aux livres du N. T.*, t. II, p. 129.

[3] « En vérité, en vérité. »

fois), monde (soixante-dix-huit fois), témoigner (trente-trois fois), nom (vingt-cinq fois), croire (quatre-vingt-dix-huit fois), signe (dix-sept fois), lumière (vingt-trois fois). On a compté aussi jusqu'à soixante-cinq expressions que saint Jean est seul à employer parmi les évangélistes.

Bref, son style est celui d'un grand génie, d'un profond contemplateur ; c'est « un style unique et souverainement original », doux et énergique tout ensemble, qui convient à merveille au caractère intime des écrits de saint Jean, et qui retentit jusqu'au fond de l'âme.

CHAPITRE II

LES TROIS ÉPITRES DE SAINT JEAN

I. Leur authenticité.

Il règne une assez grande différence entre ces trois écrits, sous le rapport de l'étendue, des sujets traités et de l'importance. Le premier est une sorte d'encyclique, adressée par l'apôtre à celles des Églises d'Asie Mineure avec lesquelles il était en relations plus intimes ; les deux autres ne sont que de petits billets, qui rappellent la lettre de saint Paul à Philémon.

Nul doute que ces trois épîtres ne soient vraiment l'œuvre du disciple bien-aimé. Leur authenticité est démontrée, surtout en ce qui concerne la première et la principale d'entre elles, par des preuves qu'on a qualifiées de « particulièrement fortes. »

Il y a d'abord la preuve de tradition, qui

consiste dans les attestations des anciens écrivains ecclésiastiques. Pour la première épître, les témoignages sont unanimes et très explicites. La seconde et la troisième sont tellement courtes et si peu dogmatiques, qu'on ne saurait s'attendre à les voir mentionnées aussi fréquemment dans l'antiquité ; çà et là, pendant quelque temps, on hésita même à les insérer dans le canon des Saintes Écritures. Néanmoins, saint Polycarpe et Papias, saint Ignace et saint Irénée, saint Cyprien, Clément d'Alexandrie et beaucoup d'autres Pères, témoignent en leur faveur. Aussi, lorsqu'on dressa d'une manière définitive et officielle la liste des livres du Nouveau Testament, les trois épîtres y furent-elles insérées à juste titre parmi les écrits de l'apôtre Jean.

D'ailleurs, on constate, entre ces trois lettres et le quatrième évangile, une parenté si extraordinaire sous le rapport des pensées et du style, qu'on est moralement obligé d'en conclure que ces diverses compositions proviennent d'un seul et même auteur. Nous y rencontrons, d'une part, « le même monde d'idées », de l'autre, le même vocabulaire et la même syntaxe. Cela est particulièrement vrai de la première épître. Sa ressemblance avec l'évangile est souvent si grande, que d'assez nombreux auteurs ont supposé que, dans la

pensée de saint Jean, le premier de ces écrits était comme une lettre d'envoi, une sorte d'introduction, destinée à accompagner le second. Simple conjecture, assurément, mais qui n'est pas dénuée de toute probabilité. Il est certain, du moins, que les deux livres durent être composés à des intervalles assez rapprochés.

II. La première épître.

L'occasion de la *I^a Joannis* ressort assez bien de son contenu même. Les temps ont bien changé, depuis l'époque où saint Paul luttait avec un zèle infatigable contre les judaïsants de Jérusalem, de la Palestine et d'ailleurs. Ceux-ci ont disparu entièrement, et ces questions, « Un chrétien est-il tenu de se faire circoncire pour parvenir au salut? Un Juif converti au christianisme peut-il manger les mets autrefois interdits à Israël? » ont cessé de troubler ou d'intéresser les fidèles. La liberté chrétienne, en faveur de laquelle l'apôtre des Gentils avait si bien combattu, est définitivement conquise, et personne ne songe à l'attaquer. Mais de nouvelles erreurs, non moins dangereuses que les anciennes, ont pris naissance, par suite du contact de la religion chrétienne avec les

spéculations orientales et la philosophie grecque. Si l'on a également cessé de discuter sur la supériorité ou l'infériorité du don des langues par rapport au don de prophétie[1], on soulève çà et là d'autres problèmes, d'une importance capitale : Jésus n'est-il qu'un homme ordinaire, comme le prétendent les Ébionites? Le Sauveur possède-t-il, ainsi que l'affirme Cérinthe, une double personnalité, celle du Christ éternel, et celle de Jésus, né dans le temps, qui auraient été associées en lui depuis son baptême jusqu'à son crucifiement? N'était-il, comme le voulaient les précurseurs des Docètes, qu'une apparence d'homme, un fantôme? Libres en ce qui concerne les prescriptions purement extérieures et passagères de la loi mosaïque, les chrétiens ne l'étaient-ils pas aussi par rapport à la loi morale, comme osaient le dire les antinomistes? Voilà les idées perverses dont l'écho retentissait en Asie Mineure, et contre lesquelles saint Jean avait à lutter, lorsqu'il se mit à composer sa première épître.

Son but général est marqué par deux fois, au commencement et à la fin de l'écrit. « Ce que nous avons vu et entendu, nous vous l'annonçons, afin que, vous aussi, vous soyez

[1] Voir la Ire épître de saint Paul aux Corinthiens, XIV, 1 et suiv.

en communion avec nous, avec le Père et avec Jésus-Christ ; et nous vous écrivons ces choses, afin que votre joie soit parfaite [1]. » « Je vous ai écrit ces choses, afin que vous sachiez que vous avez la vie éternelle, vous qui croyez au nom du Fils de Dieu [2]. » Le disciple bien-aimé se proposait de révéler de plus en plus Jésus-Christ à ses lecteurs, afin de leur procurer ainsi la vraie vie, la vie éternelle. En même temps, il voulait les prémunir contre les erreurs qui ont été signalées plus haut.

Sa méthode, ainsi qu'il a été insinué ailleurs [3], diffère notablement de celle de saint Paul. Il ne discute pas avec les hérétiques ; il les renverse par le langage de l'autorité, en insistant sur les vérités qu'ils rejetaient. Les assertions qu'il oppose à leurs théories sont brèves, catégoriques, foudroyantes pour ainsi dire, et en même temps d'un calme surprenant : Voilà ce qu'il faut croire, et voilà ce qu'il faut pratiquer ; quiconque ne le croit pas ou ne le pratique pas a cessé d'être en communion avec Jésus-Christ, l'unique source du salut.

Le sujet traité est fort simple en lui-même, puisque la lettre roule tout entière autour de quelques grandes idées, qui peuvent se ra-

[1] I, 3-4.
[2] V, 13.
[3] Page 168.

mener à la foi au Verbe incarné et à la nécessité de la charité fraternelle. Le lecteur pourra juger de sa beauté, de sa vigueur, par quelques morceaux remarquables que nous allons en extraire. Elle est très riche sous le rapport doctrinal, et vraiment l'œuvre d'« un grand penseur indépendant[1]. »

L'épître s'ouvre par un prologue solennel, qui correspond visiblement à celui de l'évangile selon saint Jean et dont l'accent est plein de vie, de chaleur.

Ce qui était au commencement, ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé et que nos mains ont touché, concernant le Verbe de vie (car la vie a été manifestée, et nous l'avons vue, et nous en rendons témoignage, et nous vous annonçons la vie éternelle qui était auprès du Père et qui nous est apparue) ; ce que nous avons vu et entendu, nous vous l'annonçons, afin que, vous aussi, vous soyez en communion avec nous, et que notre communion soit avec le Père, et avec son Fils Jésus-Christ. Et nous vous écrivons ces choses, pour que vous soyez dans la joie et que votre joie soit parfaite[2].

Après ce beau préambule, s'ouvre une première section (I, 5-II, 29), qu'on peut résumer

[1] Ce mot est d'un rationaliste contemporain.
[2] I, 1-4.

dans cette courte proposition : Dieu est lumière. Thèse admirable, qui ne sera dépassée que par la suivante : Dieu est amour. Après en avoir exposé brièvement les termes, saint Jean la développe, et signale les principales conséquences qui en découlent. Tout chrétien doit s'efforcer de vivre en pleine lumière morale, et, par suite, éviter tout contact avec les ténèbres du péché (I, 5-II, 2). Le vrai croyant doit aussi observer avec soin les divins préceptes, surtout celui qui ordonne d'aimer le prochain (II, 3-11). Dès ses premières lignes, on le voit, la lettre se montre éminemment pratique.

Or, le message que nous avons appris de lui et que nous vous annonçons, c'est que Dieu est lumière, et qu'il n'y a point en lui de ténèbres. Si nous disons que nous sommes en communion avec lui, et que nous marchions dans les ténèbres, nous mentons et nous ne pratiquons pas la vérité. Mais, si nous marchons dans la lumière, comme il est lui-même dans la lumière, nous sommes en communion les uns avec les autres, et le sang de Jésus-Christ son Fils nous purifie de tout péché. Si nous disons que nous n'avons pas de péché, nous nous séduisons nous-mêmes, et la vérité n'est point en nous. Si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste, pour nous remettre nos péchés, et pour nous purifier de toute iniquité. Si nous disons que nous n'avons pas

péché, nous le faisons menteur, et sa parole n'est pas en nous [1].

Voilà bien le genre calme et serein de saint Jean, la marche lente et sûre de son raisonnement, ses antithèses frappantes, ses arguments sans réplique.

Au début du chapitre II, il signale le grand remède qui nous a été donné contre le péché ; puis, après avoir recommandé instamment l'obéissance à tous les ordres de Dieu, il insiste sur le précepte de l'amour fraternel.

Mes petits enfants [2], je vous écris ces choses afin que vous ne péchiez point ; mais, quand même quelqu'un aurait péché, nous avons un avocat auprès du Père, Jésus-Christ le juste. C'est lui qui est une propitiation pour nos péchés ; et non seulement pour les nôtres, mais aussi pour ceux du monde entier [3].

Bien-aimés, je ne vous écris pas un commandement nouveau, mais un commandement ancien, que vous avez eu dès le commencement ; ce commandement ancien, c'est la parole que vous avez entendue. D'un autre côté, c'est un commandement nouveau que je vous écris ; ce qui est vrai en lui et en vous, parce que les ténèbres sont passées et que la vraie lumière brille déjà. Celui qui dit qu'il est dans la lumière, et

[1] I, 5-10.

[2] Diminutif plein de tendresse, que l'apôtre emploie plusieurs fois dans le cours de l'épître.

[3] II, 1-2.

qui hait son frère, est dans les ténèbres jusqu'à maintenant. Celui qui aime son frère demeure dans la lumière, et aucun sujet de chute n'est en lui. Mais celui qui hait son frère est dans les ténèbres et marche dans les ténèbres, et il ne sait pas où il va, parce que les ténèbres ont aveuglé ses yeux [1].

Le lecteur l'a remarqué, l'apôtre joue d'abord sur les mots, afin de rendre la pensée plus saisissante. La loi qui prescrivait aux chrétiens l'amour du prochain était alors tout à la fois ancienne et nouvelle : ancienne, en ce sens que d'assez nombreuses années s'étaient écoulées depuis que Notre-Seigneur l'avait promulguée ; nouvelle, car c'était réellement, comme l'avait dit Jésus, un « commandement nouveau [2] ».

Deux choses surtout seraient capables d'éloigner les chrétiens de la lumière et de les jeter dans les ténèbres : l'amour du monde corrompu et corrupteur, et le commerce avec les hérétiques. Saint Jean traite successivement de ces deux points, après avoir excité davantage encore l'attention de ses lecteurs par une apostrophe émue et solennelle.

Je vous écris, petits enfants, parce que vos péchés vous sont remis à cause de son nom [3]. Je vous

[1] II, 7-11.
[2] Evangile selon saint Jean, XIII, 34, et XV, 12.
[3] Le nom de Jésus-Christ.

écris, pères, parce que vous avez connu celui qui est depuis le commencement. Je vous écris, jeunes gens, parce que vous avez vaincu le malin[1]. Je vous ai écrit, petits enfants, parce que vous avez connu le Père. Je vous ai écrit, pères, parce que vous connaissez celui qui est depuis le commencement. Je vous ai écrit, jeunes gens, parce que vous êtes forts, que la parole de Dieu demeure sur vous et que vous avez vaincu le malin[2].

C'est en termes saisissants que l'apôtre signale ensuite l'obligation qu'ont les chrétiens de ne pas s'attacher au monde :

N'aimez pas le monde, ni les choses qui sont dans le monde. Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est point en lui ; car tout ce qui est dans le monde est concupiscence de la chair, et concupiscence des yeux, et orgueil de la vie ; et cela ne vient pas du Père, mais du monde. Or, le monde passe, et sa concupiscence avec lui ; mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement[3].

Le monde ! Cette expression, souvent employée par saint Jean et par saint Paul dans un sens identique, ne tarda pas à devenir classique dans l'Église. Elle désigne le monde présent, avec ses biens extérieurs et

[1] Le démon.

[2] II, 12-14. Nous avons cité ce passage d'après le grec, qui le donne plus complètement.

[3] II, 15-17.

ses tendances coupables, en tant qu'il est hostile à Dieu, à son Christ, et aux hommes eux-mêmes. Le démon en est le chef ; c'est tout à fait l'opposé du royaume de Dieu ici-bas. L'amour du monde est incompatible avec le devoir d'aimer Dieu, qui est le premier de tous les préceptes imposés aux chrétiens ; d'autre part, rien de plus vain, puisque le monde est essentiellement fragile et que ses biens sont illusoires.

Outre le péril qui vient du monde, du dehors, il y a aussi, pour les fidèles, le danger qui peut naître au sein même de l'Église, sous la forme de l'hérésie et des fausses doctrines.

Mes petits enfants, c'est la dernière heure[1] ; et comme vous avez entendu dire que l'antéchrist doit venir, dès maintenant il y a plusieurs antéchrists ; par là nous savons que c'est la dernière heure. Ils sont sortis du milieu de nous, mais ils n'étaient pas des nôtres, car, s'ils avaient été des nôtres ils seraient demeurés avec nous ; mais ils sont sortis, afin qu'il fût manifeste que tous ne sont pas des nôtres[2].

Après avoir indiqué aux chrétiens d'Asie Mineure de quelle manière ils pourront recon-

[1] C'est-à-dire, une époque de crise et de grands troubles, analogue à celle qui doit amener de violentes perturbations physiques et morales à la fin des temps.

[2] II, 18-19.

naître les docteurs hérétiques, et après les avoir pressés d'adhérer fortement à Jésus-Christ et à l'évangile, Jean aborde la seconde partie de sa lettre, qu'on peut résumer à son tour dans cette phrase sublime : Dieu est amour. Nous regrettons de n'en pouvoir citer que quelques fragments; mais ils suffiront sans doute pour inspirer au lecteur un vif désir de recourir à la source même qui nous les a fournis.

Le chapitre III s'occupe des enfants de Dieu et de leurs marques distinctives. Deux qualités spéciales les caractérisent : la sainteté et l'amour fraternel.

Voyez quel amour le Père nous a témoigné, pour que nous soyons appelés les enfants de Dieu et que nous le soyons en effet. Si le monde ne nous connaît point, c'est parce qu'il ne l'a point connu. Bien-aimés, nous sommes dès maintenant enfants de Dieu, et ce que nous serons n'a pas encore été manifesté. Nous savons que, lorsque ce sera manifesté, nous serons semblables à lui, parce que nous le verrons tel qu'il est. Et quiconque a cette espérance en lui, se sanctifie, comme il est saint lui-même. Vous savez que Jésus a paru pour enlever nos péchés, et qu'il n'y a point de péché en lui. Quiconque demeure en lui ne pèche pas; et quiconque pèche ne l'a pas vu et ne l'a pas reconnu[1].

Car voici le message que vous avez entendu dès

[1] III, 1-6.

le commencement : c'est que vous vous aimiez les uns les autres ; loin de faire comme Caïn, qui était enfant du malin, et qui tua son frère. Et pourquoi le tua-t-il ? Parce que ses œuvres étaient mauvaises, et celles de son frère justes. Ne vous étonnez pas, frères, si le monde vous hait. Nous, nous savons que nous sommes passés de la mort à la vie, parce que nous aimons nos frères. Celui qui n'aime pas demeure dans la mort. Quiconque hait son frère est un homicide ; et vous savez qu'aucun homicide n'a la vie éternelle demeurant en lui. A ceci nous avons connu l'amour de Dieu : c'est qu'il a donné sa vie pour nous ; et nous devons aussi donner notre vie pour nos frères. Si quelqu'un possède les biens de ce monde, et que, voyant son frère dans le besoin, il lui ferme ses entrailles, comment l'amour de Dieu demeure-t-il en lui? Mes petits enfants, n'aimons pas en paroles ni avec la langue, mais par les actes et en vérité [1].

Au début du chapitre IV, saint Jean, qui ne perd pas de vue les docteurs de mensonge, trace quelques règles au moyen desquelles on pourra aisément distinguer l'esprit de vérité et l'esprit d'erreur, malgré toute l'habileté de ce dernier à se déguiser.

Bien-aimés, ne croyez pas à tout esprit, mais éprouvez les esprits, pour voir s'ils sont de Dieu ; car beaucoup de faux prophètes sont venus dans le monde. Voici à quoi vous reconnaîtrez l'esprit de Dieu : tout esprit qui confesse que Jésus-Christ est

[1] III, 11-18.

venu en chair est de Dieu ; et tout esprit qui divise Jésus n'est pas de Dieu, et c'est là l'Antéchrist, dont vous avez entendu dire qu'il vient, et maintenant déjà il est dans le monde [1]. Vous, mes petits enfants, vous êtes de Dieu, et vous l'avez vaincu, parce que celui qui est en vous est plus grand que celui qui est dans le monde. Eux, ils sont du monde ; c'est pourquoi ils parlent selon le monde, et le monde les écoute. Nous, nous sommes de Dieu. Celui qui connaît Dieu nous écoute ; celui qui n'est pas de Dieu ne nous écoute pas. C'est par là que nous connaissons l'esprit de la vérité et l'esprit de l'erreur [2].

L'apôtre arrive ainsi au passage qui est incontestablement le plus beau de cette lettre. Il y associe, dans un langage aussi simple que sublime, l'amour de Dieu et l'amour fraternel.

Bien-aimés, aimons-nous les uns les autres, car l'amour est de Dieu ; et tout homme qui aime est né de Dieu et connaît Dieu. Celui qui n'aime point ne connaît pas Dieu, car Dieu est amour. L'amour de Dieu s'est manifesté parmi nous en ceci : Dieu a envoyé son Fils unique dans le monde, afin que nous vivions par lui. L'amour consiste en ce que ce n'est pas nous qui avons aimé Dieu, mais que c'est lui qui nous a aimés le premier, et qui a envoyé son Fils comme une propitiation pour nos péchés. Bien-aimés, si c'est ainsi que Dieu nous a aimés, nous aussi nous devons nous

[1] Non pas d'une manière personnelle, mais par son esprit et ses tendances.

[2] IV, 1-6.

aimer les uns les autres. Personne n'a jamais vu Dieu. Si nous nous aimons les uns les autres, Dieu demeure en nous, et son amour est parfait en nous... Tout homme qui confessera que Jésus est le Fils de Dieu, Dieu demeure en lui, et lui en Dieu. Et nous, nous avons connu l'amour que Dieu a pour nous, et nous y avons cru. Dieu est amour, et celui qui demeure dans l'amour demeure en Dieu, et Dieu en lui. La perfection de l'amour de Dieu en nous, c'est que nous ayons de l'assurance au jour du jugement, parce que tel qu'il est, lui, tels aussi nous sommes en ce monde. La crainte n'est point dans l'amour; mais l'amour parfait bannit la crainte, car la crainte suppose une peine, et celui qui craint n'est point parfait dans l'amour. Nous donc, aimons Dieu, puisque Dieu nous a aimés le premier. Si quelqu'un dit : J'aime Dieu, et qu'il haïsse son frère, c'est un menteur. Car comment celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, peut-il aimer Dieu qu'il ne voit pas ? Et c'est là le commandement que nous tenons de Dieu : Que celui qui aime Dieu aime aussi son frère [1].

« Dieu est amour ! » Déjà nous l'avons insinué, c'est une des gloires du disciple bien-aimé d'avoir été choisi pour nous faire cette révélation. « Alors même, écrivait éloquemment saint Augustin [2], qu'aucune autre chose n'aurait été dite à la louange de l'amour à travers les pages de l'épître, et absolument rien à travers

[1] IV, 7-21.
[2] Dans son commentaire sur ce passage.

les autres pages de l'Écriture ; si en cette unique chose, *Dieu est amour*, consistait tout ce qui nous a été dit par la voix de l'Esprit-Saint, nous ne devrions pas demander davantage. » Il est vrai que l'Ancien Testament nous présente parfois l'amour comme un des grands attributs de Dieu [1] ; mais il était réservé au Nouveau Testament de nous apprendre que l'amour constitue, comme la lumière, l'essence même de Dieu. Rien ne pouvait nous donner une idée plus parfaite, plus douce et plus consolante de la nature divine.

Le chapitre v a pour thème principal la foi en Jésus-Christ et les précieux résultats qu'elle opère. Les victoires de la foi sont admirables. D'abord, animée par la charité, elle procure au chrétien la force nécessaire pour observer les commandements divins ; elle l'aide ensuite puissamment à vaincre le monde et ses attraits.

Quiconque croit que Jésus est le Christ, est né de Dieu ; et quiconque aime celui qui a engendré, aime aussi celui qui est né de lui. A ceci nous connaissons que nous aimons les enfants de Dieu : c'est quand nous aimons Dieu, et que nous gardons ses commandements. Car l'amour pour Dieu consiste en ce que nous gardions ses commandements, et ses commandements ne sont pas pénibles. Car tout ce qui est né de

[1] Par exemple, au Deutéronome, IV, 37 ; VII, 8-13 ; X, 15-18 ; XXIII, 5 ; dans Isaïe, XLIII, 4, et XLVIII, 14 ; dans Osée, XI, 1, 8-9 ; dans Malachie, I, 2.

Dieu est vainqueur du monde; et ce qui remporte la victoire sur le monde, c'est notre foi. Quel est celui qui est vainqueur du monde, sinon celui qui croit que Jésus est le Fils de Dieu [1] ?

Dans son épilogue, l'écrivain sacré signale à ses lecteurs deux assurances très précieuses que leur procure la foi en Jésus-Christ. La première, c'est qu'ils peuvent tout demander à Dieu et tout obtenir de lui; la seconde, c'est que, grâce à leur union avec le Sauveur, les croyants sont sûrs de triompher du péché, du monde et du démon.

Je vous écris ces choses, afin que vous sachiez que vous avez la vie éternelle, vous qui croyez au nom du Fils de Dieu. Et c'est là l'assurance que nous avons envers lui : quoi que nous lui demandions selon sa volonté, il nous exauce. Et nous savons qu'il nous exauce, quoi que nous lui demandions; nous le savons, parce que nous obtenons les choses que nous lui demandons... Nous savons que quiconque est né de Dieu ne pèche point; mais la naissance qu'il a reçue de Dieu le conserve, et le malin n'a pas de prise sur lui. Nous savons que nous sommes de Dieu, et que le monde entier est sous l'empire du malin. Et nous savons aussi que le Fils de Dieu est venu, et qu'il nous a donné l'intelligence, afin que nous connaissions le vrai Dieu, et que nous soyons en son vrai Fils. C'est lui qui est le vrai Dieu et la vie éternelle [2].

[1] v, 1-5.
[2] v, 13-20.

III. La seconde et la troisième épître.

Ces deux « lettres-jumelles », comme on les a parfois appelées à cause de leurs ressemblances caractéristiques, furent probablement les deux derniers écrits de saint Jean. Il était à la fin de sa carrière lorsqu'il les composa, et c'est pour cela qu'il y prend le nom d'*Ancien*. Elles respirent entièrement son esprit, car elles manifestent tour à tour sa tendresse paternelle pour ses fidèles disciples, et sa vigueur d'apôtre à l'égard de ceux qui propageaient les mauvaises doctrines. Elles sont, malgré leur brièveté, des documents très précieux sous le rapport historique, car elles nous permettent d'entrevoir ce qu'était la vie intime des Églises d'Asie à la fin du premier siècle.

Dans sa seconde épître, l'apôtre a pour but de recommander la pratique de la charité fraternelle et la persévérance dans la vraie foi, surtout en ce qui concerne l'incarnation du Christ. Comme divers hérétiques niaient la réalité de ce dogme capital, Jean invite les chrétiens d'Asie Mineure à rompre toute relation particulière avec eux, afin de n'avoir part en aucune manière à leur culpabilité. La lettre est adressée à une « dame élue », et l'on

discute depuis de longs siècles, pour savoir si ces mots représentent au propre une chrétienne isolée, mère de famille, ou bien, au figuré, une Église particulière. Il n'est pas possible de donner une solution certaine de ce problème exégétique ; néanmoins, la seconde opinion, qui était déjà celle de saint Jérôme, tend aujourd'hui à prévaloir. Il s'agirait donc d'une chrétienté asiatique, que saint Jean nomme métaphoriquement une « dame élue », parce qu'elle avait été choisie pour appartenir à Jésus-Christ.

Après la salutation accoutumée, l'auteur insère son thème favori, et recommande instamment la pratique de l'amour fraternel.

J'ai éprouvé une grande joie à trouver quelques-uns de tes enfants marchant dans la vérité, selon le commandement que nous avons reçu du Père. Et maintenant, je te demande, Dame, non comme si je t'écrivais un commandement nouveau, mais d'après celui que nous avons reçu dès le commencement, que nous nous aimions les uns les autres. Et l'amour consiste en ceci : que nous marchions selon ses commandements. Car c'est là le commandement, comme vous l'avez entendu dès le commencement, que vous marchiez dans cet amour [1].

A cette recommandation il associe, comme dans sa première lettre, dont celle-ci est une

[1] Vers. 4-6.

sorte de sommaire, l'ordre très pressant de se mettre en garde contre les faux docteurs.

De nombreux séducteurs se sont répandus dans le monde, qui ne confessent point Jésus-Christ venu en chair. Un tel homme est un séducteur et un antéchrist. Prenez garde à vous, afin de ne pas perdre le fruit de votre travail, mais de recevoir une récompense pleine. Quiconque s'éloigne et ne demeure point dans la doctrine du Christ n'a pas Dieu ; celui qui demeure dans cette doctrine, celui-là a le Père et le Fils. Si quelqu'un vient à vous et n'apporte pas cette doctrine, ne le recevez pas dans votre maison, et ne le saluez point. Car celui qui le salue participe à ses œuvres mauvaises [1].

La conclusion est d'une charmante simplicité :

Quoique j'eusse plusieurs choses à vous écrire, je n'ai pas voulu le faire avec du papier et de l'encre ; car j'espère aller auprès de vous et vous entretenir de vive voix, afin que votre joie soit pleine. Les enfants de ta sœur élue te saluent [2].

La troisième épître est adressée à un chrétien fervent, nommé Gaïus, membre d'une Église assez éloignée de la ville où l'apôtre avait alors son domicile. Naguère, cet homme généreux avait accordé l'hospitalité à plusieurs missionnaires qui traversaient le lieu de sa

[1] Vers. 7-11.
[2] Vers. 12-13. La « sœur élue » est une autre Église d'Asie.

résidence; ceux-ci, étant venus auprès de saint Jean, firent solennellement son éloge devant tous les fidèles. Le vénérable « Ancien » lui écrit pour le remercier et l'encourager. Il blâme ensuite avec vigueur un certain Diotréphès, aussi arrogant qu'intolérant, qui refusait de reconnaître l'autorité suprême de Jean et de recevoir ceux qui étaient en communion avec lui. Nous citons en entier cet intéressant billet, à part la conclusion, qui est presque identique à celle de la seconde lettre.

L'ancien, au bien-aimé Gaïus, que j'aime véritablement. Bien-aimé, je prie pour que tu prospères en toutes choses et que tu sois en bonne santé, comme ton âme prospère aussi.

J'ai été fort réjoui, lorsque des frères sont venus et ont rendu témoignage à la vérité, en disant que tu marches dans la vérité. Je n'ai pas de plus grande joie que d'apprendre que mes enfants marchent dans la vérité. Bien-aimé, tu agis fidèlement, quoi que tu fasses pour tes frères, qui de plus sont étrangers. Ils ont rendu témoignage à ta charité en présence de l'Église; tu feras bien de pourvoir à leur voyage d'une manière digne de Dieu. Car c'est pour son nom qu'ils se sont mis en route, sans rien recevoir des païens. Nous devons donc accueillir de tels hommes, afin de travailler avec eux pour la vérité.

J'aurais écrit à l'Église; mais Diotréphès, qui aime à tenir le premier rang parmi eux, ne nous reçoit pas. C'est pourquoi, lorsque je viendrai, je rappellerai

les actions qu'il commet, se livrant contre nous à de méchants propos ; et, comme si cela ne lui suffisait pas, non seulement il ne reçoit pas lui-même les frères, mais il empêche ceux qui voudraient les recevoir et les chasse de l'Église. Bien-aimé, n'imite pas le mal, mais ce qui est bon. Celui qui fait le bien est de Dieu ; celui qui fait le mal n'a pas vu Dieu.

Tous, et la vérité elle-même, rendent un bon témoignage à Démétrius ; nous aussi, nous lui rendons témoignage, et tu sais que notre témoignage est véridique.

Nous voudrions posséder de nombreuses lettres de ce genre, intimes et familières, qui nous permettent de lire, tout ensemble, dans le cœur du disciple bien-aimé et dans l'histoire de l'Église primitive.

CHAPITRE III

L'APOCALYPSE

I. L'authenticité du livre ; la date et le lieu de la composition.

Saint Jean n'a pas eu seulement l'honneur d'être choisi de Dieu pour écrire un des quatre évangiles ; il n'a pas seulement composé des lettres dogmatiques et morales, comme saint Pierre, saint Paul, saint Jacques et saint Jude ; il lui a été donné aussi de publier l'unique livre directement prophétique que contienne le Nouveau Testament. Que de gloires pour lui ! Celles de disciple favori du Maître, d'apôtre, de martyr, de vierge, d'évangéliste, de prophète. Et cette dernière n'est pas la moindre de toutes, car, dans la longue et dramatique série de visions qui forment l'Apocalypse, Jean fait revivre l'esprit et la manière des anciens prophètes israélites, et souvent dépasse leur sublimité.

Le mot grec *apokalypsis* signifie : action de dévoiler ; il est très exactement traduit par « révélation ». Mais, bien que l'Apocalypse de saint Jean soit une révélation divine, cela ne

veut pas dire qu'elle nous manifeste les secrets du ciel en termes toujours clairs et sans ambiguïté. Les oracles qu'elle contient sont presque toujours présentés sous un vêtement symbolique, dont il n'est pas facile de déterminer la signification précise. De là, l'ancien dicton : style d'Apocalypse, style obscur. De là, aussi, les systèmes très divers d'interprétation que nous aurons à exposer brièvement.

Plusieurs fois, l'auteur du livre se présente sous le nom de Jean[1], et divers traits démontrent qu'il ne diffère pas du disciple que Jésus aimait : entre autres, ceux qui concernent son bannissement dans l'île de Patmos[2] et l'autorité suprême qu'il exerçait sur les Églises de l'Asie proconsulaire[3], deux faits constatés par une tradition très ancienne[4].

Notons aussi l'appel réitéré que l'auteur fait à son propre témoignage[5]; or, c'est là précisément une coutume caractéristique de l'apôtre saint Jean.

Les preuves du dehors confirment de la façon la plus satisfaisante cette preuve du dedans. Les assertions directes ou indirectes des auteurs ecclésiastiques du second siècle,

[1] Apoc., I, 1, 4, 9; XXII, 8.
[2] Apoc., I, 9.
[3] Voir les chap. II et III.
[4] Voir les pages 131-133 et 137-140.
[5] Apoc. I, 2; XXII, 18, 20, etc.

tout particulièrement de ceux qui vivaient dans la contrée pour laquelle l'Apocalypse fut composée en premier lieu, sont aussi nombreuses et aussi claires qu'on peut le désirer ; elles attribuent ouvertement cet écrit à Jean l'évangéliste. S'il y eut sous ce rapport, au IIIe siècle, un revirement de l'opinion dans l'Église grecque, par suite de préoccupations secondaires [1], ce fut seulement d'une manière transitoire, car la croyance antique ne tarda pas à redevenir florissante, et à peu près unanime jusqu'à l'époque du rationalisme. Du reste, si un grand nombre de critiques avancés traitent aujourd'hui l'Apocalypse comme un livre apocryphe, d'autres interprètes de la même école la croient composée certainement par saint Jean.

On a parlé, il est vrai, de la dissemblance très grande qui existerait entre l'Apocalypse et les autres écrits de l'apôtre Jean. Voici la réponse faite à cette objection par le célèbre Herder, observateur littéraire d'une grande finesse : « La différence entre l'évangile

[1] Pour réfuter plus aisément certaines erreurs que des docteurs téméraires prétendaient appuyer sur plusieurs passages de l'Apocalypse, en particulier la fameuse erreur du millénarisme grossier, on se mit à nier l'autorité apostolique du livre même, dont on attribua la composition à l'évangéliste Jean-Marc, à un prêtre inconnu du nom de Jean, etc. Voir notre *Sainte Bible commentée*, t. VIII, pp. 784 et suiv.

de saint Jean et l'Apocalypse, je ne la vois pas ; je vois une ressemblance aussi grande qu'elle peut exister entre des écrits si divers. Celui qui a des yeux pour voir et une âme pour sentir ce que c'est que l'esprit et le caractère dans un écrit, trouvera trait pour trait l'esprit et le cœur de Jean dans son Apocalypse [1]. » Qu'il suffise de mentionner, comme exemple de coïncidences incontestables entre l'Apocalypse et les autres œuvres littéraires de saint Jean, le titre de *Logos*, qu'il est seul à donner à Jésus-Christ [2]; le nom symbolique d'Agneau, pour désigner le Sauveur immolé pour notre salut [3]; la mention du côté percé de Jésus, accompagnée d'une citation identique que l'auteur emprunte au prophète Zacharie [4].

Il est également vrai que le style de l'Apocalypse diffère assez notablement de celui du quatrième évangile et des épîtres de saint Jean, surtout en ce sens qu'il est moins correct, et que l'on y constate l'absence de plusieurs expressions favorites de l'apôtre. D'autre part, il est certain que, tout en ayant ses

[1] Réflexion citée par R. KUBEL, *Offenbarung Johannis*, 2e éd., Munich, 1898, p. 183.

[2] Saint Jean, I, 1 et suiv. ; la Ire ép., I, 1, et l'Apoc., XIX, 13.

[3] Vingt-cinq fois dans l'Apocalypse, deux fois dans le quatrième évangile (I, 29 et 36), seulement une fois ailleurs (Ire ép. de saint Pierre, I, 19).

[4] Saint Jean, VI, 32 ; Apoc., I, 7.

particularités manifestes, il présente des analogies très réelles avec celui des autres écrits de Jean l'évangéliste. Aussi, des critiques assez sévères, hostiles même, ont reconnu qu'on ne peut tirer, de ce côté, aucun argument défavorable à l'authenticité.

Saint Irénée nous fournit un précieux renseignement sur la date de l'Apocalypse. « La vision (de Jean), dit-il[1], ne remonte pas à un temps considérable, mais elle a été contemplée (par l'apôtre) presque à notre époque, vers la fin du règne de Domitien. » Ce témoignage nous reporte aux années 93-96 de notre ère, puisque Domitien occupa le trône de 81 à 96. C'est sans raison suffisante qu'on a voulu, de nos jours, avancer la composition du livre jusqu'en 68.

L'Apocalypse a-t-elle été écrite dans l'île de Patmos, où Jean fut témoin des visions célestes[2], ou seulement à Éphèse, lorsque son exil eut pris fin ? On ne saurait le dire avec une entière certitude. La première hypothèse est de beaucoup la plus vraisemblable, car il était dans l'ordre que l'apôtre racontât immédiatement ce qu'il avait vu dans son extase, Jésus lui ayant communiqué ses révélations pour qu'il les consignât aussitôt par

[1] *Adv. hær.*, v, 30. Comp. EUSÈBE, *Hist. eccl.*, V, x, 6.
[2] Apoc., I, 9 et suiv.

écrit et qu'il les transmît sans retard aux Églises d'Asie Mineure[1].

II. Sujet et analyse de l'Apocalypse.

L'idée fondamentale de l'Apocalypse, c'est le second avènement de Jésus-Christ à la fin des temps : fait capital vers lequel avaient déjà convergé, d'une manière plus ou moins directe, les grandes prophéties du Sauveur lui-même, et aussi celles de saint Pierre et de saint Paul[2]. Cette idée apparaît dès les premières lignes[3] ; elle retentit ensuite tout le long de l'écrit[4] ; nous la retrouvons dans l'épilogue, où Jésus redit jusqu'à trois fois : « Voici, je viens bientôt », tandis que l'Église répond : « Amen, venez, Seigneur Jésus[5]. » Le second avènement du Christ est donc le sujet proprement dit de l'Apocalypse, de même que son premier avènement avait été l'objet des prophéties de l'ancienne Alliance. En effet, suivant une pensée très heureuse et très vraie, « l'histoire du monde, dans son essence, se résume dans ces trois mots : il vient (période qui va

[1] Apoc., I, 11, 19, etc.

[2] Saint Matthieu, XXIV, 2 et suiv. ; saint Marc, XIII, 1 et suiv. ; saint Luc, XVII, 20 et suiv. ; XIX, 41-44 ; XXI, 5-36 ; I Thess., IV, 12-17 ; V, 1-11 ; II Thess., II, 1-12 ; II Tim., III, 1-9 ; II Petr., III, 1 et suiv., etc.

[3] Apoc., I, 7, 8.

[4] Apoc., II, 16 ; III, 3, 11, 20 ; XIX, 11, etc.

[5] Apoc., XXII, 7, 12, 20.

de la chute d'Adam à Noël) ; il est venu (la période évangélique) ; il revient (depuis l'ascension jusqu'à la fin des temps). » Il revient : c'est l'histoire de la catastrophe finale, et des événements terribles qui doivent la précéder de plus ou moins près.

Le plan du livre est aussi clair que possible. Il y a d'abord un court prologue [1], puis deux parties très distinctes [2] ; un petit épilogue [3] sert de conclusion à l'ouvrage.

La première partie reçoit habituellement le titre de « Lettres aux sept Églises », car elle se compose de sept épîtres que Jésus dicta à son disciple Jean pour sept chrétientés spéciales d'Asie Mineure : celles d'Éphèse, de Smyrne, de Pergame, de Thyatire, de Sardes, de Philadelphie et de Laodicée. L'état spirituel de ces Églises est décrit en termes dramatiques, avec des paroles de louange et de blâme, d'encouragement ou d'avertissement, de promesse ou de menace. Jésus-Christ nous est présenté dans cette première partie comme le Fils de l'homme transfiguré, qui enseigne l'Église et lui donne ses ordres.

Voici, par manière d'exemple, le texte de la première lettre :

[1] Apoc., I, 1-8.
[2] I, 9-III, 22 ; IV, 1-XXII, 5.
[3] XXII, 6-21.

Écris à l'ange [1] de l'Église d'Éphèse. Voici ce que dit celui qui tient les sept étoiles dans sa main droite, et qui marche au milieu des sept chandeliers d'or [2] : Je connais tes œuvres, et ton travail, et ta patience ; et je sais que tu ne peux pas supporter les méchants, et que tu as éprouvé ceux qui se disent apôtres et ne le sont pas, et que tu les as trouvés menteurs ; et que tu as de la patience, et que tu as souffert pour mon nom, et que tu ne t'es point lassé. Mais j'ai contre toi que tu as abandonné ton premier amour. Souviens-toi donc d'où tu es déchu, et fais pénitence, et pratique tes premières œuvres. Sinon, je viens à toi, et j'ôterai ton chandelier de sa place [3], si tu ne fais pénitence. Cependant, tu as ceci, que tu hais les œuvres des Nicolaïtes [4], que moi aussi je hais. Que celui qui a des oreilles entende ce que l'Esprit dit aux Églises : Au vainqueur je donnerai à manger de l'arbre de la vie, qui est dans le paradis de mon Dieu [5].

La deuxième partie, qui est la principale, peut s'appeler « Le livre des visions », car c'est sous la forme de sept visions grandioses que Jésus fit contempler à son apôtre ce qui devait s'accomplir dans la suite des temps.

[1] C'est-à-dire, à l'évêque.

[2] Les sept chandeliers d'or figurent les sept Églises ; les sept étoiles symbolisent leurs évêques. Celui qui tient les étoiles dans sa main et qui marche comme un maitre à travers les chandeliers n'est autre que Notre-Seigneur.

[3] Cela signifie que l'Église d'Éphèse, représentée par ce chandelier, serait rejetée par le Christ.

[4] Secte hérétique dont la doctrine était très pernicieuse.

[5] Apoc., II, 1-7.

La première [1] est celle du livre muni de sept sceaux que rompt successivement l'Agneau immolé et glorifié : à chaque rupture correspond un grave événement sur la terre et dans le ciel. La seconde forme une sorte d'entr'acte entre le sixième et le septième sceau [2]. Elle se distingue par son caractère joyeux et consolant, qui contraste avec les tableaux sinistres dont elle est encadrée ; elle nous fait assister au choix des élus et nous les montre ensuite à jamais heureux dans le ciel. La troisième vision est celle des sept trompettes [3], dont chacune annonce quelque effroyable calamité. La quatrième [4] décrit la lutte que Dieu soutiendra en faveur de son Église contre les puissances de ce monde. Elle est particulièrement variée et mouvementée. C'est là que nous voyons apparaître Satan, représenté par le dragon, et l'Antéchrist, figuré par un monstre à sept têtes, doué d'une puissance formidable ; mais l'Église de Jésus reçoit d'encourageantes promesses. La cinquième vision [5] est celle des sept coupes remplies de la colère divine; leur contenu, répandu sur la terre par sept anges, y fait éclater de terribles malheurs.

[1] Apoc., IV, 1-VIII, 1.
[2] VII, 1-17.
[3] VIII, 2-XI, 19.
[4] XII, 1-XIV, 20.
[5] XV, 1-XVI, 21.

La sixième[1] raconte la ruine de la Babylone mystique, c'est-à-dire, de la grande cité mondaine qui est le type des ennemis de Dieu, de Jésus-Christ et de l'Église. Dans la septième vision[2], nous voyons le Verbe divin s'élancer lui-même au combat, pour dompter tout ce qui est hostile à son peuple. Ensuite, c'est la consommation de toutes choses : nous assistons à la résurrection des morts et au jugement général ; le nouveau ciel, la nouvelle terre transformée et la nouvelle Jérusalem sont placés sous nos yeux ravis. « Le rideau qui voile pour le regard des mortels la perspective de l'avenir se lève pour la dernière fois. Le mal et la mort sont anéantis : le théâtre même sur lequel l'un et l'autre se déployaient naguère encore, l'ancien monde, le monde du péché, a disparu. Il ne reste plus à faire passer sous les yeux du prophète, et par lui sous ceux du lecteur, que le tableau de la félicité pure et permanente des élus.

III. Le symbolisme et les principales interprétations de l'Apocalypse.

Le symbolisme qui éclate à tout instant dans l'Apocalypse est un des caractères les plus frappants de cet écrit. Il est extraordinaire-

[1] XVII, 1-XIX, 10.
[2] XIX, 11-XXII, 5.

ment varié et mériterait une étude à part. Il y a les symboles des nombres, des couleurs, des formes géométriques, des éléments, des pierreries, des animaux, etc. Le chiffre 7, regardé par les anciens Hébreux comme celui de la perfection, apparaît fréquemment : sept Églises, sept étoiles, sept candélabres, sept sceaux, sept coupes, sept trompettes, sept tonnerres ; l'Agneau a sept cornes, la bête a sept têtes ; il y a sept Esprits devant le trône divin ; la ville coupable qui représente les ennemis de l'Église est assise sur sept collines et elle a sept rois, etc.

Soit par rapport à ces détails, soit en ce qui concerne le drame général et les scènes particulières de l'Apocalypse, il règne souvent une obscurité qui rend le commentateur très perplexe. Herder, le célèbre théologien allemand, demandait : « Une clé a-t-elle été envoyée avec le livre et a-t-elle été perdue ? L'a-t-on jetée dans la mer de Patmos ou dans le Méandre [1] ? » En vérité, aujourd'hui encore, sur bien des points, c'est le « livre aux sept sceaux », dont bien des mystères ne seront dévoilés que par la suite des événements. Néanmoins, ses difficultés, loin de décourager les interprètes, les ont plutôt attirés davantage, car on a dépensé à son sujet étonnamment de pénétration, de

[1] Fleuve qui coule dans l'Asie proconsulaire.

science et de temps. Le malheur est que, pour beaucoup d'écrivains, l'Apocalypse a servi de prétexte pour émettre toutes sortes d'idées fausses ou arbitraires, toutes sortes de fantaisies plus ou moins bizarres, au sujet de l'histoire de l'Église et spécialement de la fin du monde.

Les systèmes d'interprétation auxquels se rallient les commentateurs croyants [1] se ramènent à trois principaux.

1° Les partisans du premier système voient dans l'Apocalypse un résumé prophétique de l'histoire de l'Église, depuis le moment où saint Jean eut sa vision dans l'île de Patmos, jusqu'au retour de Jésus-Christ, à la consommation des siècles. Quelques-uns d'entre eux supposent même que tout a été prédit dans le détail, tandis que les autres se contentent d'affirmer que les grandes lignes seules — les périodes avec leur caractère essentiel — ont été esquissées d'avance. Le profond désaccord qui règne entre eux, lorsqu'il s'agit d'appliquer leur principe, ne parle pas précisément en leur faveur. Ainsi, pour tel interprète, l'Apocalypse correspond à sept périodes de

[1] Nous laissons de côté les théories de l'exégèse incrédule, qui ne voit dans l'Apocalypse que des descriptions et des espérances purement imaginaires, destinées à consoler les chrétiens durant les premières persécutions.

l'histoire de l'Église ; pour tel autre, à six seulement : or, il suffit de cette variante pour tout modifier. Ou bien, un passage de l'Apocalypse, qui pour l'un représente Mahomet, sera pour l'autre la figure de Napoléon. Que penser d'une théorie qui se prête à des applications si variées, qui s'excluent mutuellement ? Enfin, beaucoup l'ont adoptée parce qu'ils sont désireux de fixer, d'après elle, la durée du monde et l'époque de la fin des temps. Quelques-uns n'ont pas manqué, en effet, de prédire que le retour de Jésus-Christ aura lieu en telle année, ou même à tel jour. Mais ils oublient en cela que, d'après la grave parole de Notre-Seigneur[1], « quant à ce jour ou à cette heure, nul ne sait rien, ni les anges dans le ciel, ni le Fils, mais le Père seul. » Un pareil calcul est donc tout à fait impossible.

2° Le second système est d'origine relativement récente, car il ne remonte guère qu'au commencement du XVII[e] siècle. Bossuet en a été le promoteur le plus célèbre[2]. D'après cette méthode d'interprétation, la partie la plus considérable de l'Apocalypse (les chapitres I-XX) ne se rapporterait pas à un avenir plus ou moins lointain, mais aux événements

[1] Saint Marc, XIII, 32.

[2] Dans son livre *L'Apocalypse avec une explication*. Paris, 1689.

qui devaient avoir lieu durant les premiers siècles de l'Église, en particulier aux victoires que le christianisme a remportées tour à tour sur le judaïsme et sur le paganisme. De la sorte, presque tous les oracles du livre seraient déjà accomplis. Malheureusement, ici encore, variété prodigieuse pour l'explication des détails, et coups de force pour les faire cadrer avec l'histoire : ce qui est d'autant plus surprenant, que, si les oracles en question s'étaient déjà réalisés, il devrait être moins difficile aux interprètes de tomber d'accord à leur sujet. Et surtout, pourquoi, parmi tant de visions analogues dans leur énoncé, les unes concerneraient-elles le passé, tandis que les autres se rapporteraient à l'avenir ?

3° Le troisième système consiste à dire que, si les lettres aux sept Églises[1] concernent le temps même où l'Apocalypse fut écrite, la plus grande partie du livre[2] traite de la dernière période de l'histoire ecclésiastique, dont elle prédit les épreuves et les tribulations, suivies de la victoire finale — victoire complète et magnifique — que le Christ et son Église remporteront sur les puissances ennemies. Ces oracles forment un grandiose et terrible

[1] Elles correspondent aux chapitres II et III.
[2] Les chapitres IV-XXII.

drame, dont les scènes isolées s'accompliront successivement, à la manière indiquée par les symboles qui les annoncent. Tout demeure donc mystérieux à partir du chapitre IV^e^, et voilà pourquoi l'obscurité règne encore sur tant de points des descriptions prophétiques de saint Jean. Ce sentiment a été au fond celui d'un grand nombre de Pères et d'anciens écrivains ecclésiastiques, et il a trouvé de tout temps des adhérents nombreux, car il est le plus naturel et le plus simple des trois, celui aussi qui s'adapte le mieux au texte du livre.

Quelque opinion que l'on embrasse d'ailleurs sur le mode d'interprétation de l'Apocalypse, le but pour lequel Dieu a donné ce livre au monde chrétien est manifesté clairement dans les lettres aux sept Églises. Il se ramène à ces deux points : fortifier les fidèles contre les fausses doctrines et les persécutions d'alors, les encourager par la perspective de la récompense éternelle. Or, on retrouve ces deux pensées dans le livre entier ; partout, les fidèles sont engagés à maintenir énergiquement leur foi contre l'erreur et la violence, ces deux puissances perpétuellement hostiles à l'Église de Jésus, et, pour les mieux exciter à la lutte et à la patience, on leur rappelle la certitude du bonheur final, la glorieuse couronne qui leur est réservée dans le ciel. Sous ce rapport,

l'utilité perpétuelle de l'Apocalypse ne saurait être discutée[1].

IV. Quelques-unes des plus belles pages de l'Apocalypse.

Quelques passages, choisis parmi les plus beaux et les moins difficiles à comprendre, achèveront de donner à nos lecteurs une idée de cet écrit remarquable.

Au moment où s'ouvre le livre des visions, le prophète est tout à coup transporté dans le ciel d'une manière extatique, et il contemple, entouré d'êtres mystérieux, le Dieu tout-puissant et très saint qui dirige dans ses moindres détails l'histoire du monde et de l'Église.

Je fus ravi en esprit; et voici, un trône était placé dans le ciel, et sur ce trône quelqu'un était assis. Et celui qui était assis avait l'aspect d'une pierre de jaspe et de sardoine; et un arc-en-ciel était autour du trône, d'un aspect semblable à une émeraude. Et autour du

[1] Comme le dit fort bien le plus récent commentateur de l'Apocalypse, « en tant que l'auteur (de cet écrit inspiré) révèle l'avenir, il le révèle, non pas avec l'intention d'exciter l'habileté (d'interprétation) des générations éloignées, mais avec le but pratique d'inculquer les grandes leçons de confiance en Dieu, de loyauté envers le Christ-Roi, d'espoir dans le triomphe final de la justice, de patience sous le poids de l'adversité, et d'espérance malgré la perspective de la mort : leçons dont les Églises d'Asie avaient un besoin urgent, et qui ne seront jamais dénuées de signification et d'importance aussi longtemps que durera le monde. » (H.-B. SWETE, *The Apocalypse of St. John*, préface. Londres, 1906.)

trône il y avait vingt-quatre trônes, et sur les trônes étaient assis vingt-quatre vieillards [1], revêtus de vêtements blancs, et sur leurs têtes il y avait des couronnes d'or. Et du trône sortaient des éclairs, et des voix, et des tonnerres; et sept lampes brûlaient devant le trône : ce sont les sept Esprits de Dieu. Et devant le trône était comme une mer transparente, semblable à du cristal; et au milieu du trône, et autour du trône, étaient quatre animaux [2], pleins d'yeux par devant et par derrière. Le premier animal était semblable à un lion, et le second animal était semblable à un veau, et le troisième animal avait le visage comme d'un homme, et le quatrième animal était semblable à un aigle qui vole. Ces quatre animaux avaient chacun six ailes, et tout autour et au dedans ils sont pleins d'yeux; et ils ne cessaient jour et nuit de dire : Saint, saint, saint est le Seigneur Dieu, le Tout-Puissant, qui était, qui est et qui vient. Et lorsque ces animaux rendaient gloire, honneur et action de grâces à celui qui est assis sur le trône, et qui vit dans les siècles des siècles, les vingt-quatre vieillards se prosternaient devant celui qui était assis sur le trône, et ils adoraient celui qui vit dans les siècles des siècles, et ils jetaient leurs couronnes devant le trône, en disant : Vous êtes digne, Seigneur, notre Dieu, de recevoir la gloire, et l'honneur, et la puissance, car c'est vous qui avez créé

[1] Ils paraissent figurer tout ensemble l'Ancien et le Nouveau Testament, qui ne forment en réalité qu'une seule et même Église.

[2] C'étaient des symboles, non des êtres réels. Ils étaient comme la représentation idéale des forces vivantes de la nature et des créatures terrestres, dans ce qu'elles ont de plus parfait.

toutes choses, et c'est par votre volonté qu'elles existent et qu'elles ont été créées [1].

L'Agneau, qui n'est autre que Jésus immolé, apparaît à son tour sur la scène. C'est à lui que Dieu confiera l'exécution de ses desseins relatifs aux événements de la fin des temps.

Je vis ensuite, dans la droite de celui qui était assis sur le trône, un livre écrit en dedans et en dehors, scellé de sept sceaux. Et je vis un ange puissant, qui criait d'une voix forte : Qui est digne d'ouvrir le livre et d'en rompre les sceaux ? Et personne, ni dans le ciel, ni sur la terre, ni sous la terre [2], ne pouvait ouvrir le livre, ni le regarder. Et moi, je pleurais beaucoup de ce que personne n'était trouvé digne d'ouvrir le livre ni de le regarder. Et l'un des vieillards me dit : Ne pleure pas; voici, le lion de la tribu de Juda, le rejeton de David, a le pouvoir d'ouvrir le livre et d'en rompre les sept sceaux. Je regardai, et voici qu'au milieu du trône et des quatre animaux, et au milieu des vieillards, un Agneau était debout, comme égorgé ; il avait sept cornes et sept yeux [3], qui sont les sept Esprits de Dieu, envoyés par toute la terre. Il vint, et prit le livre de la main droite de celui qui était assis sur le trône.

Et lorsqu'il eut ouvert le livre, les quatre animaux et les vingt-quatre vieillards se prosternèrent devant

[1] Apoc. IV, 2-11.
[2] Dans le séjour des morts.
[3] Les cornes symbolisent la force, et les yeux la science.

l'Agneau, ayant chacun des harpes et des coupes d'or pleines de parfums, qui sont les prières des Saints. Et ils chantaient un cantique nouveau, en disant : Vous êtes digne, Seigneur, de prendre le livre et d'en ouvrir les sceaux; car vous avez été égorgé, et par votre sang vous nous avez rachetés pour Dieu, de toute tribu, de toute langue, de tout peuple et de toute nation; et vous nous avez faits rois et prêtres pour notre Dieu, et nous régnerons sur la terre. Je regardai, et j'entendis la voix d'anges nombreux autour du trône, et des animaux, et des vieillards; et il y en avait des milliers de milliers, qui disaient d'une voix forte : L'Agneau qui a été égorgé est digne de recevoir la puissance, la divinité, la sagesse, la force, l'honneur, la gloire et la bénédiction. Et toutes les créatures qui sont dans le ciel, et sur la terre, et sous la terre, et dans la mer, et tout ce qui s'y trouve, je les entendis toutes, qui disaient : A celui qui est assis sur le trône et à l'Agneau, bénédiction, honneur, gloire et puissance dans les siècles des siècles. Et les quatre animaux disaient : Amen. Et les vingt-quatre vieillards se prosternèrent, et adorèrent celui qui vit dans les siècles des siècles[1].

Plus loin, le prophète de Patmos fait apparaître sous nos yeux, par anticipation, la multitude innombrable des élus, et décrit le bonheur parfait du ciel.

Après cela, je vis une grande multitude, que personne ne pouvait compter, de toute nation, de toute

[1] Apoc., v, 1-14.

tribu, de tout peuple et de toute langue; ils se tenaient devant le trône et en face de l'Agneau, vêtus de robes blanches, et ils avaient des palmes dans leurs mains [1]. Et ils criaient d'une voix forte, et disaient: Le salut est à notre Dieu, qui est assis sur le trône, et à l'Agneau. Et tous les anges se tenaient autour du trône, et des vieillards, et des quatre animaux; et ils se prosternèrent devant le trône sur leurs visages, et adorèrent Dieu, en disant: Amen; bénédiction, gloire, sagesse, action de grâces, honneur, puissance et force à notre Dieu dans tous les siècles des siècles; amen.

Et l'un des vieillards prit la parole, et me dit : Ceux qui sont vêtus de robes blanches, qui sont-ils ? et d'où sont-ils venus ? Et je lui dis : Mon seigneur, vous le savez. Et il me dit : Ce sont ceux qui viennent de la grande tribulation, et qui ont lavé leurs robes et les ont blanchies dans le sang de l'Agneau. C'est pour cela qu'ils sont devant le trône de Dieu, et ils le servent jour et nuit dans son temple; et celui qui est assis sur le trône dressera une tente au-dessus d'eux. Ils n'auront plus ni faim ni soif, et le soleil ni aucune chaleur ne frappera plus sur eux; car l'Agneau, qui est au milieu du trône, sera leur pasteur, et il les conduira aux sources des eaux de la vie, et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux [2].

Pour encourager les fidèles à la patience au milieu de leurs épreuves, Dieu leur fait entrevoir le tableau des châtiments qu'il réserve

[1] La palme était déjà l'emblème de la victoire.
[2] Apoc., VII, 9-17.

aux impies, leurs persécuteurs. Les images sont grandioses et dramatiques.

Je regardai, et voici, une nuée blanche, et sur cette nuée quelqu'un assis, qui ressemblait au Fils de l'homme[1]: il avait sur la tête une couronne d'or, et dans sa main une faucille tranchante. Et un autre ange sortit du temple, criant d'une voix forte à celui qui était assis sur la nuée : Lance ta faucille, et moissonne; car le temps de moissonner est venu, parce que la moisson de la terre est mûre. Et celui qui était assis sur la nuée lança sa faucille sur la terre, et la terre fut moissonnée. Et un autre ange sortit de l'autel; il avait pouvoir sur le feu, et il cria d'une voix forte à celui qui avait la faucille tranchante : Lance ta faucille tranchante, et vendange les grappes de la vigne de la terre, car ses raisins sont mûrs. Et l'ange lança sa faucille tranchante sur la terre, et vendangea la vigne de la terre, et il jeta les raisins dans la grande cuve de la colère de Dieu. Et la cuve fut foulée hors de la ville, et le sang sortit de la cuve jusqu'à la hauteur des mors des chevaux, sur une étendue de mille six cents stades[2].

Plus loin[3], saint Jean nous fait assister à trois grandes victoires, remportées coup sur coup par le Fils de Dieu sur la Babylone mystique, sur l'Antéchrist et sur Satan. La nouvelle Babylone, plus coupable encore que

[1] N.-S. Jésus-Christ.
[2] Apoc., XIV, 14-20. Le stade grec équivalait à 185 mètres.
[3] XVII et suiv.

l'ancienne, périra misérablement : sa ruine est décrite d'une façon tragique, en un langage dont plusieurs traits sont empruntés à Isaïe, à Jérémie et à Ezéchiel.

Après cela, je vis un autre ange qui descendait du ciel, ayant une grande puissance; et la terre fut illuminée par sa splendeur. Et il cria avec force, en disant : Elle est tombée, elle est tombée, la grande Babylone; et elle est devenue la demeure des démons, et le repaire de tout esprit immonde, et le repaire de tout oiseau immonde et haïssable...

Puis j'entendis une autre voix venant du ciel, qui disait : Sortez du milieu d'elle, mon peuple, afin de ne point participer à ses péchés, et de ne pas avoir une part à ses plaies. Car ses péchés sont parvenus jusqu'au ciel, et le Seigneur s'est souvenu de ses iniquités. Traitez-la comme elle vous a traités elle-même, et rendez-lui au double selon ses œuvres; dans la coupe où elle vous a versé à boire, versez-lui deux fois autant. Autant elle s'est glorifiée et livrée aux délices, autant donnez-lui de tourments et de deuil, parce qu'elle dit dans son cœur : Je trône en reine, et je ne suis pas veuve, et je ne verrai pas le deuil. C'est pour cela que ses plaies viendront en un seul jour, et la mort, et le deuil, et la famine; et elle périra par le feu, car il est puissant, le Dieu qui la condamnera.

Et les rois de la terre... pleureront... Se tenant à distance, dans la crainte de ses tourments, ils diront : Malheur! malheur! Babylone la grande ville, la ville puissante; en une heure ta condamnation est venue.

Et les marchands de la terre pleureront et se lamenteront sur elle, parce que personne n'achètera plus leurs marchandises; marchandises d'or et d'argent, de pierres précieuses et de perles, d'étoffes de lin, de pourpre, de soie et d'écarlate, de bois odoriférant de tout genre, de toute espèce d'objets en ivoire, et de toute espèce d'objets en pierres précieuses, en airain, en fer et en marbre, de cinnamome, de senteurs, de parfums, d'encens, de vin, d'huile, de fleur de farine, de bêtes de somme, de brebis, de chevaux, de chars, d'esclaves et de personnes humaines. Les fruits que ton âme désirait se sont éloignés de toi; toutes les choses délicates et magnifiques sont perdues pour toi, et on ne les trouvera plus désormais. Les marchands de ces choses, qui se sont enrichis avec elle, se tiendront à distance, dans la crainte de ses tourments, pleurant et se lamentant, et disant : Malheur! malheur! la grande ville qui était vêtue de lin, de pourpre et d'écarlate, et parée d'or, de pierres précieuses et de perles; en une heure tant de richesses ont disparu.

Et tous les pilotes et tous ceux qui naviguent sur mer, les matelots et ceux qui trafiquent en mer se sont tenus à distance, et ont poussé des cris, en voyant la place de son embrasement : Quelle ville, disaient-ils, était semblable à cette grande ville? Ils ont jeté de la poussière sur leurs têtes [1], et ils ont crié en pleurant et se tourmentant; et ils disaient : Malheur! malheur! La grande ville, qui a enrichi de son opulence tous ceux qui avaient des vaisseaux sur la mer, a été ruinée en une seule heure. Réjouis-toi sur elle, ô ciel;

[1] En signe de deuil.

et vous aussi, saints apôtres et prophètes, parce que Dieu a vengé votre cause sur elle.

Alors un ange puissant souleva une pierre semblable à une grande meule, et la jeta dans la mer, en disant : C'est avec cette vitesse que sera précipitée Babylone, la grande ville, et on ne la trouvera plus jamais. Et la voix des joueurs de harpe[1], et des musiciens, et des joueurs de flûte et de trompette ne sera plus jamais entendue chez toi; et aucun artisan, de quelque art que ce soit, ne s'y trouvera plus; et le bruit de la meule ne sera plus jamais entendu en toi; et la lumière de la lampe ne brillera plus jamais chez toi; et la voix de l'époux et de l'épouse ne sera plus entendue chez toi, parce que tes marchands étaient les princes de la terre, et que par tes enchantements toutes les nations ont été séduites. Et en elle a été trouvé le sang des prophètes, et des saints, et de tous ceux qui ont été mis à mort sur la terre[2].

Le vainqueur idéal du prince des démons, de son suppôt, l'Antéchrist, et de la capitale de leur empire éphémère, fait tout à coup son apparition : c'est un vaillant capitaine, qui s'élance au combat en avant de ses troupes.

Je vis ensuite le ciel ouvert, et voici un cheval blanc, et celui qui le montait s'appelait le Fidèle et le Véritable; il juge et il combat avec justice. Ses yeux étaient comme une flamme de feu, et sur sa tête il y

[1] L'ange prédit que tout signe de joie et de vie heureuse a disparu à jamais de Babylone.

[2] XVIII, 1-24.

avait de nombreux diadèmes, et il portait écrit un nom que nul ne connaît, si ce n'est lui-même. Il était vêtu d'un vêtement teint de sang[1], et il s'appelle le Verbe de Dieu. Les armées qui sont dans le ciel le suivaient sur des chevaux blancs, vêtues d'un lin blanc et pur. Et de sa bouche il sort une épée tranchante des deux côtés, pour en frapper les nations, et il les gouverne avec une verge de fer, et il foule la cuve du vin de la fureur de la colère du Dieu tout-puissant. Et sur son vêtement et sur sa cuisse, il porte ce nom écrit: Roi des rois, et Seigneur des seigneurs.

Alors je vis un ange debout dans le soleil, et il cria d'une voix forte, en disant à tous les oiseaux qui volaient par le milieu du ciel : Venez, et assemblez-vous pour le grand festin de Dieu, pour manger la chair des rois, la chair des capitaines, la chair des puissants, la chair des chevaux et de ceux qui les montent, et la chair de tous les hommes, libres et esclaves, petits et grands. Et je vis la bête, et les rois de la terre, et leurs armées assemblées pour faire la guerre à celui qui était monté sur le cheval, et à son armée. Mais la bête fut saisie, et avec elle le faux prophète qui avait fait devant elle des prodiges, par lesquels il avait séduit ceux qui avaient pris la marque de la bête et qui avaient adoré son image. Ils furent tous deux jetés vivants dans l'étang brûlant de feu et de soufre ; et les autres furent tués par l'épée qui sortait de la bouche de celui qui était monté sur le cheval, et tous les oiseaux se rassasièrent de leur chair[2].

[1] Du sang de ses ennemis.
[2] XIX, 11-21.

La fin du « livre des visions » nous ramène à son point de départ, c'est-à-dire, devant le trône du Dieu suprême. Nous assistons au jugement général et à la consommation de toutes choses; nous pouvons même jeter un regard ravi sur la nouvelle Jérusalem, qui symbolise le ciel, sur ses splendeurs merveilleuses et son bonheur sans fin.

Alors je vis un grand trône blanc, et celui qui était assis dessus [1]; devant sa face le ciel et la terre s'enfuirent, et il ne se trouva plus de place pour eux. Et je vis les morts, grands et petits, debout devant le trône. Et des livres furent ouverts; on ouvrit aussi un autre livre, qui est celui de la vie; et les morts furent jugés d'après ce qui était écrit dans ces livres, selon leurs œuvres. Et la mer rendit les morts qu'elle renfermait; la mort et l'enfer [2] rendirent aussi les morts qu'ils renfermaient, et chacun d'eux fut jugé selon ses œuvres. Puis l'enfer et la mort furent jetés dans l'étang de feu. C'est là la seconde mort. Et quiconque ne fut pas trouvé inscrit dans le livre de vie fut jeté dans l'étang de feu [3].

Alors je vis un ciel nouveau et une terre nouvelle [4]; car le premier ciel et la première terre avaient disparu, et la mer n'existait plus. Et moi, Jean, je vis la cité sainte, la Jérusalem nouvelle, qui descen-

[1] Dieu le Père.
[2] Le séjour des morts.
[3] xx, 11-15.
[4] Car tout sera renouvelé, transfiguré. De même que la nature a été humiliée et a souffert à cause des péchés des hommes, de même elle sera glorifiée avec eux.

dait du ciel, d'auprès de Dieu, prête comme une épouse qui s'est parée pour son époux. Et j'entendis une voix forte venant du trône, qui disait : Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes, et il habitera avec eux; et ils seront son peuple, et Dieu lui-même sera avec eux, comme leur Dieu; et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux, et la mort n'existera plus, et il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni douleur, car ce qui était autrefois a disparu [1]. Alors celui qui était assis sur le trône dit : Voici, je vais faire toutes choses nouvelles [2].

Et il (l'ange) me transporta en esprit sur une grande et haute montagne, et il me montra la cité sainte, Jérusalem, qui descendait du ciel, d'auprès de Dieu. Elle avait la gloire de Dieu, et l'astre qui l'éclaire était semblable à une pierre précieuse, à une pierre de jaspe brillante comme du cristal. Elle avait une grande et haute muraille, où il y avait douze portes; et aux portes étaient douze anges et des noms inscrits, qui sont les noms des douze tribus des enfants d'Israël. A l'orient, trois portes; au nord, trois portes; au midi, trois portes, et au couchant, trois portes. Et la muraille de la ville avait douze fondements, et sur ces douze fondements étaient les noms des douze apôtres de l'Agneau [3].

La muraille était bâtie en pierre de jaspe, et la ville était d'un or pur, semblable à du verre pur. Et

[1] Les conditions antérieures de l'existence humaine sur la terre, avec leur cortège interminable de souffrances, conséquence du péché, seront complètement modifiées.

[2] XXI, 1-5.

[3] XXI, 10-14.

les fondements de la muraille de la ville étaient ornés de toutes sortes de pierres précieuses. Et les douze portes étaient douze perles ; chaque porte était faite d'une seule perle, et la place de la ville était d'un or pur, pareil à du verre transparent. Je ne vis point de temple ; car le Seigneur, le Dieu tout-puissant, en est le temple, ainsi que l'Agneau. Et la ville n'a pas besoin du soleil, ni de la lune, pour qu'ils l'éclairent, car c'est la gloire de Dieu qui l'illumine, et l'Agneau en est le flambeau. Et les nations marcheront à sa lumière, et les rois de la terre y apporteront leur gloire et leur honneur. Les portes ne seront pas fermées le jour, car il n'y aura point là de nuit. On y apportera la gloire et l'honneur des nations. Il n'y entrera rien de souillé, ni personne qui commette l'abomination ou le mensonge, mais seulement ceux qui sont inscrits dans le livre de vie de l'Agneau.

Et l'ange me montra un fleuve d'eau vive, limpide comme du cristal, qui sortait du trône de Dieu et de l'Agneau. Au milieu de la place de la ville, et des deux côtés du fleuve, était l'arbre de vie, qui porte douze fruits, donnant son fruit chaque mois, et les feuilles de l'arbre sont pour la guérison des nations. Et il n'y aura plus de malédiction ; mais le trône de Dieu et de l'Agneau sera là, et ses serviteurs le serviront. Ils verront sa face, et son nom sera écrit sur leurs fronts. Et il n'y aura plus de nuit, et ils n'auront poin besoin de la lumière d'une lampe, ni de la lumière du soleil, parce que le Seigneur Dieu les éclairera ; et ils régneront dans les siècles des siècles [1].

[1] XXI, 18-XXII, 5.

Celui qui était capable d'écrire de telles choses était un grand génie; il était surtout un grand Saint, pour avoir mérité de les contempler à découvert, de longs siècles à l'avance, comme si elles existaient déjà.

CHAPITRE IV

LA THÉOLOGIE DE SAINT JEAN

I. Quelques observations générales.

Autre thème inépuisable, sur lequel on a écrit des volumes entiers[1], et qu'on est confus, embarrassé, d'avoir à résumer en quelques pages. Essayons du moins d'esquisser à grands traits l'enseignement doctrinal du disciple bien-aimé, avec la confiance qu'au moins quelques-uns de nos lecteurs éprouveront le désir d'étudier plus à fond, par des recherches personnelles, ce très riche, très consolant et tout sublime sujet.

Nous avons vu plus haut[2] que saint Jean

[1] Rien en France, malheureusement, et bien peu de chose dans le monde catholique. Voir pourtant K. MÜLLER, *Göttliches Wesen und göttliche Macht des Johanneischen Christus*, Fribourg-en-Brisgau, 1882; du même, *Das vierte Evangelium in christologischer Hinsicht*, Breslau, 1883 et 1884.

[2] Page 123.

fut appelé de bonne heure « le théologien » par excellence, surtout à cause de ses développements magnifiques au sujet du divin *Logos*[1]. Or, pas plus dans les écrits de ce grand théologien que dans les autres parties du Nouveau Testament, on ne trouve ce qu'on appellerait aujourd'hui un exposé systématique, raisonné, complet, de la théologie chrétienne. Nous ne lui demanderons donc pas ce qu'il ne s'est point proposé de nous donner; mais nous nous contenterons de chercher, à travers ses pages sublimes, ses aperçus personnels, ses points de vue nouveaux, la manière spéciale dont il expose la révélation chrétienne.

Ne l'oublions pas : cette révélation est en réalité la même dans tous les écrits apostoliques. Ils contiennent les mêmes idées essentielles par rapport à Dieu, à Jésus-Christ, à la rédemption, à l'Église, etc. C'est toujours et partout une théologie identique, parce que c'est toujours l'enseignement de Jésus. L'unité de la théologie chrétienne, dès la première époque de son existence, ne saurait être mieux démontrée. Seulement, le genre et la méthode de l'exposition diffèrent, attendu que les points de vue auxquels se placent les écri-

[1] Dans l'antiquité, un seul docteur chrétien a eu l'honneur de recevoir le même surnom : c'est saint Grégoire de Nazianze.

vains sacrés ne sont pas absolument uniformes, et que, d'ailleurs, leurs génies étaient très dissemblables.

Il est aujourd'hui de mode, dans l'école rationaliste la plus avancée, de déprimer d'une façon singulière la nature, les fonctions, la doctrine de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui n'aurait guère été qu'un Juif supérieur, et auquel l'Église aurait ensuite conféré toute sorte de titres, y compris la divinité.

D'après cette théorie aussi opposée à l'histoire qu'à la religion, le fondateur réel du christianisme ne serait pas Jésus, mais l'apôtre des Gentils, et Jean ne serait à son tour qu'un disciple de Paul. Ce n'est point le lieu ici de discuter le rôle du Sauveur. Pour ce qui est de saint Jean et de saint Paul, il est certain qu'il existe des points de repère assez nombreux entre leurs systèmes théologiques, spécialement en ce qui regarde la nature du Fils et ses relations avec le Père ; de même au sujet de l'Esprit-Saint, de la Trinité, etc. Mais quelle différence évidente dans la forme, malgré l'affinité des concepts ! Saint Paul n'est pas un novateur religieux, et saint Jean n'est pas davantage son disciple. Les idées qui leur sont communes ont été puisées par eux dans le trésor général de la théologie chrétienne, de la théologie de Jésus lui-même. Aucune notion théo-

logique de Jean ne suppose un emprunt direct fait à Paul. « Ces deux grands cycles apostoliques se tiennent majestueusement à part. Il peut y avoir une connexion entre eux; mais c'est une connexion dans les bases communes. Il n'y a pas d'affiliation directe; la parenté des deux écrivains remonte plus haut[1]. »

Autre observation générale. Pour ses développements théologiques, le disciple bien-aimé n'est pas plus parti que saint Paul d'une théorie transcendante *a priori,* dont il aurait fait ensuite l'application à l'histoire de Jésus-Christ. La substance de sa doctrine lui a été fournie, il l'affirme à plusieurs reprises[2], par son expérience personnelle, par ses rapports immédiats avec le Fils de Dieu. En outre, même lorsque son vol d'aigle l'emporte le plus haut dans les sphères célestes, Jean ne se propose jamais de faire de la métaphysique supérieure. Son unique préoccupation est d'assigner à Jésus sa vraie place et ses vraies fonctions dans le monde fini et infini : cela, dans un but tout pratique, pour contribuer à indiquer aux hommes le chemin du salut.

Notons enfin qu'il expose toujours les véri-

[1] SANDAY, *The criticism of the fourth Gospel,* Londres, 1905, p. 232.

[2] Evangile selon saint Jean, I, 14; XX, 30-31; XXI, 24; Ire épître de saint Jean, I, 1-3.

tés les plus profondes dans le langage le plus simple. Nous le constaterons bientôt, à propos du prologue idéal de son évangile. Sous ce rapport, on peut lui appliquer ce jugement très exact, porté autrefois sur les paraboles du divin Maître : « C'est un fleuve qu'un agneau peut passer à gué, et dans lequel un éléphant peut nager à son aise[1]. »

II. Les grandes lignes de la théologie de saint Jean.

Mais quittons les généralités, et passons aux traits caractéristiques de cette théologie. Pour plus de précision, il nous faut distinguer, comme on le fait assez communément aujourd'hui, entre l'enseignement personnel de Jésus, tel que le reproduit le quatrième évangile, et la doctrine proposée par Jean lui-même. Or, l'apôtre expose ses propres idées théologiques soit dans son prologue : *In principio erat Verbum*[2], soit dans ses épîtres, soit dans son Apocalypse[3] : c'est donc là que nous irons les étudier. On en a fait des groupements très divers, nécessairement factices. Nous range-

[1] F. G. Lisco, *Die Parabeln Jesu exegetisch-homiletisch bearbeitet*, 2e édit., Berlin, 1834, p. 16.

[2] Saint Jean, I, 1-18.

[3] Malgré son genre à part et sa forme très particulière, ce livre nous a aussi transmis un excellent résumé du dogme chrétien.

rons sous trois chefs celles que nous désirons signaler ici : l'idée de Dieu, la christologie, la rédemption ou la voie du salut.

1° L'idée que saint Jean se faisait de Dieu est surtout exprimée, nous l'avons vu [1], par ces grandes et profondes paroles, qui ouvrent d'immenses et admirables horizons sur la nature divine : Dieu est vie (Ire ép., v, 20), Dieu est lumière (Ire ép., i, 5), Dieu est amour (Ire ép., iv, 8, 16), Dieu est père (Ire ép., iii, 1) [2].

Ce Dieu unique, qui est appelé « le vrai Dieu », par opposition aux fausses divinités du paganisme (Ire ép., v, 20), est infini de toutes manières. Il est éternel, comme l'auteur de l'Apocalypse se complaît à le redire au moyen des figures les plus expressives : Celui qui est, qui a été et qui sera (i, 4, 8; iv, 8) [3]; *l'alpha et l'oméga* (i, 8); le commencement et la fin (i, 8); le roi des siècles (x, 6; xv, 3, 7). Dieu est spirituel et invisible par sa nature : personne ne l'a jamais vu (saint Jean, i, 18). Sa sainteté est absolue. (Apoc., vi, 10; xv, 4, etc.); sa justice est parfaite et souverainement louable (Apoc., xv, 3;

[1] Pages 216, 223 et suiv.

[2] Dans le quatrième évangile, Jésus emploie souvent le nom de Père, pour désigner Dieu; c'est son appellation favorite. Saint Jean ne pouvait pas manquer de l'employer aussi.

[3] C'est-à-dire, un être qui n'est soumis à aucun changement et sur lequel le temps n'a pas de prise.

XVI, 5, 7). C'est lui qui a créé le monde par sa seule volonté (Apoc., IV, 11; X, 6, etc.), et il demeure le souverain maître de toutes choses, comme l'expriment énergiquement les doxologies que saint Jean place sur les lèvres des vingt-quatre vieillards, des quatre animaux symboliques, des anges, de toutes les créatures (Apoc., IV, 11; V, 13; VII, 10, 12, etc.).

Dieu est Père : ce fait suppose qu'il a un Fils, dont nous parlerons bientôt plus longuement. A côté du Père et du Fils, il y a le Saint-Esprit, de sorte que, si l'être divin est unique, il réunit trois personnes en Dieu. Cet Esprit-Saint que Jésus, quelques heures avant sa mort, promit à ses apôtres comme un céleste Paraclet [1], demeure perpétuellement présent dans l'Église, qu'il protège et qu'il encourage (Ire ép., II, 20, 27; Apoc., XXII, 17) [2]. Il rend témoignage à Jésus-Christ (Ire ép., V, 6), et sa présence dans une âme montre qu'elle est en communion avec le Sauveur (Ire ép., III, 24).

2° La christologie de saint Jean se présente, dès l'abord, sous un aspect particulier, surtout

[1] Saint Jean, XIV-XVI.

[2] D'après l'interprétation la plus probable, c'est aussi l'Esprit-Saint qui est désigné dans l'Apocalypse, I, 4; III, 1, et IV, 5, par l'expression « les sept esprits qui sont en présence du trône » de Dieu.

à cause de la sublime théorie du *Logos* ou du Verbe, qui, bien qu'elle ne soit que sommairement tracée, domine et illumine tous ses écrits. A l'entrée du temple de Jérusalem, comme à celle des grands temples égyptiens dont on voit encore aujourd'hui les ruines à Edfou, à Karnak et ailleurs, se dressait un pylône gigantesque, par lequel on pénétrait dans le sanctuaire proprement dit ; c'est aussi un portique grandiose, l'idée du divin Logos, que l'on trouve au seuil du quatrième évangile [1].

Mais qu'est-ce donc que le Logos de saint Jean, et d'où l'évangéliste a-t-il tiré cette expression extraordinaire?

Le mot grec *logos* est éminemment théologique dans l'emploi qu'en fait saint Jean, et il exprime de profonds concepts. On semble avoir hésité pendant quelque temps, dans l'Eglise latine, pour en donner une traduction exacte : au second siècle, on le rendait tantôt par *sermo*, « discours », tantôt par *verbum*, « parole ». C'est ce second terme, dont nous avons fait « Verbe », qui a prévalu. Mais *logos* dit plus que cela. C'est une locution à double face, qui marque tout ensemble la pensée, et la parole par laquelle cette pensée est expri-

[1] Et aussi en tête de la Ire épître de saint Jean, I, 1-3. Voir la page 215.

mée. Les quatre évangélistes l'emploient fréquemment (saint Jean près de quarante fois) dans la signification générale de « parole », et les gnostiques s'en servaient aussi, d'une façon plus spéciale, pour désigner la parole de Dieu, la prédication évangélique. Mais l'usage remarquable qu'en fait saint Jean dans ses divers écrits, pour représenter le Fils de Dieu, Notre-Seigneur Jésus-Christ, lui appartient tout à fait en propre [1]. Dans cette acception, le mot *Logos* est d'une merveilleuse convenance. « Qui dit Verbe dit la parole intérieure, la parole substantielle de Dieu, son intelligence, sa sagesse ; un discours éternellement dit, et dans lequel tout est dit [2]. » On ne saurait trouver une image plus délicate et plus expressive pour décrire la nature du Fils par rapport au Père.

De nos jours, on a souvent affirmé que saint Jean aurait puisé dans les ouvrages du théosophe juif Philon [3] le nom et la doctrine du Logos. Il est vrai que Philon parle souvent du Logos, mais en termes si hésitants, parfois si

[1] Dans le prologue de son évangile, il l'emploie d'une manière absolue — le Logos ou le Verbe — à quatre reprises ; de même dans sa Ire épître, v, 7. Ailleurs, il lui ajoute un autre substantif qui le caractérise : le Verbe de vie (Ire ép., I, 1), le Verbe de Dieu (Apoc., XIX, 13).

[2] C. FOUARD, *Vie de N.-S. Jésus-Christ*, 2e éd., t. I, p. 461. Voir Mgr GIROUILHAC, *Histoire du dogme catholique*, t. II, pp. 2-6, 386 et suiv.

[3] Né vers l'an 20 avant J.-C.

contradictoires, qu'on éprouve quelque embarras à comprendre au juste ce qu'il en pense. On ne saurait même dire si son Logos est une personne réelle ou une simple abstraction. Ce qui est certain, c'est que le Verbe de Philon n'est qu'un agent intermédiaire entre Dieu et le monde, entre la lumière céleste, inaccessible, et la matière. Il n'est qu'un « Dieu inférieur », un « Dieu d'une manière improprement dite », par opposition à celui qui est seul « Dieu en vérité ». Il ne s'est pas incarné, il n'est pas le Messie, il n'a pas racheté le monde. Quelle différence entre cet être si vague et le Logos du disciple bien-aimé ! La similitude qu'on a prétendu trouver entre eux est toute superficielle et extérieure ; elle se change en une complète opposition, dès qu'on entre au fond des choses.

Mais saint Jean n'avait nul besoin des spéculations philosophiques de son temps pour exprimer ses hautes pensées. En effet, divers passages de l'Ancien Testament et la tradition juive offraient un point d'appui très réel à sa théorie du Logos. Dès l'origine du monde, c'est par sa parole que Dieu créa l'univers et ses différentes parties[1]. Plus tard, les prophètes emploient constamment l'expression

[1] Genèse, I, 1 et suiv.

« la parole du Seigneur », pour désigner les oracles dont ils étaient les messagers. Dans les Psaumes, cette même parole est presque personnifiée, et on lui attribue des propriétés divines : « Les cieux ont été faits par la parole du Seigneur[1]; » « Il envoya sa parole et il les guérit[2]; » « Sa parole court avec vitesse[3]. » Aux livres de Job et des Proverbes, il y a encore un mouvement en avant vers la personnification; seulement, c'est la « sagesse » de Dieu qui est nommée à la place de sa parole. Mais les expressions sont synonymes. Le progrès s'accentue encore dans les livres de l'Ecclésiastique et de la Sagesse. La théologie juive nous présente, dès avant l'époque de Notre-Seigneur, des faits analogues, car c'est par centaines de fois que la locution « la parole (*memrâ*) de Jéhovah » y vient remplacer les noms divins, ou se surajouter à eux[4].

Et pourtant cette tradition juive, quoique si explicite, n'a pu suffire à saint Jean, car elle est loin d'être aussi nette que son prologue. Nulle part elle n'attribue au Verbe de Dieu le caractère messianique; nulle part

[1] Psaume XXXII, 6.
[2] Psaume CVI, 20.
[3] Psaume CXLVII, 15.
[4] Voir L.-Cl. FILLION, *L'Évangile selon saint Jean*, Paris, 1887, pp. 4-5.

elle n'exprime directement qu'il forme en Dieu une personne distincte. Aussi l'apôtre eut-il besoin d'une révélation spéciale pour acquérir ces connaissances surhumaines, qu'on a très justement appelées « le regard de l'aigle dans l'infini[1]. » Les philosophes grecs et alexandrins abusaient du mot *logos;* les précurseurs des gnostiques marchaient sur leurs traces : il importait donc que Jean, témoin de leurs graves erreurs, mît en garde contre elles les chrétiens d'Asie, en établissant sur des bases inébranlables la vraie théorie du divin Logos.

Relisons maintenant cette page sacrée.

Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu, et le Verbe était Dieu. Il était au commencement avec Dieu. Toutes choses ont été faites par lui, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui. En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes; et la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont pas saisie.

Il y eut un homme envoyé de Dieu, dont le nom était Jean. Il vint pour servir de témoin, pour rendre témoignage à la lumière, afin que tous crussent par lui. Il n'était pas la lumière, mais il vint pour rendre témoignage à la lumière. C'était la vraie lumière, qui éclaire tout homme venant en ce monde. Il était dans le monde, et le monde a été fait par lui, et le monde

[1] Le P. LACORDAIRE.

ne l'a pas connu. Il est venu chez lui, et les siens ne l'ont pas reçu. Mais à tous ceux qui l'ont reçu, il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu : à ceux qui croient en son nom, qui ne sont pas nés du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu. Et le Verbe a été fait chair, et il a habité parmi nous ; et nous avons vu sa gloire, gloire comme du Fils unique venu du Père, plein de grâce et de vérité. Jean rend témoignage de lui et crie, en disant : C'est celui dont j'ai dit : Celui qui doit venir après moi a été placé au-dessus de moi, parce qu'il était avant moi. Et nous avons tous reçu de sa plénitude, et grâce pour grâce. Car la loi a été donnée par Moïse; la grâce et la vérité ont été faites par Jésus-Christ. Nul n'a jamais vu Dieu ; le Fils unique, qui est dans le sein du Père, voilà celui qui l'a manifesté [1].

Que de richesses intarissables sont condensées dans ces quelques lignes ! Toute la vie divine et toute la vie humaine de Jésus y sont contenues en abrégé ; son rôle y est merveilleusement esquissé, avant comme après l'incarnation. Le Verbe au sein du Père et le Verbe incarné ; Dieu, l'Homme-Dieu et l'homme sauvé : n'est-ce pas là tout le dogme chrétien ? Aussi les plus grands théologiens sont-ils venus tour à tour « creuser cet abîme » ; mais ils n'ont pu « en toucher le

[1] Saint Jean, I, 1-18.

fond[1]. » Et la mâle beauté, la noble simplicité de ce prologue égalent sa richesse.

Il est inutile d'insister, et de démontrer par d'autres passages des écrits de saint Jean ce qu'il pensait du « Fils unique du Père », de son éternité, de ses relations vivantes et ineffables avec Dieu, de sa personnalité distincte, de sa toute-puissance, etc. Tout cela est inscrit en lettres d'or au frontispice du quatrième évangile, comme aussi ce qui regarde la mission temporelle de Jésus-Christ et ses fonctions en tant que Sauveur de l'humanité. Notons seulement que cette idée fondamentale du prologue est également l'idée centrale de tous les écrits de saint Jean : son évangile, ses lettres et son Apocalypse en sont remplis. Mieux que personne, le disciple que Jésus aimait avait pénétré dans les profondeurs les plus intimes du Dieu fait homme, et il nous a révélé sur lui des merveilles inappréciables.

Notons encore la triple représentation que saint Jean nous donne de N.-S. Jésus-Christ dans l'Apocalypse. Dans les trois premiers chapitres, c'est le Fils de l'homme, jouissant d'une gloire éternelle auprès de son Père ; plus loin[2], c'est l'Agneau immolé pour

1 Voir saint AUGUSTIN, *In Joan. tractat.* XXXVI ; BOSSUET, *Elévations sur les mystères*, XII semaine.

2 Apoc., V, 1 et suiv.

les péchés du monde ; enfin, c'est le Verbe de Dieu, qui s'élance au combat et qui triomphe de ses ennemis[1].

3° L'idée de la rédemption telle que l'expose saint Jean est pareillement caractéristique. Elle apparaît aussi dès le prologue du quatrième évangile, sous une forme particulièrement belle. Le Verbe n'a pas attendu l'heure de son incarnation pour entrer en communication avec le monde, car son œuvre de rédemption a été inaugurée bien avant ses courses en Galilée et en Judée : dès qu'il y a eu des hommes ici-bas, spécialement des hommes coupables, il a été leur lumière, leur chaleur, leur soleil d'amour et de vérité, pour les sauver.

C'est de Dieu, de son cœur aimant, qu'est venu le dessein de racheter l'humanité déchue[2], cette *massa damnata,* comme l'appelle énergiquement saint Augustin. Dans ce but, il a envoyé son Fils sur la terre, pour nous procurer la vie éternelle (I^re^ ép., II, 2; III, 14; IV, 14, etc.).

Mais, d'après le plan divin, la rédemption ne peut être réalisée par Jésus-Christ qu'à une double condition : l'une par rapport à Dieu, l'autre par rapport à nous. En ce qui

[1] Apoc., XIX, 11 et suiv.
[2] I^re^ ép. de saint Jean, IV, 10-14.

concerne le Verbe incarné, sa mission de Sauveur exigeait le sacrifice de sa vie. C'est en ce sens que Jean-Baptiste le présentait aux Juifs, comme une douce victime qui devait être immolée pour eux[1]. Le disciple bien-aimé le présente à son tour aux premiers chrétiens comme notre « propitiation », et il parle de son sang qui a coulé pour laver nos péchés, de sa vie donnée généreusement pour notre rédemption[2]. Telle est la part du Verbe incarné.

Celle des hommes qui veulent parvenir au salut n'est pas marquée moins clairement. Par eux-mêmes ils sont incapables de quoi que ce soit, car ils sont tous pécheurs (Ire ép., I, 10) et plongés dans les ténèbres du mal. Mais, en croyant au Fils et à sa mission[3], en l'aimant, lui et son Père, d'un amour sincère (Ire ép., IV, 8, 19, etc.), en pratiquant les commandements divins (Ire ép., II, 3-5 ; III, 23-24, etc.) ,en fuyant le péché (Ire ép., III, 3 et suiv.), en imitant la conduite de Jésus (Ire ép., II, 6, etc.), nous nous approprions la rédemption et nous devenons enfants de Dieu, par une génération aussi glorieuse qu'avantageuse pour nous[4], car, grâce à elle, nous obte-

[1] Saint Jean, I, 29, 36.
[2] Ire ép., I, 7 ; II, 2 ; III, 5, 16 ; IV, 10 ; V, 6, etc.
[3] Saint Jean, I, 12 ; Ire ép., V, 1, 10, 13.
[4] Saint Jean, I, 12 ; Ire ép., II, 29 ; III, 1, etc.

nons la vraie vie. Ainsi régénérés, nous échappons au triste empire du monde et de Satan[1], nos plus terribles adversaires ici-bas.

Il n'est pas nécessaire d'entrer dans de plus longs détails, ni de signaler un à un les divers dogmes et les nombreux préceptes moraux que saint Jean mentionne dans ses écrits : par exemple, l'union étroite qui existe entre l'Ancien et le Nouveau Testament, la chute de Satan et des mauvais anges, la haine du prince des démons pour l'Église et la lutte incessante qu'il a engagée contre elle, les catastrophes physiques et morales de la fin des temps, l'Antéchrist, le jugement général, l'enfer, la bienheureuse éternité, la puissance de la prière, la tentation, le monde, la distinction entre les péchés mortels et les péchés légers, etc., etc. Nous n'avons voulu relever que les points les plus essentiels. Du moins, ce trop bref sommaire suffit pour montrer que si l'apôtre Jean, cet aigle au vol puissant, s'élance jusqu'aux nues, ce n'est point pour y chercher des idées purement spéculatives, mais pour rapporter du ciel quelques rayons lumineux, destinés à éclairer notre vie quotidienne parmi ses épreuves de tous les instants.

[1] Ire ép., II, 15-17 ; III, 7 et suiv. ; V, 18-19.

III. Conclusion.

Il faut conclure. Nous ne saurions mieux le faire qu'en citant en entier, comme un résumé aussi parfait que possible de la théologie, des écrits, du caractère et de la vie de saint Jean, l'hymne suivante, attribuée à un disciple d'Adam de Saint-Victor[1].

Verbum Dei, Deo natum,
Quod nec factum, nec creatum,
  Venit de cælestibus ;
Hoc vidit, hoc attrectavit,
Hoc de cælo reseravit
  Joannes hominibus.

Inter illos primitivos
Veros veri fontis rivos
  Joannes exiliit ;
Toti mundo propinare
Nectar illud salutare,
  Quod de throno prodiit.

Cælum transit, veri rotam
Solis vidit, ibi totam
  Mentis figens aciem :

[1] Adam de Saint-Victor vivait entre les années 1130 et 1192. On a de lui de très belles poésies religieuses. Voir Léon GAUTIER, *Œuvres poétiques, Adam de Saint-Victor*, 2 vol., Paris, 1858.

Speculator spiritualis,
Quasi Seraphim sub alis,
Dei vidit faciem.

Audiit in gyro sedis
Quid psallant cum citharædis,
Quater seni proceres ;
De sigillo Trinitatis
Nostræ nummo civitatis
Impressit characteres.

Volat avis sine meta
Quo nec vates, nec propheta
Evolavit altius ;
Tam implenda quam impleta,
Nunquam vidit tot secreta
Purus homo purius.

Sponsus, rubra veste tectus,
Visus, sed non intellectus,
Redit ad palatium.
Aquilam Ezechielis
Sponsæ misit, quæ de cælis
Referret mysterium.

Dic, dilecte, de Dilecto
Qualis adsit, et de lecto
Sponsi sponsæ nuncia ;
Dic quis cibus angelorum,
Quæ sint festa superorum
De Sponsi præsentia.

Veri panem intellectus,
Cœnam Christi super pectus
Christi sumptam resera :
Ut cantemus de Patrono,
Coram Agno, coram throno,
Laudes super æthera.

APPENDICES

I

LES DERNIÈRES ANNÉES DE LA SAINTE VIERGE

Une ombre épaisse couvre cette partie de la vie de Marie. La mère de Dieu est-elle morte à Jérusalem, ou bien a-t-elle accompagné saint Jean à Éphèse, et est-ce dans cette ville que s'est écoulée la fin de son existence terrestre? On ne saurait le dire avec certitude, faute de documents clairs et décisifs. La seule mention de deux ouvrages composés naguère sur ce point par des hommes compétents, dans un sens entièrement contradictoire, suffit pour montrer combien la conclusion demeure douteuse : 1° P. Barnabé d'Alsace, *Le tombeau de la Sainte Vierge à Jérusalem*, Jérusalem, 1903; 2° Gabriélovitch, *Le tombeau de la Sainte Vierge à Éphèse; réponse au P. Barnabé*, Paris, 1905.

Le second sentiment a trouvé de nombreux et savants défenseurs : entre autres, Tillemont, dans ses *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique des deux premiers siècles*, t. I, p. 467-471, et Calmet, *Dictionnaire de la Bible*, aux mots « Jean » et « Marie »[1]. Ils s'appuient spécialement sur un passage, d'ailleurs tronqué et par là-même obscur, de la Lettre synodale publiée par les Pères du concile d'Éphèse (en 451) : « Nous avons condamné Nestorius là-même où Jean le théologien et la Vierge mère de Dieu, sainte Marie... » Le texte primitif portait-il, comme l'affirment les partisans de cette opinion : « ont vécu » ? ou bien : « sont ensevelis » ? ou simplement, comme le voudraient leurs adversaires : « sont honorés » ? Il est impossible de le dire actuellement. Quant à la maison de la Sainte Vierge qui aurait été découverte, il y a peu d'années, à Panagria-Kapouli, à environ 15 kilomètres d'Éphèse, il est vraisemblable qu'elle n'est rien moins qu'authentique.

D'autre part, l'existence du tombeau de Marie à Jérusalem n'a été signalée pour la première fois qu'au v[e] siècle, par Juvénal, qui était alors

[1] Voir aussi GOUYET, *Découverte dans la montagne d'Éphèse de la maison où la Sainte Vierge est morte*, Paris, 1898 ; GABRIÉLOVITCH, *Éphèse ou Jérusalem, tombeau de la Sainte Vierge*, Paris, 1897.

évêque de la ville sainte[1] ; et encore cet écrivain est-il loin de mériter une confiance absolue. Néanmoins, la tradition mentionnée par lui a le double avantage de la précision et d'une continuité qui ne s'est pas démentie depuis cette époque. En effet, la plupart des récits des pèlerins, de siècle en siècle, s'accordent à placer la sépulture de la Sainte Vierge dans la vallée de Josaphat, non loin du jardin de Gethsémani, au lieu où s'élève actuellement l'église de l'Assomption[2]. Nous devons dire cependant, tout en regardant cette opinion comme beaucoup plus probable, que ni saint Épiphane, ni saint Jérôme, ni sainte Paule, dont le témoignage avait tant de valeur, ne paraissent au courant d'une tradition qui aurait existé sur le point en question.

Le site de la *Dormitio Mariæ* à Jérusalem a été donné par le sultan à l'empereur d'Allemagne, en 1898.

II

LE SÉJOUR DE SAINT JEAN A ÉPHÈSE ET LES RATIONALISTES

Nous avons fait remarquer, dans la Préface

[1] Entre les années 429 et 458.

[2] Voir L.-Cl. FILLION et H. NICOLE, *Atlas géographique de la Bible*, pl. XV.

de ce volume [1], qu'il existe une ressemblance frappante, pour divers traits, entre les biographies de saint Pierre et de saint Jean. Voici un autre point spécial, que nous nous réservions d'indiquer ici. De même que de nombreux protestants ont nié la venue du prince des apôtres à Rome [2], dans un intérêt dogmatique facile à saisir, de même, mais seulement de nos jours, plusieurs critiques rationalistes ont entrepris de rejeter dans le domaine des fables la venue et le séjour de saint Jean à Éphèse. Les adversaires de la tradition sur ce second fait ne cachent pas leur but : s'il était démontré qu'elle s'est trompée plus ou moins grossièrement, il deviendrait plus facile de la renverser aussi, lorsqu'elle assure que Jean a composé le quatrième évangile dans la ville d'Éphèse. Or, personne n'ignore l'importance que les néo-critiques attachent au moindre argument sur lequel ils peuvent s'appuyer, pour attaquer l'authenticité de la plus belle des œuvres de saint Jean.

Et pourtant, prenez un jury quelconque, et proposez-lui cette simple question, après avoir développé devant lui les preuves de tradition que nous nous sommes contenté d'abréger : L'apôtre saint Jean a-t-il vraiment résidé à

[1] Page III.
[2] Voir notre *Saint Pierre*, Paris, 1906, p. 119 et suiv.

Éphèse? Il répondra sans hésitation par un verdict affirmatif, comme le font presque tous les exégètes et les historiens, Néanmoins, un certain nombre de critiques contemporains déclarent ces preuves insuffisantes, et ils prétendent que le disciple favori de Jésus n'est jamais venu à Éphèse.

Leurs raisonnements sont de deux sortes : les uns sont négatifs, les autres positifs [1].

1° Ils usent, ou plutôt ils abusent tant et plus de l'*argumentum e silentio :* preuve si faible, surtout après que nous avons entendu des témoins si graves, si anciens, si nombreux. Le docteur Keim voudrait que les Actes des apôtres eussent signalé le séjour de saint Jean à Ephèse. « Avec une telle logique, lui a-t-on répliqué, on pourrait prouver que Paul n'est point mort à cette heure », puisque les Actes ne le disent pas. « Comme si le livre des Actes, ajoute un autre interprète, était une biographie des apôtres, et comme s'il ne finissait pas avant le moment où Jean a pu habiter l'Asie [2] ! »

Mais comment expliquer le silence de saint

[1] Nous empruntons la substance et souvent même les termes de cet exposé à notre *Evangile selon saint Jean, Introduction critique et commentaires,* Paris 1887, pp. X-XII.

[2] F. GODET, *Commentaire sur l'Évangile de Saint Jean,* t. I, p. 56 de la 2e édition. M. Godet, exégète protestant, stigmatise à bon droit la conduite de l'école rationaliste, en disant que c'est de « l'outrecuidance critique. »

Ignace dans sa lettre aux Éphésiens [1], celui de saint Polycarpe dans son épître aux Philippiens [2] ? L'un et l'autre, ils parlent de saint Paul, et sont muets sur saint Jean. — De nouveau, la réponse est aisée. Saint Ignace avait traversé Éphèse pour aller subir le martyre à Rome, comme autrefois l'apôtre des Gentils (Act. XIX, 1 et ss.); c'était pour lui une raison spéciale de mentionner ce trait. D'autre part, les Philippiens avaient été les disciples chéris de saint Paul : nouvelle raison spéciale de leur rappeler son souvenir. Et ces deux motifs particuliers n'existaient pas relativement à saint Jean. En vérité, « ce n'est pas avec de pareilles preuves que l'on effacera de l'histoire le séjour de Jean en Asie [3]. »

2° Leurs arguments positifs ne valent également que par la hardiesse avec laquelle ils sont présentés. Saint Irénée, dont nous avons lu les assertions si formelles, aurait été trompé par ses propres souvenirs, en confondant le prêtre Jean avec l'apôtre du même nom, et en égarant ainsi toute la tradition. Le Dr Keim, qui a découvert ce nouvel argument, en est si fier, qu'il le propose, nous citons ses propres paroles, « avec tout le pathos qu'inspire la cer-

[1] Ch. XII.
[2] Ch. III.
[3] F. KEIL, *Comment. über das Evang. des Johannes*, p. 7.

titude de la victoire », car il est sûr qu'une pareille preuve suffit « pour mettre fin aux illusions éphésiennes [1] ».

Le conçoit-on ? Saint Irénée se trompant sur un fait semblable, à si peu de distance, et confondant l'un des plus glorieux apôtres avec un prêtre obscur? Et saint Polycrate d'Éphèse, et les autres contemporains d'Irénée, dont nous avons cité les témoignages, étant le jouet de la même illusion! Une erreur de ce genre est impossible, inadmissible; aussi l'audacieuse assertion de Keim, venue après un intervalle de dix-sept siècles, lui a-t-elle valu, même dans son camp, et à plus forte raison de la part des exégètes croyants, des ripostes d'une vivacité parfaitement excusable [2]. Et ni Strauss, ni Baur, ni Hilgenfeld, ni Renan [3], ni les partisans les plus avancés et les plus indisciplinés de l'école de Tubingue, tels que Schwegler, Zeller et Volkmar (ce qui n'est pas peu dire), n'ont voulu associer leur nom à un système dénué de tout appui et de toute science.

Du reste, de doctes historiens admettent au-

[1] *Geschichte Jesu von Nazara*, t. I, pp. 161 et suiv.

[2] Beyschlag : « C'est de la rhétorique qui croit être de la critique. » Luthardt : « Cette hypothèse se perd dans l'insanité. » Farrar : « C'est l'intempérance même de la négation... Cette tentative est un échec insigne. » Etc.

[3] *Les Evangiles et la seconde génération chrétienne*, Paris, 1877, p. 412; l'*Antéchrist*, pp. 557-569. Voyez aussi Lipsius, *Die apocryph. Apostelgeschichte*, 1883, pp. 31, 348 et ss.

jourd'hui que l'existence même du prêtre Jean, ce « prêtre nébuleux », comme ils l'appellent, est très problématique, et ils inclinent à l'identifier avec l'apôtre lui-même [1]. Du moins, le fragment suivant de Papias, conservé par Eusèbe [2], prouve que, si le prêtre Jean a réellement existé, on savait, dès ces temps reculés, distinguer nettement sa personnalité de celle de l'apôtre saint Jean. « Je ne manquerai pas d'ajouter à mes explications tout ce que j'ai... retenu des Anciens, en t'en garantissant la vérité. Car je ne prenais pas plaisir, comme le grand nombre, en ceux qui racontent beaucoup de choses, mais en ceux qui enseignent les choses vraies... Si parfois l'un de ceux qui ont accompagné les anciens arrivait chez moi, je m'enquérais des paroles des anciens : Qu'a dit André, ou Pierre, ou Philippe, ou Thomas, ou Jacques, ou Jean, ou Matthieu, ou quelque autre disciple du Seigneur; puis de ce que disent Aristion et le prêtre Jean, les disciples du Seigneur [3]; car je ne présumais pas que

[1] Voir SMITH and WACE, *Dictionary of Christian Biography*, t. III, pp. 398 et ss., s. v. Joannes Presbyter (art. de M. G. Salmon); FARRAR, *The Early Days of Christianity*, Excursus XIV; etc.

[2] *Hist. eccl.*, III, 39. Il est utile de rappeler que Papias avait été l'ami de saint Polycarpe, et aussi le disciple de saint Jean. Comp. Eusèbe, *l. c.*, V, XXXIII. 4.

[3] Remarquez l'antithèse entre le temps passé : *ce qu'a dit*, et le temps présent : *ce que disent*. Elle semble réellement oppo-

ce qui se tire des livres pût m'être aussi utile que ce qui vient de la parole vivante et permanente. »

Ainsi donc, la théorie des critiques rationalistes Lützelberger, Keim, etc., que MM. Harnack et Jean Réville ont essayé naguère de faire revivre[1], tombe de toutes manières, et rien ne demeure mieux attesté que le séjour de saint Jean à Éphèse ; et, « à moins de rejeter en bloc tous les témoignages postérieurs au premier siècle, on doit le regarder comme un fait indiscutable[2]. »

Nous aurions pu alléguer aussi les témoignages de Denys d'Alexandrie (dans Eusèbe,

ser l'une à l'autre deux époques différentes. En outre, la première fois, Jean est associé uniquement à des apôtres ; la seconde, à un disciple peu connu. Les partisans de l'identité supposent que l'emploi du passé se rapporte aux écrits de l'apôtre saint Jean, tandis que le présent ferait allusion aux communications que Papias aurait personnellement reçues du disciple bien-aimé.

[1] Le premier, dans le tome I de sa *Chronologie der altchristl. Literatur*, Leipzig, 1897, pp. 320 et suiv. ; le second, dans l'ouvrage intitulé *Le Quatrième Evangile*, Paris, 1901, pp. 9-18. Voir aussi Scholten, *De apostel Johannes in Klein-Asie*, Leyde, 1871 ; ouvrage composé tout exprès pour démontrer que saint Jean n'a jamais mis les pieds à Éphèse, ni même dans la province d'Asie. E. Renan porte sur lui ce jugement : « Les arguments de M. Scholten ne m'ont pas convaincu. » (*L'Antéchrist*, p. 558.)

[2] Stanley, *Sermons on the Apostolical Age*, p. 287. Cf. Davidson, *An introduction to the Study of the N. T.*, t. II, p. 324. Voir aussi E. Mangenot, dans le *Dictionn. de la Bible* de F. Vigouroux t. III, col. 1162-1165 ; A. Camerlink, *De quarti evangelii auctore dissertatio*, Louvain, 1895, pp. 128-138, et surtout M. Lepin, *L'Origine du quatrième évangile*, Paris, 1907, pp. 73-177.

Hist. eccl., VII, 5), d'Eusèbe lui-même (*Hist. eccl.*, III, 1, 18, 20, 23, 31, 39; *Chronicon ad ann.* 98), de saint Epiphane (*Hær.*, LXXVIII,11), de saint Jérôme (*de Vir. ill.*, 9; *adv. Jovin.*, I, 26, et *in Gal.* VI), etc. Mais cela est inutile, puisque, à partir de l'an 180, la tradition est définitivement fixée.

La lettre de saint Irénée à Florinus [1] est « un morceau capital dans la question, » comme l'admet franchement E. Renan (*L'Antéchrist*, p. 207, note). « On voit, dit-il encore (*ibid.*, p. 505), qu'Irénée ne fait point ici appel à une tradition vague ; il retrace à Florinus des souvenirs d'enfance sur leur maître commun Polycarpe; un de ces souvenirs est que Polycarpe parlait souvent de ses relations personnelles avec l'apôtre Jean. »

III

LES « ACTA JOHANNIS »

En les mentionnant dans son *Histoire ecclésiastique,* III, XXV, 6, Eusèbe formule à leur sujet ce jugement sévère : « Le genre de l'exposition diffère entièrement de la manière littéraire des apôtres ; les pensées et les principes qui sont proposés dans ces Actes s'éloi-

[1] Voir les pages 119 et 120.

gnent tellement de la vraie foi catholique, qu'ils se proclament ouvertement eux-mêmes comme des inventions d'hommes hérétiques. » Et de fait, nous apprenons par saint Epiphane, *Hær.*, XLVII, 1, que cet écrit était en faveur auprès des Encratites; par saint Augustin, *Contra adversar. legis et prophet.*, I, 20, 39, et par Turibius d'Astorga, *Epist. ad Idac.*, c. V, que les Manichéens et les Priscillianites en faisaient volontiers usage.

Le même Turibius et le pape Innocent Ier, *Epist.* VI *ad Exsup.*, 7 (en 405), lui donnent pour auteur un certain pseudo-Leucius, dont le nom était sans doute inséré dans l'écrit primitif, et qui aurait été disciple de saint Jean.

Les *Acta Johannis* ne sont point parvenus jusqu'à nous d'une manière intégrale. Nous n'en possédons que des fragments, qui ont été publiés d'abord par Tischendorf, *Acta apostolorum apocrypha*, Leipzig, 1850, pp. 256 et suiv. (2e édit. en 1898); puis par MM. T. Zahn, *Acta Johannis*, Erlangen, 1880; M.-R. James, *Apocrypha anecdota*, Cambridge, 1897, et Bonnet, *Passio Andreæ...*, *Acta Johannis*, Leipzig, 1898.

Dans l'édition de M. Bonnet (pp. 151-216), un premier fragment correspond aux chapitres I-XVII. Il raconte l'arrestation de saint Jean à Éphèse, son envoi à Rome pour y être

jugé, son interrogatoire en présence de Domitien et son bannissement à Patmos. Mais M. Bonnet démontre que ce morceau ne faisait point partie de l'œuvre primitive, car il n'en possède pas les marques caractéristiques sous le rapport du fond et de la forme. C'est donc avec le chapitre XVIII que s'ouvriraient les vrais *Acta Johannis*.

Ce second fragment (chap. XVIII-LVII) peut se résumer ainsi : Averti en songe, Jean quitte Milet pour se rendre à Éphèse; quelques chrétiens l'accompagnent durant le voyage; une voix divine lui promet qu'il convertira de nombreux païens dans la capitale de l'Asie proconsulaire. A peine arrivé, il ressuscite le stratège païen Lycomède, qui venait de mourir subitement, et guérit sa femme Cléopâtre, gravement malade. L'un et l'autre acceptent la foi chrétienne. Les guérisons merveilleuses et les conversions se multiplient coup sur coup. L'apôtre pénètre ensuite dans le temple de Diane, au jour même où l'on célébrait la fête de la grande déesse des Éphésiens; il fait une prière, et aussitôt l'autel est mis en pièces, les statues des dieux tombent à terre, le temple est en partie renversé, et un prêtre de Diane, enseveli sous les ruines, est rappelé à la vie par saint Jean. A cette vue, des multitudes nombreuses passent au christianisme. Un

autre jour, poussé par l'Esprit-Saint, Jean sort de la ville; dans la campagne il rencontre un jeune homme qui, réprimandé par son père parce qu'il vivait dans l'inconduite, l'avait tué dans un mouvement de violente colère, et voulait se donner la mort à lui-même. L'apôtre ressuscite le père, et convertit le fils, dont il fait un excellent disciple. Les chapitres LVI-LVII renferment, sous une forme légèrement variée, l'épisode de la perdrix, que nous avons cité plus haut[1] d'après Cassien. Là-dessus arrivent de Smyrne, ville encore plongée dans le paganisme, des messagers qui pressent Jean d'aller annoncer le vrai Dieu à ses habitants. Là s'arrête le second fragment.

Le troisième, qui correspond aux chapitres LVIII-LXXXVII, relate divers autres épisodes du séjour de saint Jean à Éphèse. L'apôtre, quittant Laodicée, où il s'était rendu au sortir de Smyrne, revient chez ses chers Éphésiens. A son arrivée, il est mis en relations avec les époux Callimachus et Drusiacé, dont l'histoire est longuement exposée. Ici encore, des incidents étranges, choquants même, sont associés à des miracles et à des conversions extraordinaires.

Le quatrième fragment, chapitres LXXXVIII-CV,

[1] Page 153.

contient un sermon prêché par l'apôtre aux chrétiens d'Éphèse. Ce discours se compose en grande partie d'anecdotes relatives aux rapports intimes que Jean avait eus avec Notre-Seigneur : il parle de leur première rencontre, de la Transfiguration, de la nature du corps de Jésus, de l'hymne que le Sauveur récita devant ses disciples avant sa passion, d'une apparition que le Sauveur aurait faite à Jean dans une grotte du mont des Oliviers, etc.

Le cinquième et dernier fragment, chapitres CVI-CXV, se rapporte à la mort du disciple bien-aimé. Un dimanche, Jean fait ses adieux aux fidèles, dans une allocution qui contient en même temps une prière pour eux et des sentiments de vive gratitude envers Dieu. Il rompt le pain, en distribue une petite tranche à tous les assistants, et termine le service divin par ces mots : La paix soit avec vous ! Il ordonne ensuite à son diacre de prendre avec lui deux hommes munis de pelles et de corbeilles, et de l'accompagner hors de la ville. Il interdit à la foule de le suivre; mais plusieurs chrétiens, entre autres le narrateur, ne tiennent aucun compte de cet ordre. Arrivé au cimetière chrétien, Jean se fait creuser une fosse profonde, remercie Dieu de lui avoir accordé la grâce de la virginité, se couche dans la fosse, et rend doucement l'esprit.

Il semble que nous possédons environ les deux tiers de l'écrit original. Tout du long, l'auteur tend à se faire passer pour un disciple et un ami de saint Jean, afin de donner plus d'autorité à son récit. Il parle à la première personne du singulier ou du pluriel, comme s'il avait été témoin de tout ce qu'il raconte. Il fait plusieurs emprunts au quatrième évangile (par exemple, lorsqu'il mentionne le coup de lance dont fut frappé le corps de Jésus, l'amitié de Notre-Seigneur pour saint Jean, etc.); mais il serait difficile de supposer deux écrits plus différents l'un de l'autre par le ton général, les détails et la forme. Partout les *Acta* ne sont guère qu'un tissu de traits visiblement légendaires. Les hérésies proprement dites n'en sont pas absentes. Ainsi, le corps de Jésus, dès avant sa résurrection, était immatériel. Le chapitre XCIII raconte que saint Jean, ayant voulu toucher le Sauveur, ne réussit pas à rencontrer une chair ferme et résistante; sa main s'enfonça comme dans le vide[1]. Il est dit ailleurs que Notre-Seigneur apparaissait à ses disciples sous des formes qui variaient fréquemment : tantôt grand et tantôt petit, tantôt beau et tantôt

[1] CLÉMENT d'Alexandrie, *l. c.*, fait précisément allusion à ce passage.

laid, enfant à tel instant et jeune homme ou homme fait à tel autre moment. Il ne laissait pas de traces lorsqu'il marchait.

Il est évident, d'après cela, que cet écrit a été composé par un partisan du docétisme et du gnosticisme. Plusieurs savants critiques ont conjecturé que l'auteur serait le même que pour les *Acta Petri*[1]. La date de la composition serait l'année 130, d'après les uns; l'année 160, d'après les autres. Ce second sentiment est le plus vraisemblable.

Quoiqu'on ne puisse pas attacher une valeur réelle à la plupart des renseignements nouveaux que ce singulier document renferme sous le rapport historique, on ne doit pas non plus se montrer d'un exclusivisme absolu à leur égard. Ici, en effet, comme dans les autres écrits de la même catégorie, il peut y avoir quelques détails authentiques, à côté des récits les plus fabuleux. Personne ne songera à douter du séjour et du ministère de saint Jean à Éphèse, parce qu'il en est question dans ce livre. Le voyage de l'apôtre à Smyrne, à Laodicée, etc., est très vraisemblable en soi. Il est certain que Jean est mort à Éphèse et qu'il y fut enterré. Il y a donc un

[1] Voir L.-Cl. Fillion, *Saint Pierre*, Paris, 1906, pages 202-204.

certain fond de vérité à la base de toutes ces légendes[1].

IV

PROSE CONCÉDÉE A LA COMPAGNIE DE SAINT-SULPICE POUR LA FÊTE DE SAINT JEAN

Quem ad terras amor vexit,
Qui nos prior sic dilexit,
Redamari diligit.

Hunc, Joannes, das amorem :
Te præ cunctis amatorem
Sibi Christus eligit.

Format amans redamantem,
Mox amore conflagrantem
Amat absque modulo.

Quovis loci sequi datur,
Cor dilecto reseratur
Intimum discipulo.

Ut vicissim ardet totus!
Ut pro Christo fervet motus
Filius tonitrui!

[1] Voir J. BELSER, *Einleitung in das Neue Testament*, Fribourg, 1901, pp. 825-833; O. BARDENHEWER, *Geschichte der altchristlichen Litteratur*, Fribourg, 1902, t. I, pp. 437-442; G. SALMON, *An historical Introduction to the Study of the Books of the New Testament*, Londres, 1904, pp. 348 et suiv.; E. HENNECKE, *Neutestamentliche Apokryphen in deutscher Uebersetzung und mit Einleitungen*, Tubingue, 1904, pp. 423-459.

Ambit prope consedere;
Dulcis quies, inhærere
Recumbentis sinui.

Et ad crucem juvat stare,
Nec præsentem formidare
Scit necem dilectio.

O quam amat, quam amatur,
Cui Maria commendatur
Novo mater filio!

Ad sepulcrum amor rapit;
Quem non videt, vivum sapit
Amor cito credulus.

Ut adspexit, statim novit;
Currit statim, ut agnovit:
Stat ab aure pendulus.

Igne novo suscitatus,
Non jam domi coarctatus,
Tentat amor grandia.

Calix Christi nunc potatur;
Nunc pro Christo mors amatur
Et placent opprobria.

Plebs, sacerdos, magistratus,
Minæ, carcer, cruciatus
Non reddunt ancipitem.

Fervet intus major ignis :
Quem ministras, hic est segnis;
  Ungis, Roma, militem;

Ut pro Christi servitute,
Sic et fratrum pro salute,
  Vitam velit ponere.

Suam nobis qui donavit,
Illis nostram mancipavit :
  Nefas nobis vivere.

Quas senectus vires aufert,
Fratrum amor novas refert :
Vadem sese pater offert
  Ut vivat quem genuit.

Verba multa quid optatis?
Alterutrum diligatis :
Cunctis Christus pro mandatis
  Hoc sit unum voluit.

Ut sublimis elevatur!
Sinum Patris perscrutatur;
Verbum Dei contemplatur :
  Quo non amor penetrat?

Quid fles librum obsignatum?
En dat Agnus reseratum :
Te priorum finis vatum
  Vatem suum consecrat.

Verbum vitæ, Deo natum,
Caro terris conversatum,
A Joanne nuntiatum,
Visum, haustum, contrectatum,
Mane nostris cordibus.

Te sectamur veritatem,
Te sitimus caritatem;
Lucis tuæ claritatem,
Tuæ pacis ubertatem
Da te diligentibus. Amen.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE..... I

PREMIÈRE PARTIE

Période d'initiation ou « le disciple que Jésus aimait ».

CHAPITRE PREMIER. — Saint Jean avant son appel par le divin Maître..... 1
I. Son nom, le lieu et la date de sa naissance..... 1
II. La famille de Jean..... 5
III. Son éducation première et sa profession de pêcheur..... 13
IV. Jean parmi les disciples du précurseur.. 17
CHAPITRE II. — Les premières relations de Jean avec Jésus..... 24
I. La première rencontre..... 24
II. Le disciple vierge..... 31
CHAPITRE III. — Saint Jean durant la vie publique de Notre-Seigneur..... 36
I. Période préliminaire..... 36
II. L'appel définitif..... 39
III. L'appel à l'apostolat..... 42
IV. « Le disciple que Jésus aimait. »..... 44
V. La formation de l'apôtre bien-aimé..... 49

CHAPITRE IV. — Quelques traits particuliers de la vie de saint Jean à cette époque..... 53
I. Une leçon de tolérance..... 53
II. Une leçon de patience et de charité..... 56
III. La requête ambitieuse des fils de Zébédée..... 60
CHAPITRE V. — Saint Jean pendant les derniers jours de la vie de Jésus..... 69
I. L'onction de Béthanie ; le mardi et le jeudi saints..... 69
II. Le traître est dénoncé et congédié par Jésus..... 72
III. Jean à Gethsémani..... 76
IV. Jean au pied de la croix..... 80
V. Jésus lègue sa mère à saint Jean..... 82
VI. Le coup de lance au côté du Sauveur... 88
CHAPITRE VI. — Après la résurrection de Jésus..... 92
I. Saint Jean accompagne saint Pierre au sépulcre..... 92
II. Jean et les apparitions de Jésus ressuscité..... 94
III. Prophétie de Jésus relative au disciple bien-aimé..... 96

SECONDE PARTIE

La période d'action ou l'apôtre du Christ.

CHAPITRE PREMIER. — Saint Jean depuis l'ascension du Sauveur jusqu'après le concile de Jérusalem..... 100

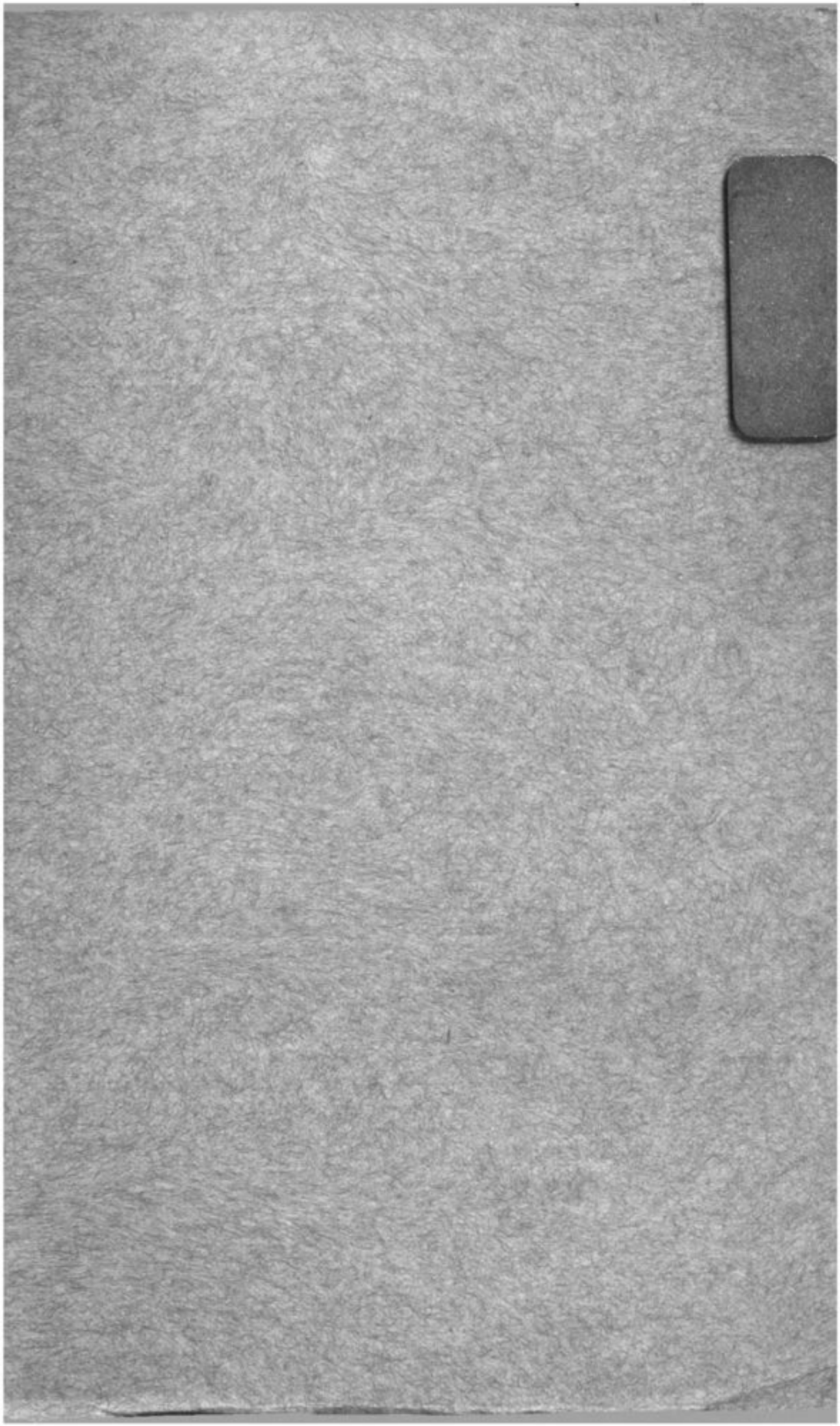
I. Son rôle à Jérusalem en compagnie de Pierre..... 100
II. Jean chez les Samaritains..... 104
III. Martyre de saint Jacques le Majeur... 106
IV. Saint Jean au concile de Jérusalem.... 109
CHAPITRE II. — Saint Jean à Éphèse..... 113
I. Il quitte définitivement Jérusalem..... 113
II. Il s'établit à Éphèse..... 117
III. La ville et l'Église d'Éphèse..... 125
IV. Le ministère de saint Jean à Éphèse.... 131
CHAPITRE III. — Saint Jean vaillant martyr du Christ..... 134
I. Il subit à Rome le supplice de l'huile bouillante..... 134
II. Il est banni dans l'île de Patmos..... 137
III. Son retour à Éphèse, son influence grandissante, ses principaux disciples..... 141
CHAPITRE IV. — Quelques épisodes des dernières années du disciple bien-aimé..... 146
I. La rencontre de l'apôtre avec Cérinthe... 146
II. Saint Jean et le voleur..... 148
III. Le faussaire, la perdrix, la coupe empoisonnée..... 152
IV. « Aimez-vous les uns les autres. »..... 154
CHAPITRE V. — Mort de saint Jean..... 157
I. Sa longévité..... 157
II. Ses derniers moments et sa sépulture.... 158
III. Le culte rendu à saint Jean..... 162
IV. Portrait moral du favori de Jésus..... 165
V. Les représentations artistiques de saint Jean..... 172

TROISIÈME PARTIE

Les écrits et la théologie de saint Jean.

CHAPITRE PREMIER. — L'évangile selon saint Jean..... 181
I. Son authenticité et les principales circonstances de sa composition..... 181
II. Son caractère propre..... 194
III. Le style de saint Jean..... 206
CHAPITRE II. — Les trois épîtres de l'apôtre Jean..... 210
I. Leur authenticité..... 210
II. La première épître..... 212
III. La seconde et la troisième épître..... 227
CHAPITRE III. — L'Apocalypse..... 232
I. Son authenticité..... 232
II. Sujet et analyse de l'Apocalypse..... 237
III. Le symbolisme et les principaux systèmes d'interprétation du livre..... 242
IV. Quelques-unes des plus belles pages de l'Apocalypse..... 247
CHAPITRE IV. — La théologie de saint Jean... 261
I. Quelques observations générales..... 261
II. Les grandes lignes de la théologie de l'apôtre..... 265
III. Conclusion..... 278
APPENDICES.....
I. Le lieu de la mort de la Sainte Vierge.... 281
II. Le séjour de saint Jean à Éphèse et les rationalistes..... 283
III. Les *Acta Johannis* apocryphes..... 290
IV. Prose en l'honneur de saint Jean..... 297

Sens. — Société nouvelle de l'Imprimerie Miriam.



MÊME LIBRAIRIE

REVUE PRATIQUE D'APOLO

Paraissant le 1er et le 15 de chaque

SOUS LA DIRECTION DE

MM. BAUDRILLART, GUIBERT et LE

Esprit

A ceux qui lui demandent ce qu'elle veut, la *Revu* à cacher, ne refuse point de répondre et de s'explique **Apologétique,** elle se propose de rassurer dan croyants qui s'inquiètent, de ramener dans la vraie qu'ont égarées de fausses doctrines, de montrer aux que la religion ne mérite ni leurs sarcasmes, ni leur **tholique,** elle fait profession, non de créer une sienne, mais de défendre la foi intégrale qu'enseig Jésus-Christ : son titre même lui impose d'être devan justification de la foi catholique. — **Scientifique,** e l'être, non point en ce sens qu'elle s'adonne aux reche ou qu'elle s'aventure en des régions inexplorées, ma qu'elle s'appliquera à ne rien produire qui puisse juste rire un savant bien informé, et qu'elle travaillera à n vice de la vérité catholique tout ce que la science a éta car elle a cette absolue confiance dans la foi de l'E cette foi et la science vraiment acquise, s'il y a des parfois, il ne peut y avoir de contradictions réell **tique,** elle a l'espoir de rendre service à ses lecteurs tant leur esprit au point sur les questions du temps, vivent point en étrangers incompris dans leur milieu; s diquant les procédés à suivre pour faire des conféren **ques**; soit en leur signalant, dans les chroniques, les surgissent ou les moyens de défense que d'autres ont **Pacifique,** elle désire s'inspirer, non de l'esprit de obscurcit les questions et trouble les âmes, mais de l'e rité qui prépare la lumière en produisant la paix; elle disputer avec personne, ni jalouser qui que ce soit; ell tout effort qui fait avancer la vérité, parce que cela mêm l'œuvre de Dieu.

Secrétaires de la Rédaction :

MM. LEGRIS et PETIT DE JULLEVI

DIRECTEURS AU SÉMINAIRE SAINT-SULPICE

La **Revue pratique d'Apologétique** paraît de chaque mois en fascicules in-8° cavalier de 64 L'abonnement est d'un an; il part des 1er octo vier, 1er avril, 1er juillet.

Prix de l'Abonnement { FRANCE..... 10 UNION POSTALE.... 12

Paris. — DEVALOIS, 144, av. du Maine (11 dans le pas